



HAL
open science

Consommations juvéniles de produits psychotropes en Nouvelle-Calédonie : de l'incompréhension de certains professionnels aux “ consommations politiques ”

Évelyne Barthou

► **To cite this version:**

Évelyne Barthou. Consommations juvéniles de produits psychotropes en Nouvelle-Calédonie : de l'incompréhension de certains professionnels aux “ consommations politiques ” : Rapport de recherche sur les jeunes calédoniens et les consommations de produits psychotropes. Université de Pau et des Pays de l'Adour. 2024. hal-04637012

HAL Id: hal-04637012

<https://univ-pau.hal.science/hal-04637012>

Submitted on 5 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

RAPPORT FINAL DE RECHERCHE

Consommations juvéniles de produits psychotropes en Nouvelle-Calédonie : de l'incompréhension de certains professionnels aux « consommations politiques » UMR 6031 TREE – TRansitions Énergétiques et Environnementales »

Auteure : Evelyne BARTHOU

UMR 6031 TREE TRansitions Énergétiques et Environnementales »

Collaboration : Umberto Cao, Delphine Coulangue, Maxime Duviau et
Kayel Meandu

Date de remise du rapport

31 MARS 2024

DOSSIER : APDOM6_SANTE n°00410 Prévention des addictions - PREVADEX

Le volet recherche présenté ici est issu d'une recherche-évaluation. Celle-ci a été financée par le Fonds d'Expérimentation pour la Jeunesse dans le cadre de l'appel à projets APRURAL lancé en 2020 par le Ministère de l'Éducation nationale, de la jeunesse et des sports.

Le Fonds d'Expérimentation pour la Jeunesse est destiné à favoriser la réussite scolaire des élèves et améliorer l'insertion sociale et professionnelle des jeunes de moins de vingt-cinq ans. Il a pour ambition de tester de nouvelles politiques de jeunesse grâce à la méthodologie de l'expérimentation sociale. A cette fin, il impulse et soutient des initiatives innovantes, sur différents territoires et selon des modalités variables et rigoureusement évaluées.

Les conclusions des évaluations externes guideront les réflexions nationales et locales sur de possibles généralisations ou extensions de dispositifs à d'autres territoires.

Les résultats de cette étude n'engagent que leurs auteurs, et ne sauraient en aucun cas engager le Ministère.

Les résultats sont présentés en deux formats : un format long dit « Rapport final », et un format court de quelques pages qui présente les principaux éléments, résultats et enseignements.

Ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse
Direction de la Jeunesse, de l'Éducation Populaire et de la Vie Associative
Institut National de la Jeunesse et de l'Éducation Populaire
Mission d'Expérimentation et d'évaluation des politiques publiques
95, avenue de France – 75650 Paris CEDEX 13

Pour plus d'informations sur le déroulement des projets, vous pouvez consulter sur le site <https://www.injep.fr/> la note de restitution finale soumise au FEJ par les porteurs de projets.

RAPPORT FINAL D'ÉVALUATION

SOMMAIRE (Table des matières automatique avec les styles de titre)

Table des matières

INTRODUCTION GENERALE	5
Contexte	5
Méthodes et outils	6
a. Questionnaires	7
b. Entretiens semi-directifs	8
c. Observations et suivis.....	10
d. Bilan général du terrain réalisé	10
Analyses et résultats	11
1. Des consommations d'alcool et de cannabis largement banalisées en Nouvelle-Calédonie mais également marquées par de fortes représentations	14
a. Une banalisation des consommations.....	14
b. Consommations juvéniles.....	21
c. Des regards de professionnels souvent décalés de la réalité des jeunes.....	27
2. Consommer : de l'échappatoire à l'expression de soi.....	43
a. Être avec les autres et faire comme les autres.....	43
a. De l'apaisement à la fuite du quotidien	48
b. Prendre confiance en soi et dire les choses	57
c. Exprimer sa violence.....	58
d. Essayer d'avoir une prise sur sa propre vie	60
3. Des actions de prévention souvent perçues comme inefficaces	66
a. Découvrir par soi-même et prendre conscience des conséquences	67
b. L'importance de l'accompagnement et du suivi	68
c. Le poids de la parole.....	71
d. D'autres propositions des jeunes	73
e. Le poids du contexte calédonien sur les jeunes et leur consommation.....	76
Enseignements	82
CONCLUSION GENERALE	84
BIBLIOGRAPHIE ET ANNEXES.....	85
Bibliographie	85
Sociographie.....	88
Guide d'entretien pour les jeunes.....	93
Guide d'entretien des professionnels de la jeunesse.....	94
Questionnaire à destination des jeunes et des professionnels.....	96

INTRODUCTION GENERALE

Les principaux résultats du volet recherche de cette recherche-évaluation sont que la Nouvelle-Calédonie, bien que française, demeure un contexte singulier dans lequel les consommations de produits psychotropes sont largement banalisées, souvent associées à certaines communautés et ce, en dépit d'une réalité beaucoup plus nuancée et complexe. Ce contexte devrait être connu et appréhendé comme tel afin de bien mettre en adéquation les objectifs, les dispositifs et actions mis en œuvre en faveur des jeunes avec les enjeux et le public visé. Les consommations juvéniles se concentrent surtout sur l'alcool et le cannabis, ce dernier transcendant par ailleurs les appartenances communautaires et sociales. Peu de jeunes consomment d'autres substances psychotropes qui sont par ailleurs plus marquées par la communauté d'appartenance, la cocaïne étant surtout consommée par des jeunes « métropolitains » par exemple. Il nous paraît essentiel ici encore de replacer les usages de produits psychotropes dans leur contexte, sans les essentialiser afin d'éviter de stigmatiser mais également de bien intégrer tous les jeunes dans les actions et de ne pas réaliser de copier-coller de dispositifs existants sur d'autres territoires très différents. Nous avons enfin pu noter que consommer peut certes être une échappatoire à la réalité et lié à des problématiques personnelles et familiales, mais souvent aussi une forme de relation à l'autre ou d'expression de soi. Or, le regard des professionnels et les dispositifs de prévention sont souvent décalés de la réalité et de la diversité des jeunes. Un travail de formation et d'accompagnement autour de la pluralité des expériences et trajectoires juvéniles d'une part, et des représentations ethniques et des différentes formes de discrimination d'autre part, nous paraît être un vrai enjeu pour le territoire. Cela nous semble particulièrement important ici du fait du poids de l'histoire coloniale, des implicites et non-dits mais aussi de représentations sociales très fortes et opérantes à l'égard des jeunes et, plus particulièrement kanak. Il n'existe en effet pas en Nouvelle-Calédonie une seule jeunesse et encore moins une seule jeunesse kanak.

CONTEXTE

Selon les chiffres du dernier recensement, en 2019, près de 33% des néocalédoniens ont moins de vingt ans, alors que pour la population française globale la proportion est de 23,9%. En Nouvelle-Calédonie, la part des 15-24 ans au sein de la population est aussi plus importante qu'en métropole. Selon l'INSEE, en 2021, cette part des 15-24 ans est de 14.5% de la population néocalédonienne, alors qu'elle représente 11.9% de la population française totale. Le porteur de projet a d'emblée affirmé que les addictions représentaient un important fléau sur le territoire et devenaient un problème de santé publique majeur. Plus précisément, il indiquait dans les documents du projet que la consommation d'alcool était un problème majeur pour les jeunes locaux et que tous les indicateurs liés à la consommation de cette substance et aux conséquences négatives de son usage excessif, s'étaient constamment détériorés au cours des 10 dernières années et, particulièrement, au cours des 5 dernières années. Ils expliquaient également que le 29 décembre 2017, conscient des enjeux liés à cette problématique, le Congrès Calédonien a érigé la lutte contre la consommation excessive d'alcool en « grande cause territoriale ».

A ce jour, les données statistiques et la littérature scientifique disponibles ne nous ont pas permis de vérifier ces informations ni de mesurer l'ampleur et la gravité des comportements à risque liés à la drogue chez les jeunes en Nouvelle-Calédonie. En effet, il est nécessaire de considérer les données dans une perspective comparative par rapport aux standards qui ont pu être établis dans une optique médico-sanitaire, et, par rapport à d'autres territoires et pays. Mais deux obstacles s'y opposent. Le premier est que les sources statistiques et la littérature scientifique disponibles sur le sujet et concernant la Nouvelle-Calédonie sont assez limitées. Le deuxième est que la comparabilité des données est très difficile (même entre la Nouvelle-

Calédonie et le reste de la France), en raison de la différence entre les questions de recherche, les méthodes d'enquête mises en œuvre, les échantillons utilisés et les périodes examinées.

En outre, bien qu'en Nouvelle-Calédonie le recensement ethnique soit permis, l'enquête Milkman, ainsi que bien d'autres enquêtes portant sur des phénomènes socio-sanitaires complexes tels que la consommation de substances (par exemple, les Baromètres Santé ou les enquêtes ESCAPAD), n'intègrent pas ce type d'information. Cela représente un vrai frein à l'analyse de phénomènes aussi importants. Selon de nombreux acteurs néo-calédoniens que nous avons interrogés, et parmi eux les porteurs de projet, la population la plus exposée à des formes abusives de consommation est la communauté mélanésienne, et notamment les groupes Kanak. Mais l'absence de données objectives et mesurables sur le sujet ne nous permettait pas au départ de vérifier si ces affirmations correspondent à la réalité et si oui, dans quelles proportions, ou bien, s'il s'agit ici plutôt de représentations générales dont l'origine et les contenus restent à problématiser. Cette recherche-évaluation nous a néanmoins permis de mieux comprendre ce qui se joue sur le territoire à ce niveau.

L'examen des statistiques en début de projet montrait que pour certains groupes d'âge très spécifiques, il y avait des niveaux de consommation plus élevés chez les jeunes de Nouvelle-Calédonie. Selon l'enquête ESCAPAD 2017, par exemple, les jeunes âgés de 17 ans en Nouvelle-Calédonie présentaient globalement des niveaux de consommation de tabac, d'alcool et de cannabis supérieurs à ceux mesurés en France métropolitaine. Cependant, certaines études révélaient aussi une amélioration progressive des tendances sur ces cinq dernières années, à savoir une diminution des comportements à risque en matière de consommation de substances. Selon le baromètre santé 2019, par exemple, en 2014, 58,8 % des jeunes de 10-18 ans avaient répondu avoir déjà bu de l'alcool (plus de quelques gorgées) alors qu'ils étaient 39,8 % en 2019. En 2014, 42,1% des jeunes avaient répondu avoir bu de l'alcool au cours des 30 derniers jours contre 26,9% en 2019. Et, finalement, l'ivresse récente concernait 19,2 % des jeunes de 10-18 ans en 2014, contre 15,8 % en 2019.

Toutes ces considérations renforçaient l'importance de produire un diagnostic social du territoire et d'analyser les pratiques des jeunes mais aussi les représentations des acteurs qui les accompagnent. Nous le verrons dans ce rapport l'enquête tant quantitative que qualitative que nous avons conduite nous ont permis de déterminer avec plus de précision les caractéristiques et les dimensions de ces consommations et de fournir des données objectives au porteur de projet.

METHODES ET OUTILS

Nous avons souhaité dans ce projet utiliser une méthodologie de recherche-évaluation, afin de produire des connaissances sociologiques sur les jeunes calédoniens et les professionnels de la jeunesse en lien étroit avec les attentes et besoins du projet et surtout de nourrir le travail d'évaluation en apportant des éléments objectifs et scientifiques sur le sujet.

Concrètement, nous souhaitions être présents sur le territoire afin de suivre les temps d'action et les temps de régulation du projet mais aussi observer et enquêter auprès des jeunes et professionnels sur le terrain. En ce qui concerne le recueil de données de recherche et/ou d'évaluation, nous avons opté pour une méthodologie mixte, incluant la passation de questionnaires auprès de tous les jeunes et professionnels en lien avec la jeunesse du territoire, des observations de temps d'action, de concertation, de jeunes dans leurs lieux de vie et, enfin, des entretiens semi-directifs, collectifs et des focus group auprès du porteur de projet, des jeunes et des professionnels en lien avec la jeunesse du territoire.

La méthodologie proposée dans notre recherche-évaluation était donc constituée de trois grandes parties :

- Une partie quantitative constituée de la passation de deux questionnaires, un à destination des jeunes et un à destination des professionnels afin de bien comprendre le contexte, ses spécificités et enjeux.
- Une partie qualitative de réalisation d'entretiens semi-directifs auprès, dans un premier temps, des porteurs du projet, puis de jeunes et de professionnels de la jeunesse du territoire. Ce volet devait nous permettre de revenir sur des résultats du questionnaire mais aussi d'aller plus loin sur les questions ciblées par le projet et l'évaluation.
- Une partie de suivi des actions mises en place et de participation aux temps de régulation afin de nourrir *in itinere* le porteur de projet des résultats de la partie recherche mais aussi de ceux de l'évaluation

a. Questionnaires

Le protocole d'évaluation prévoyait, pour la première année, la passation de deux questionnaires, un destiné aux jeunes scolarisés et non-scolarisés ciblés par le projet, et l'autre destiné à l'ensemble des professionnelles et professionnels travaillant à divers niveaux auprès des jeunes.

Les questionnaires ont été conçus par les coordonnateurs du projet, Evelyne Barthou et la personne en charge de la recherche-évaluation la première année, le post-doctorant Umberto Cao. Ils ont été diffusés en ligne et auprès de nos contacts fin 2021 et nous avons poursuivi en 2022, grâce à de nouveaux contacts, mais aussi grâce à une passation en présentiel dans des établissements scolaires - par le biais de la responsable Evelyne Barthou lors de son séjour en Nouvelle-Calédonie (NC), des anthropologues sous-traitants Delphine Coulange et Kayel Meandu – et enfin, grâce à deux campagnes de diffusion du questionnaire sur Facebook (réseau très utilisé notamment par les jeunes en NC) afin de diversifier les publics touchés.

La passation du questionnaire jeunes s'est arrêtée en novembre 2022 et nous avons recueilli **1202 réponses totalement exploitables de jeunes calédoniens** et **124 réponses de professionnels**.

Nous avons, Evelyne Barthou et Yann Bruna, analysé en suivant les données et produit une synthèse de cette analyse que nous avons présentée dans un des rapports intermédiaires et qui sera en partie présentée dans la partie « Analyses et résultats » de ce rapport. Elle a été envoyée au FEJ dès qu'elle a été réalisée et les principaux résultats ont été également présentés aux deux porteurs de projet : la Croix-Rouge et la Mairie de Dumbéa. Nous l'avons reprise afin d'affiner certains points et nous souhaitons la diffuser plus largement.

Pour rappel, le 1er questionnaire destiné aux jeunes traitait des thématiques suivantes :

- Conditions de vie des jeunes (logement, études, emploi, perception de l'état de santé, vie familiale etc.), problématiques identifiées, représentation du territoire et de ses opportunités
- Bien-être physique, psychologique et estime de soi
- Place des consommations dans la vie des jeunes et contextualisation
- Identification de ce qu'est une addiction et état des lieux de leur quotidien et environnement autour de ces questions
- Mesure des facteurs de vulnérabilité et de prévention
- Rapport au territoire et à la mobilité
- Sentiment de discrimination et relations inter-ethniques
- Identification des différents acteurs à l'échelle du territoire et de leur rôle

Notre objectif était d'obtenir au moins 1000 réponses, dont au moins 250 de jeunes non-scolarisés et cet objectif a donc été atteint puisque nous avons dépassé les 1200 questionnaires jeunes et ce malgré les difficultés de mise en œuvre sur le terrain.

Quant au questionnaire adressé aux professionnels, il portait principalement sur leurs représentations, expériences et besoins concernant les problèmes de consommation et d'addiction chez les jeunes, mais aussi sur les questions de champs de compétences professionnelles, de partenariat et de transversalité entre

acteurs du territoire. Nous avons attendu la fin des entretiens exploratoires avant de le finaliser, afin de pouvoir intégrer certains éléments.

Le questionnaire destiné aux professionnels traitait des thématiques suivantes :

- Informations générales sur le ou la professionnelle
- Perception des conditions de vie des jeunes
- Consommation de drogues et addictions
- Expérience personnelle face à l'usage de drogues chez les jeunes
- Réseaux et partenariats professionnels sur le territoire
- Connaissance personnelle sur les drogues et addictions
- Données socio-démographiques

La passation du questionnaire a également eu lieu en ligne, nous avons débuté avec l'appui du porteur de projet et nous souhaitions obtenir au moins 200 réponses de professionnels et professionnelles. Nous avons depuis élargi de façon importante la prise de contacts et les réseaux sollicités. Evelyne Barthou et Nathanaëlle Soler, la deuxième post-doctorante recrutée qui n'aura été que quelques semaines dans l'équipe, ont mobilisé notamment les acteurs de l'Éducation Nationale, de l'insertion et des acteurs de la santé, en particulier mentale, et nous avons poursuivi le travail avec Delphine Coulange. Nous avons aussi organisé une campagne de diffusion du questionnaire sur Facebook.

L'objectif de ces questionnaires était de réaliser un diagnostic social du territoire incluant à la fois la réalité objective des acteurs, leurs pratiques et postures mais aussi leurs représentations, dans une dimension plus subjective. Ce diagnostic devait servir à la fois au porteur de projet afin qu'il puisse adapter au mieux ses actions aux spécificités des acteurs ciblés, mais aussi à l'équipe d'évaluation dans l'accompagnement de ce même porteur. Les questions fermées du questionnaire nous ont permis aussi d'avoir des éléments concrets et de pouvoir comparer les réponses en fonction de différentes variables socio-démographiques. Les questions ouvertes devaient quant à elles offrir plus de liberté aux répondants et nous amener à toucher du doigt la force des représentations et la pluralité des regards.

Le retard pris dans la passation n'a pas porté préjudice aux objectifs initiaux mais nous avons décidé de supprimer le questionnaire final prévu dans le projet et de proposer à la place une trentaine d'entretiens semi-directifs supplémentaires et/ou de focus group. Le retard et les difficultés dans la mise en œuvre nous ont amenés à privilégier ce mode d'évaluation finale.

Les résultats des questionnaires nous ont également permis de tester la problématique de recherche que nous avons posée dans le cadre de ce diagnostic, et le questionnaire destiné aux professionnelles et professionnels de la jeunesse nous a plus particulièrement permis de tester en partie l'ensemble des hypothèses de la question évaluative.

Nous avons arrêté la passation du questionnaire à destination des professionnels et avons finalement recueilli **124 questionnaires professionnels**, ce qui est moins que ce qui était prévu mais qui semblait très satisfaisant selon les porteurs de projets et acteurs de la jeunesse rencontrés sur le territoire. Nous avons analysé ces données et les résultats ont également été présentés dans un rapport intermédiaire, le seront également dans ce rapport et ont été l'objet de présentations sur le terrain auprès de différents acteurs. L'analyse des données a été réalisée par Evelyne Barthou en lien avec l'ingénieure d'études Gaëlle Deletraz et Yann Bruna. Ces résultats ont enfin été eux aussi intégrés dans la synthèse qui sera publiée très prochainement.

b. Entretiens semi-directifs

Au cours de la première année, le protocole d'évaluation prévoyait la réalisation de 3 entretiens exploratoires (semi-directifs) avec les membres de chaque équipe porteuse du projet ayant participé à la réalisation ou mise en œuvre du projet. Ces entretiens ont bien été réalisés.

Pendant la première année, les activités d'investigation incluait aussi la rencontre et l'interview d'une quinzaine d'acteurs de terrain pour chaque projet, à la fois des jeunes et des professionnels. A la fin de la 1ère année 2021, seule une quinzaine d'entretiens avaient été réalisés du fait en particulier du COVID. Nous pensions combler ce retard sur la deuxième partie de 2022 grâce au recrutement d'un stagiaire et de la nouvelle post-doctorante. Cela n'a pas été le cas car la post-doctorante a été très rapidement en arrêt maladie, qu'elle a quitté l'équipe et que nous n'avons pas pu recruter de stagiaire en Nouvelle-Calédonie. En revanche le 1^{er} déplacement d'Evelyne Barthou en juin 2022 et l'intégration de Delphine Coulange et de Kayel Meandu la même année, même s'ils ont surtout été mis à contribution la 1ère année sur la passation du questionnaire, nous ont permis d'avancer dans la réalisation des entretiens semi-directifs.

Depuis, Kayel Meandu a quitté l'équipe et Maxime Duviau nous a rejoint sur ces deux projets en Nouvelle-Calédonie. Delphine Coulange, appuyée par l'ouverture de nombreux terrains réalisées par Evelyne Barthou avant et depuis son arrivée en Nouvelle-Calédonie en mars 2023, a pu accélérer la réalisation des entretiens et **nous sommes désormais à 179 entretiens réalisés sur les 150 prévus** en tout après la révision du protocole initial. L'échantillon est constitué de 78 entretiens de professionnels et de 101 jeunes. La présence prolongée d'une personne dédiée au projet sur le territoire, ici Evelyne Barthou, a réellement permis l'ouverture de nouveaux terrains et une accélération du nombre d'entretiens réalisés.

Nous avons intégré au guide d'entretien des résultats recueillis dans les questionnaires afin de l'adapter et le rendre plus efficient encore.

Pour rappel, le contenu des entretiens était basé sur les axes suivants :

- Trajectoire personnelle et professionnelle
- Conditions de vie des jeunes (logement, études, emploi, vie familiale etc.), problématiques identifiées, avantages et inconvénients de leur territoire ;
- Conditions de travail, représentations et postures face aux addictions pour les professionnels ;
- Bien-être et estime de soi ;
- Place des consommations dans leur vie et contextualisation ;
- Identification de ce qu'est une addiction et état des lieux de leur quotidien et environnement autour de ces questions ;
- Mesure des facteurs de vulnérabilité et de prévention ;
- Identification des leviers et des acteurs de la prévention et du suivi des jeunes en situation d'addiction

Nous avons donc décidé, au regard des résultats de l'analyse des questionnaires, d'approfondir dans les entretiens avec les professionnels la question des représentations, leur éventuelle lecture ethnique de la jeunesse mais aussi leur besoin de formation sur le sujet des addictions. Pour ce qui est des jeunes nous avons souhaité approfondir les questions de l'insertion scolaire et professionnelle, du contexte des consommations excessives mais aussi de la santé mentale.

En lien avec les sous-traitantes, Delphine Coulange et Nadia Jallali, nous avons réalisé la retranscription et le codage de tous ces entretiens, ce qui a constitué une masse de travail considérable. Enfin, Evelyne Barthou a analysé l'ensemble des codages et les a mis en lien avec les résultats quantitatifs afin de produire une analyse transversale qui sera en partie présentée ici. Il faut préciser que d'autres axes d'analyse ont émergé du travail d'analyse et qu'ils feront l'objet d'articles scientifiques et de présentations.

Les principaux axes d'analyse sont :

- La centralité de l'école, du cadre et de l'accompagnement des jeunes
- Les difficultés financières et la place de l'argent chez les jeunes calédoniens
- La proximité spatiale et la distance sociale
- Des trajectoires marquées par la mobilité
- Une lecture ethnique du monde social calédonien et de multiples formes de stigmatisation

- Le poids du genre sur le territoire et dans les consommations
- Des expériences de jeunesse très liées à la communauté d'appartenance
- Une représentation souvent négative des jeunes du territoire et en particulier kanak
- Un sentiment d'infériorité de certains jeunes kanak, une faible confiance en soi et sentiment d'être pris au piège
- Une large banalisation des consommations en Nouvelle-Calédonie et la présence de nombreux trafics
- Des consommations de produits psychotropes très différenciées et avec des intentions multiples
- Des actions de prévention souvent perçues comme inefficaces
- Des jeunes pluriels, engagés et inquiets face aux incertitudes politiques et climatiques

c. Observations et suivis

Enfin, au moins 15 observations d'actions et participations à des réunions par projet devaient avoir lieu chaque année par projet.

Ces observations et suivis ont quasiment tous été réalisés car si nous avons rattrapé notre retard sur la fin du projet, retard lié à notre difficulté à accéder au territoire mais aussi car les temps dédiés, n'ont pas toujours été organisés. Nous avons compensé avec des suivis et des temps d'observation de professionnels et de jeunes sur leurs lieux de travail et de vie sur leur territoire.

Les observations et suivis des actions ont été réalisés par Delphine Coulange et Evelyne Barthou. Evelyne Barthou a, quant à elle, suivi et observé de façon participante des jeunes en prison, sur des chantiers d'insertion, dans des lycées mais aussi dans des espaces ouverts dans lesquels se regroupaient les jeunes. Ces observations participantes se sont révélées particulièrement riches et pertinentes car, sans le cadre classique, certains jeunes et professionnels ont pu se confier plus facilement, et les observer a permis de saisir les tensions, interactions, dynamiques et sociabilités à l'œuvre en Nouvelle-Calédonie.

d. Bilan général du terrain réalisé

Pour rappel, les jeunes âgés entre 11 et 25 ans, scolarisés et non scolarisés, demeurant sur le territoire de la commune de Nouméa et Dumbéa, représentaient la cible principale du projet et ont été particulièrement interrogés grâce aux outils suivants : questionnaire en ligne et en présentiel, entretiens et observations sur le terrain. Nous avons également choisi d'interroger des jeunes de la province Nord et des Iles Loyauté car ils nous ont permis de contextualiser et de mettre en perspective nos résultats, notamment sur les pesanteurs culturelles souvent avancées par les professionnels rencontrés. Ce sont également eux qui sont susceptibles de venir s'installer en périphérie de Nouméa et Dumbéa, territoires proches, et qui sont identifiés par les professionnels et acteurs politiques comme plus vulnérables aux fortes consommations et addictions.

L'autre population ciblée par l'enquête est constituée de tous les professionnels du territoire travaillant en lien avec des jeunes et ils ont été enquêtés à travers les outils suivants : passation du questionnaire en ligne, entretiens et observations sur le terrain lors de temps professionnels.

Le bilan du terrain réalisé sur ces trois années est le suivant :

Outils	2021	2022	2023
Questionnaires	124 questionnaires professionnels 1202 questionnaires jeunes		

Entretiens porteur de projet	6 ont bien été réalisés (3 par projet)		
Entretiens professionnels jeunesse et jeunes	179 entretiens ont été réalisés sur les 150 prévus : <ul style="list-style-type: none"> - 15 en 2021 - 49 en 2022 - 115 en 2023 		
Suivi et observations temps de régulation et actions	4 temps de régulation et échanges de mails réguliers autour du projet	12 suivis d'actions et de temps de régulation	21 suivis d'actions et de temps de régulation

Comme précisé au-dessus les suivis et observations manquants ont été compensés par des dizaines d'observations la dernière année (3 journées en lycée, 2 journées en prison, 2 chantiers d'insertion, des dizaines d'observations de terrains de sport, de bord de plage, de tribus, de divers regroupements, etc.)

ANALYSES ET RESULTATS

Introduction

Nous nous intéressons dans cette recherche aux drogues, qui sont des substances qui agissent sur le psychisme en modifiant le fonctionnement du cerveau, c'est-à-dire l'activité mentale, les sensations, les perceptions et le comportement (Observatoire français des drogues et des tendances addictives ou OFDT)¹. Pour l'OFDT, au sens large, beaucoup de produits possèdent un effet psychoactif (le café par exemple) mais tous ne « posent pas problème », et dans un sens plus restreint, les substances psychoactives sont celles dont l'usage peut être problématique. L'OFDT classe habituellement les substances psychoactives en trois catégories : les sédatifs, les stimulants et les hallucinogènes. En dehors du cas particulier des médicaments, les termes psychotropes et psychoactifs ont la même signification. Nous utiliserons ce dernier car après un test sur le territoire c'est celui qui nous semble le plus accessible. Toujours selon l'OFDT, l'addiction serait l'impossibilité répétée de contrôler un comportement visant à produire du plaisir ou à écarter un malaise interne et la poursuite de ce comportement en dépit de la connaissance de ses conséquences négatives.

En sciences sociales, le terme addiction est ambigu et parfois même contesté. Dans une tentative d'objectivation d'un phénomène social problématique, le terme d'addiction est d'abord issu du champ de la psychologie (Pharo, 2010). Il convoque notion d'appétence (en tant que désir auquel l'individu peut difficilement résister), d'habitude associée à la fin ou la soif par exemple (*ibid.*). Tandis que la psychologie des addictions porte intérêt aux conséquences psychiques voire neurophysiologiques de l'usage de produits psychoactifs (Lewin, 1928 *in* Pharo, 2010), la sociologie elle, porte plutôt intérêt aux incidences sociales de la situation d'addiction, au rapport à l'autre et à l'individuation.

¹ <https://www.ofdt.fr/glossaire/>

La sociologie et la psychologie de l'addiction ne s'excluent pas systématiquement l'une l'autre, et peuvent même s'entrecroiser dans l'analyse du phénomène, puisque le rapport à l'addiction dépend de « la société dans laquelle il est inséré et un état interne sur lequel (l'utilisateur) n'a qu'un contrôle limité et qui peut aller jusqu'à lui dicter ses conduites. » (Pharo, 2010). Il nous semble essentiel ici de bien différencier consommation et addiction. Olievenstein confie dans un entretien en 1993 : « il n'y a pratiquement aucun rapport entre un usager occasionnel et un toxicomane (...) Cela ne veut pas dire que le cannabis n'a pas d'effets : ils existent et certains sont nocifs – en particulier si l'on fume du matin jusqu'au soir » (*in* Blaise & Rossé, 2011 : 63-64). Ainsi, « tous les drogués ne sont pas des toxicos » déclare Olievenstein (1983). Pour lui, l'usage « festif », occasionnel, « convivial » (*Ibid.*), comme la consommation occasionnelle de marijuana, s'appréhende bien différemment de l'impression d'être « prisonnier » de l'héroïne par exemple. Emmanuel Langlois (2022) montre lui aussi que la majorité des usagers de drogues actuels ne correspondent en rien à la description faite par le discours réductionniste, la plupart d'entre eux étant de simples usagers, dit récréatifs et n'en subissent pas de dommages. Globalement, les différentes sources statistiques montrent selon lui que les usagers en situation de dépendance - c'est-à-dire ne pouvant plus se passer de consommer - représentent environ 10 % de l'ensemble des usagers (*Ibid.*). « Ainsi, l'écrasante majorité d'entre eux ne souffre pas de leur consommation de substances et seraient très éloignés de l'« imagerie anomique sur les drogues » (*Ibid.*).

Howard Becker dans son très célèbre *Outsiders* (1963) travaille longuement sur l'apprentissage à la consommation. L'utilisateur de marijuana serait ainsi d'abord initié.e par le groupe à ressentir positivement les effets de la substance, et de percevoir les multiples nuances que procurent la consommation (*Ibid.*). Autrement dit, la consommation est d'abord apprise et le social a ici une grande influence sur le rapport fonctionnel de la drogue, à savoir l'effet qu'elle procure. Ensuite seulement, la pratique s'individualise au même titre que ses limites, et le rapport au danger et à la règle se modélisent et évoluent (Peretti-Watel, 2001). En outre, le jugement à l'égard des substances est avant tout culturel. Il existe une perception différente des usages a priori similaire, selon le contexte mais aussi le groupe social (Le Breton, 2002). La consommation d'alcool par exemple, objet social toléré en France, fait face à de nombreuses différences de jugement en fonction de son contexte d'usage (*Ibid.*). Il existe une grande hétérogénéité dans le ressenti de sa consommation. Au niveau individuel, la carrière d'addict relève d'un paradoxe (Pharo, 2010) : l'individu entre dans la drogue ou l'alcool pour se sentir bien, se retrouve ensuite face à un profond mal-être lié à la substance, puis désire s'en sortir pour se sentir mieux. A ce sujet, la sortie de l'addiction, « l'attrition » (Vavassori, Harrati, Favard, 2003) est un processus multidimensionnel (physiologique, psychologique, social). Elle débute avec la volonté de s'en sortir, ce qui relève majoritairement d'une injonction extérieure (condamnation, famille, etc.) (Beck et al., 2010). Parfois, le désir de s'extraire de l'addiction est individuelle, par épuisement (Pharo, 2011) ou bien elle fait suite à un événement déplaisant, comme le *bad trip* par exemple, en tant qu'« accident aigu psychique s'accompagnant d'un sentiment de perte de contrôle de soi vécu de manière traumatique (...) fréquemment décrit par l'utilisateur comme un épisode angoissant » (Piesen, 2005 : 778). Toutefois, dans certains cas, la volonté d'arrêter ne suffit pas puisque dans le cas de l'alcoolisme, le taux de rechute est de « 50% dans le mois qui suit le sevrage, et 70% après un an de désintoxication » (Dawson, Goldstein et Grant, 2007 *in* Pinto, 2020).

Il est important de noter aussi que l'usage de produits psychotropes est avant tout situé et son appropriation dépend de plusieurs facteurs (usage chez les pairs ou dans la famille, situation personnelle, niveau de précarité) (Beck et al. 2010). Certaines expériences et trajectoires sont également plus susceptibles d'amener les jeunes à croiser certaines substances. Le fait d'écouter de la techno et de participer à certains événements est ainsi davantage propice à la consommation d'ecstasy, MDMA, cocaïne ; l'écoute de rap et le hip hop, de cannabis, ainsi de suite, avec des usages légèrement différenciés selon le sexe (Mabilon-Bonfils & all, 2004 *in* Beck et al., 2010). Il existe ainsi des lieux de sociabilités juvéniles particulièrement propices à la prise de substance, comme les discothèques ou autres lieux de fête (Peretti et al., 2003), mais de manière très hétérogène et surtout non systématique chez les jeunes, à l'image de l'hétérogénéité de la jeunesse qui y prend part. L'enquête de François Beck, Ivana Obradovic, Marie Jauffret-Roustide et Stéphane Legleye

(2010) vise par ailleurs à « limiter la vision caricaturale qui pouvait être établie entre la fréquentation de l'espace festif et les comportements d'abus, alimentée par les médias » (Beck et al., 2010). Selon Ehrenberg (1996) « les drogues sont un raccourci chimique pour fabriquer de l'individualité, un moyen artificiel de multiplication de soi ». L'étude de la drogue ne relève donc pas seulement d'enjeux pharmacologiques, mais bien sociologiques et dans sa plus large acception, anthropologique (*Ibid.*). Elle est une problématique éminemment contemporaine (même si les usages de drogues ont toujours existé), car elle répond à une logique sociale et questionne la norme : « Pourquoi la consommation d'alcool (en petite quantité) est normale, tandis que l'usage de cannabis ne l'est pas pour la collectivité ? » s'interroge Ehrenberg (*Ibid.*). Le cas de la Nouvelle Calédonie demande une attention sociologique particulière, car le statut de la consommation et de l'addiction sur le territoire est singulier. En premier lieu, en raison de sa géolocalisation qui en fait une terre de passage du trafic de stupéfiant (Obradovic, 2020).

L'usage de substances par les jeunes inquiète beaucoup en Nouvelle-Calédonie même si le territoire manque de données objectives sur la question. L'enquête Escapad qui interroge ces questions au niveau national ne questionne que les jeunes âgés de 17 ans et l'échantillon calédonien est souvent très réduit (moins de 500 jeunes). Le baromètre santé jeunes fournit, quant à lui, peu de détails et concerne les 10-18 ans. En outre, la consommation de produits psychotropes y est associée aux accidents de la route et aux violences intra-familiales. Enfin et plus largement, la Nouvelle Calédonie fait face à une particularité : sa situation ethnique. En effet, la différence culturelle est, selon Leïty Mbodj (2015), la cause d'une véritable problématique dans le rapport au soin, notamment chez les jeunes kanak et dans le cas du traitement des IST (largement généralisable cependant aux autres problématiques sanitaires). En effet, l'étude de Leïty Mbodj révèle « la (difficile) relation interethnique entre les jeunes autochtones et les professionnels de santé majoritairement métropolitains, les effets de la distance sociale, et les limites d'une approche par la différenciation culturelle voire le culturalisme dans la relation de soin ».

Il nous semblait donc essentiel de pouvoir réaliser une enquête à la fois quantitative et qualitative sur le sujet en Nouvelle-Calédonie. Les plus de 1200 questionnaires récoltés, composés de questions fermées et ouvertes, ainsi que toutes les observations et les 178 entretiens réalisés nous ont fourni un matériau considérable que nous continuons à analyser à ce jour.

Profil détaillé des jeunes enquêtés par questionnaires

Cette enquête relative à la jeunesse calédonienne a été construite avec pour objectif d'obtenir une grande diversité de répondantes et de répondants, dans un objectif de représentativité et afin de pouvoir exploiter diverses variables sociodémographiques pour appuyer l'analyse des résultats.

Nous travaillerons ici à partir des 1 071 jeunes Calédoniennes et Calédoniens ayant répondu à l'intégralité de l'enquête. Les tableaux et graphiques présentés dans ce rapport s'appuient tous sur cet effectif de 1 071 individus, sauf croisement spécifique qui met en avant une sous-population. Le cas échéant, la population concernée est mentionnée.

L'enquête présente un effectif plus conséquent de répondantes que de répondants, un biais connu et très souvent rencontré lors de passations en ligne qui s'appuient le plus fréquemment sur des échantillonnages non probabilistes. Cette sur-représentation de filles (61% contre 37% de garçons) est cependant plutôt contenue ici, alors qu'il y a, dans tous les cas et selon les recensements de l'ISEE en 2019, légèrement plus de filles (51%) que de garçons en Nouvelle-Calédonie. Le fait de pouvoir exploiter les données de plus de 400 garçons, pour environ 650 filles, rend dispensable un redressement par extraction, tandis que nous disposons de suffisamment de données pour les deux genres pour construire des strates et analyser plus finalement certains résultats (par exemple, s'intéresser aux seuls garçons Kanak en conservant un effectif suffisamment important dans cette catégorie). 2% des individus ayant répondu à l'enquête ne s'identifient ni à l'un ni à l'autre genre : cela représente un effectif très faible qui peut biaiser certains traitements statistiques, il s'agit donc d'une modalité que nous ne pourrions pas toujours utiliser afin de garantir la justesse de nos calculs.

56% de nos enquêtés ont entre 15 et 16 ans, ce qui s'explique par le fait que nous sommes en partie passés par le biais d'établissements scolaires pour assurer la passation du questionnaire.

Précisons aussi ici que la variable de la communauté d'appartenance a été recodée dès le début de l'analyse, afin d'éviter d'intégrer plusieurs fois les mêmes individus (par exemple, un individu qui aurait répondu à la fois Calédonien, Kanak et Wallisien) car les appartenances plurielles sont très fréquentes. Nous avons isolé les individus qui ont exclusivement répondu qu'ils étaient Calédoniens, Kanak, Métropolitains ou Wallisiens/Futuniens, donc sans aucune autre modalité choisie. Dans les trois modalités suivantes, nous dissociions les individus qui ont déclaré se sentir à la fois Calédoniens et Kanak, Calédoniens et Métropolitains et Calédoniens et Wallisiens/Futuniens car ils se sont révélés relativement nombreux dans notre échantillon. Nous incluons ensuite les individus, qui s'identifient à plus de deux communautés et celles et ceux qui se déclarent Vietnamiens et Indonésiens dans les « autres communautés ». Nous regroupons enfin les individus qui, dans leurs deux premiers choix, ne se sont identifiés à aucune des communautés ci-dessus.

Dans le cadre de ce rapport, nous ne présenterons donc qu'une partie des analyses et des résultats, à savoir ceux les plus en lien avec les projets conduits. Nous écrirons des articles scientifiques et synthèses qui rendront la majorité des résultats accessibles dans les prochains mois. Nous présenterons donc ici les résultats du volet recherche en 3 grandes parties.

1. Des consommations d'alcool et de cannabis largement banalisées en Nouvelle-Calédonie mais également marquées par de fortes représentations

Il nous semble périlleux, comme cela est très souvent fait sur le territoire, de comparer les consommations en Nouvelle-Calédonie avec l'hexagone ou avec d'autres territoires ultra-marins. En effet, comparer la France hexagonale avec ses grandes métropoles et la Calédonie, plus rurale se révèle peu pertinent. En outre, les données disponibles sont relativement peu nombreuses et peu étayées. Nous nous intéresserons donc plus ici à ce qui se joue sur le territoire qu'à une comparaison. Les consommations semblent relativement circonscrites au tabac, à l'alcool, au cannabis et, dans une moindre mesure, au détournement de médicaments.

Le principal résultat quand on s'intéresse de façon globale aux consommations de produits psychotropes en Nouvelle-Calédonie, en particulier l'alcool et le cannabis, c'est leur banalisation et le fait qu'elle touche une large partie de la population, jeunes comme moins jeunes.

a. Une banalisation des consommations

La plupart des enquêtes conduites sur la Nouvelle-Calédonie souligne une banalisation de la consommation d'alcool et de cannabis chez les plus jeunes. Néanmoins nous allons voir que cela cache d'un part des disparités mais invisibilise d'autre part les consommations des adultes.

Il était demandé aux jeunes enquêtés quelles personnes de leur entourage ils et elles avaient déjà vu ivres, et combien de fois cela était arrivé. Deux tiers des enquêtés n'ont jamais vu leur petit ou petite amie ivre, et la moitié d'entre eux n'a jamais vu leur mère, leur grande sœur ou leur grand frère ivres également. Ces proportions sont bien plus faibles concernant d'autres individus, comme détaillé ci-dessous.

Régularité de situations d'ivresse dans l'entourage des jeunes enquêtés

	Jamais	1-3 fois	10 fois	11-30 fois	Plus de 30 fois	Total
Mère	48,9%	33,0%	5,4%	5,6%	7,1%	100%
Père	31,2%	31,2%	8,4%	10,2%	19,0%	100%

Grand frère ou grande sœur	49,1%	27,0%	8,1%	6,9%	9,0%	100%
Un autre membre de ta famille	16,5%	31,3%	13,8%	15,4%	22,9%	100%
Plusieurs autres membres de la famille	20,9%	26,2%	13,7%	16,9%	22,2%	100%
Petit ou petite amie	65,7%	22,5%	4,4%	3,8%	3,8%	100%

Dans l'entourage des jeunes et en-dehors des pairs, les personnes les plus remarquées en situation d'ivresse sont donc les pères et les autres membres de la famille. Plus de 80% de l'échantillon a vu un ou plusieurs membres de sa famille, hors parents et fratrie, ivres. Deux tiers des répondants a déjà vu son père ivre, et plus de la moitié tout de même, leur mère.

Il semble donc exister en Nouvelle-Calédonie une vraie banalisation des consommations, qui touche l'ensemble de la population :

« Tout le monde consomme ici c'est hallucinant. Même mes potes blancs, cleans, cadres ils se la collent méchamment (rires) » (Une professionnelle de la jeunesse).

« Oui, c'est limite, quand on va là-bas, on a l'impression que c'est légalisé. Moi, j'ai fait mon stage à Bourail, il y a des mecs qui venaient dans une station-service, il y a des mecs qui venaient en voiture pour que je leur fasse l'essence, ils avaient leur pétard à la bouche et tout. Les gendarmes n'étaient pas loin, ils ne disent rien, parce qu'ils savent qu'ils ne peuvent rien dire. Donc voilà, c'est vachement ouvert là-bas » (Luc).

Pour Ernesto, faire la fête et consommer en Nouvelle-Calédonie serait une façon de pallier le manque d'argent :

« L'alcool et le cannabis sont complètement banalisés, pour chercher l'ambiance, faire la fête tous les jours, c'est la fête, il y a des attroupements. En fait l'alcool c'est un peu vivre comme les riches mais y a pas de sous dans le coffre et t'as envie de faire la fête tous les jours ».

Le contexte des consommations s'impose donc à tous et à toutes et parfois c'est la non consommation qui peut être perçue comme une déviance. Plusieurs jeunes nous ont expliqué devoir se justifier du fait qu'ils ne boivent pas ou ne fument pas. Les injonctions normatives à la consommation peuvent être plus ou moins fortes :

« Bah moi j'ai une pote qui ne boit pas du tout, qui ne boit pas, qui ne fume pas. Ouais, forcément on essaie de la faire boire un petit peu et tout, mais juste comme ça, mais nous on ne la force pas plus que ça quoi, c'est son choix de ne pas vouloir boire et de ne pas vouloir fumer » (Clovis).

De nombreux jeunes s'inquiètent de la fréquence de ces consommations, notamment en ce qui concerne les proches, à l'image de Cléopée :

« Mais ici il y a surtout des problèmes d'alcool et de cannabis tout ça parce que... Après il y en a qui sont trop... par exemple, je vois au lycée tout le monde qui fait des fêtes toutes les semaines et tout, machin ; et moi je les vois, enfin... on est en première, les gars, je ne sais pas, concentrez-vous, nous n'avez pas que ça à faire, vous n'allez pas faire ça jusqu'à la fin de votre vie, enfin je ne sais pas. (...) Eux, après c'est leur choix, mais je pense, ça les impacte parce que du coup aussi ils disent : « oui, j'ai hâte, la fin de la semaine, l'anniversaire à tel, on va aller boire, fumer ». Mais ça ne mène à rien, ça ne sert à rien, tu peux faire la fête sans boire et tout, après bon... ».

L'absence d'éducation à l'alcool

Une dimension récurrente dans les entretiens, tant des jeunes que des professionnels, serait le manque d'éducation à l'alcool. Beaucoup s'inquiètent des consommations précoces et soulignent ce manque d'éducation et d'accompagnement face à l'alcool :

« Moi quand je vais à Lifou je vois que ça, quand je vais à Maré je vois que ça, Ouvéa c'est pareil, je vois la consommation d'alcool partout, enfin... les papas, les mamans ils consomment partout, partout. Et c'est toujours une consommation excessive, il n'y a pas la modération en fait, c'est que tu vas boire jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus ou jusqu'à ce que tu vas tomber, tomber c'est tomber KO, ou tomber dans un coma éthylique. Parce qu'on nous a pas appris à boire, apprendre à boire, ça... connais pas (rires), même moi, chez moi avec mes parents, mes parents ils buvaient vraiment vraiment jusqu'à tomber, jusqu'à ce qu'ils se relèvent 12 heures plus tard, parce que tellement alcoolisés qu'il fallait un peu de repos, et du coup ben moi j'ai grandi dans ce truc-là où le matin je me réveillais et j'avais mes deux parents qui étaient complètement soûls de la veille et qui étaient complètement KO (rires). En fait, on nous apprend à consommer excessivement, on nous apprend pas à modérer notre consommation, parce qu'on sait pas la modérer. Je pense que les personnes qui nous l'apprennent ne savent pas la modérer, du coup ils nous éduquent ça » (Oceania).

« Par rapport aux consommations d'alcool, c'est simple, on n'a aucune éducation à l'alcool. La faute, ce n'est pas la boisson. C'est simplement que nous ne sommes pas éduqués à comprendre et à connaître cette boisson-là. Parce que tout produit, on nous apprend quand on est petit comment il faut consommer, comment il faut manger. Notre maman nous apprend dès le plus jeune âge. Mais le problème de ça, c'est que nos parents ne nous accompagnent pas sur cet aspect-là. Moi, par exemple, je regrette beaucoup que mes parents ne m'ont pas accompagné et ne m'ont pas éduqué dans la manière qu'il faut consommer l'alcool. Quand on regarde la culture occidentale, chaque alcool est utilisé à un moment précis dans le temps du repas. Et ça, on ne l'a pas acquis au niveau de la culture occidentale. Au niveau des Calédoniens et des jeunes Kanak en particulier. C'est la problématique de tous les peuples autochtones dans le monde. Par contre, si on n'accompagne nos parents dans comment transmettre la consommation d'alcool à vos enfants selon l'âge, là, il y aurait peut-être une progression dans la prévention et la sensibilisation à la consommation à l'alcool. Aujourd'hui, on nous dit, tu n'as pas le droit de boire de l'alcool jusqu'à 18 ans. Mais à 18 ans, quand le jeune, il se met à boire, mais on ouvre la cage au lion, là, il veut tester tous les alcools. Il a vu des comportements agressifs, donc il va essayer de faire pareil. Et après, le lendemain, il va tout mettre sur l'alcool. Non, mais j'ai trop bu. Alors que non, ce n'est pas ça. L'alcool, normalement, c'est festif, c'est joyeux. Il y a toute une éducation, une histoire derrière » (Wienie).

Dans de nombreux entretiens une distinction est faite entre les consommations des Kanak et celles des « Occidentaux », comme si ces-derniers savaient boire, contrairement aux premiers. Mais il est aussi question ici du « bien boire » et du manque d'accompagnement et d'éducation à l'alcool, au plaisir et aux risques. Ludovic Gausso (2004) montre qu'il existe des normes sociales du « bien boire » qui seraient le fait des catégories sociales supérieures et qui conduiraient à la stigmatisation des consommations populaires d'alcool. Boire et s'enivrer représenteraient des actes collectifs et individuels qui organiseraient un mode de relations aux autres et participeraient selon lui à la construction des identités : *« Ce n'est donc pas tant la dépendance alcoolique qui est stigmatisée, c'est la conduite de l'homme ou de la femme ivre, ivrogne. La dévalorisation de l'ivrognerie et de l'ivresse (aspects visibles du boire) ayant peut-être ainsi pour effet premier de renforcer et de multiplier les pratiques de dissimulation-simulation — dissimulation de l'ébriété et simulation de la « normalité » — afin de préserver les apparences normales »* (Gausso, 1998). Nous voyons ici l'importance de la mise en visibilité et de la dissimulation des consommations, qui ne signifie pas pour autant qu'elles n'existent pas. Christophe Bonnet, Yan Dalla Pria et Jean-Marc Chamot (2015) dans leur enquête sur des rugbymen identifient également des « normes locales du bien-boire » : « Loin d'être anarchiques, les comportements observés relèvent d'une pratique socialement organisée et codifiée au cours de laquelle les jeunes rugbymen intériorisent les normes *locales* du « bien-boire » (Drulhe & Clément,

1995 ; Gaussoit, 1998, 2004 ; Ancel & Gaussoit, 1998 ; Lo Monaco, Gaussoit, Guimelli, 2009 ; Merle & Le Beau, 2004) ». Ils relèvent également qu'à partir de 1995, les normes nouvelles de performance et d'exemplarité médiatique liées au professionnalisme ont contraint les rugbymen à dissimuler les pratiques séculaires d'alcoolisation et à devenir ainsi « secrètement déviants ». Par ailleurs, Emmanuel Langlois (2022), qui cite Brissot et al. (2019) explique que les enquêtes d'opinion montre qu'une part importante de la population considère que les usagers de drogues sont des personnes dangereuses et qu'elles ne peuvent bénéficier d'une exemption de leur faute eu égard à leur enfance malheureuse ou au caractère pathologique de leur mal. Enfin, la consommation d'un même produit peut être perçue de façon très différente, comme le montre Marie Jauffret-Roustide à propos de la cocaïne : « Ainsi, la consommation de cocaïne est valorisée quand elle est consommée par de jeunes adultes insérés, voire issus de la *jet set* mais elle est perçue comme un problème social et de santé publique quand elle est consommée par des adolescents ou des populations issues de milieux sociaux plus défavorisés » (Jauffret-Roustide, 2009). Cela nous permet donc de remettre en question une position communément admise, chez nos jeunes et professionnels enquêtés, en Calédonie entre des consommations kanak, excessives désorganisées et des consommations métropolitaine ou caldoche plus « civilisées ».

Sur notre terrain, l'accessibilité des produits est également très souvent mise en cause :

« C'est trop facile de se procurer de la drogue en Calédonie, donc c'est exagéré la consommation avec d'autres jeunes qui étaient aussi en retard (scolaire). Les enfants blancs ils n'ont pas ces problèmes. On est partis plus loin que nos parents et ils ont du mal à suivre » (Adam).

Plusieurs jeunes kanak reviennent sur le fait que l'alcool a même pénétré la coutume et culture kanak, ce qui soulève la question de l'exemplarité, à l'image de Jarod :

« La culture, les coutumes sur l'acte, souvent, l'alcool circule énormément à la cause de la société. Maintenant, il n'y a plus de cérémonie sans alcool. Avant il n'y avait pas d'alcool, c'était vraiment l'économie. Et après, vous êtes nés dedans. C'est vraiment, pour le coup, que c'est festif. Du coup, on s'est dit que si nos aînés aussi, amènent tout ce qui est alcool, addictions au sein même de nos cérémonies, de la tradition elle-même, on va aussi en faire plein de choses. En termes de modèle, ce n'est pas forcément... Ça peut pousser aussi les jeunes. Je vous disais que dans la culture kanak, on est très... On s'est fait beaucoup de générations dans ce regard de la tradition qui se transmettait en intergénérationnel. Alors, quand vous voyez que l'alcool est autorisé dans les cérémonies... Peut-être que c'est plus joyeux, mais je sais pas si c'est bien que les aînés l'aient autorisé. Une petite anecdote, par exemple... Vous savez, comme vous avez la coutume, c'est exprimer une parole donc souvent maintenant pour pouvoir, pour se sentir plus à l'aise, moins de stress, ça devient le petit ... Oui, le coup. Alors que pourtant, à la base, ça vient du cœur, ces sont des paroles qui viennent du cœur. Pourtant, c'est aussi le lieu de faire des paroles, dans les discours coutumiers, on dit attention à l'alcool, attention à la cigarette, attention à tout ça, nanana... Cinq minutes après, le même... Le même orateur, il est déjà en train de boire... ».

Jarod souligne le caractère paradoxal d'une consommation très banalisée, généralisée et présentée par ailleurs comme dangereuse, ce qui freine toute exemplarité et biaise le message de prévention. Un éducateur métropolitain revient lui aussi sur ce paradoxe :

« Alors, l'exemple des adultes, mais c'est mon parti pris ça, est éminemment paradoxal par rapport à ce qu'on demande aux jeunes, et plus ils rencontrent ces messages paradoxaux, en leur disant par exemple qu'il faut respecter, qu'il faut bien se comporter, qu'il faut être civilisé, qu'il faut pas boire parce que c'est mauvais pour la santé, qu'il faut pas fumer parce que ça tétanise la cervelle, tous ces messages-là qui, en soi, sont justes, ben ça leur parle pas, puisque d'un autre côté ils voient bien que les adultes ne respectent pas ce qu'ils leur disent ».

D'autres enfin différencient clairement l'effet des consommations en fonction du bien ou mal-être des consommateurs :

« Enfin si, c'est un problème, mais ça dépend de la mentalité, du vécu de la personne. Si elle va boire, bah encore on peut boire et puis on est clean quoi. On a grandi dans une bonne famille, on est bien, on a traversé les temps comme il le faut quoi. Mais si on boit et puis on fume, puis on a traversé des choses mauvaises, forcément ça va être un problème. Mais voilà, c'est... c'est surtout le vécu qui peut peser sur l'alcool. C'est pour ça que des fois quand on boit, on se bat tout le temps entre nous, la famille, parce qu'on a perdu nos repères. On se bat entre nos papas, nos oncles, on a perdu nos repères que voilà, ils ont fait des conneries, parce que voilà, c'est ça. Après, c'est vrai que c'est toujours un problème l'alcool, ça restera toujours un problème » (Connor).

Ambivalence de la famille

La famille semble avoir une position ambivalente car elle est souvent à la fois un espace de consommations, parfois très importantes, et de prévention. Elle est donc à la fois facilitatrice de consommations et un levier pour prendre conscience des risques. Dans de nombreux cas, les consommations très importantes et régulières existent déjà dans la famille :

« Toute ma mif (famille), ils fument. De A à Z, ils fument à part grand-mère. Que ce soit du côté de ma mère ou du côté de mon père ; ils fument tous. Et ne parlons pas de la sœur à ma mère qui fume, qui boit, Kava et tout, ces tas de trucs en même temps. Tous les jours, c'était comme ça. Alors qu'on ne s'étonne pas que mes petits frères, ils fument, ils boivent. Encore ils fument, ils boivent, ils ne boivent pas Kava, mais ils démarrent voler, ils démarrent... enfin plein de trucs comme ça » (Maïa).

Plusieurs jeunes pensent par ailleurs que la famille donne une mauvaise image aux plus petits :

« Oui, parce que moi j'ai beaucoup vécu ça, j'ai beaucoup vu ça en étant petite. Et tu sais, pendant les mariages, il y a trop d'alcool, trop trop d'alcool et ça finit par des bagarres. Enfin je me suis retrouvée un jour, il n'y a pas longtemps de ça, je crois, l'année dernière. C'était au mariage de ma cousine germaine et on faisait un after, enfin eux ils faisaient un after du coup. Et vers 2h du mat comme ça, il y a deux de mes tontons qui se retrouvent au milieu de la route. L'autre, il avait une pierre à la main, bref. Moi et mon cousin germain, les plus jeunes, enfin les plus jeunes, pas les plus jeunes, mais on avait tous les deux 15 ans du coup, on était là en train d'essayer de les stopper. Parce qu'on savait que... enfin c'est nos tontons proches et tout et... Et moi j'ai essayé d'attraper la pierre, mais je n'ai pas réussi, du coup je me suis un peu ramassé le caillou sur le pied, mais ce n'est pas grave. Mais c'est ça, on voit souvent ça, ça finit en bagarre, ça finit... En fait, ils ne pensent pas aux petits qui voient ça. Tu sais, ils voient ça, mais ils sont choqués, enfin c'est une mauvaise image pour eux » (Cléopée).

Nous avons pu noter que dans certaines familles, souvent les plus précaires et avec un faible capital culturel au sens de Pierre Bourdieu (diplôme, possession de biens culturels, aisance à l'oral etc.), l'alcoolisation peut être perçue comme un rite de passage familial :

« Eh bah le rituel, c'est de faire boire de l'alcool jeune, oui, très jeune. En primaire, même en maternelle. Moi, j'ai bu, en maternelle, mon premier verre. C'est mon père qui m'a fait boire. Mais ce n'était pas de l'alcool fort, c'était quoi ? Une bière, une canette de bière. Moi, je croyais que c'était du panaché, mais ce n'était pas du panaché (Rires.) Après, il y a plein de cousins, j'ai plein de cousins

caldoches qui ont bu, mais très jeunes. Et du coup, maintenant ils boivent. (...) Après, je ne dis pas que ce n'est pas bien. Si, ce n'est pas bien, mais après c'est dans leur culture » (Méréhi).

« Mais c'est vrai que la population kanak est à fond là-dedans, on nous apprend à consommer quand on a 15 ans, moi par exemple ma première dose d'alcool je l'ai eue à 15 ans par mon tonton maternel. Moi, mon tonton maternel, il m'a posé une bouteille de champagne et il fallait que je la boive toute la soirée » (Oceania).

L'alcool étant ritualisé, il serait également un « rite pour le passage à l'âge adulte, pour le sentiment d'intégration dans un groupe social, il marque les étapes de la vie (mariages, naissances, communions, etc.) et de l'année (anniversaires, fêtes de fin d'année, pendaisons de crémaillère, etc.) » (Beck, 2020). La psychologie a, quant à elle, beaucoup étudié les comportements d'imitation. Andrew Meltzoff et Alison Gopnik (1993) ont présenté l'idée que l'imitation est le fondement de la théorie de l'esprit, cette capacité qui nous permet à tous de comprendre et d'anticiper ce qui se passe dans la tête des autres. « Voir l'autre faire comme nous, pouvoir faire comme l'autre, seraient les ingrédients pour comprendre que l'autre est comme nous, qu'il est porteur d'états mentaux à partager, à influencer, à transformer, des états mentaux qu'on peut comprendre et « prévoir » (Nadel, 2021). Cette analyse est particulièrement intéressante car faire comme l'autre serait une façon de le comprendre et d'être compris par lui, ce que nous pouvons retrouver chez certains de nos enquêtés qui voient dans ces consommations en famille une façon de se rapprocher des autres et de faire famille. Les travaux de Fayda Winnykamen (1990), montrent néanmoins que l'imitation est « l'utilisation intentionnelle de l'action observée d'autrui en tant que source d'information en vue d'atteindre son propre but » mais aussi que « l'observateur extrait des abstractions à partir des conduites des modèles ; il élabore activement, à partir de représentations, et ces élaborations agissent comme des règles opératoires pour générer des conduites, originées dans l'imitation, mais qui ne sont pas de simples copies » (*Ibid.*).

Nous avons pu noter en effet que certains jeunes, dont les parents et la famille consomment selon eux de façon excessive, préfèrent mettre à distance ces comportements car ils savent justement ce que cela peut générer, à l'image de Nino, Akiko et Stéphanie :

« Je suis méfiant face à l'alcool, mon beau-père était alcoolique et il était extrêmement violent ».

*« Oui, mes parents, ils fument, mon père, il fumait avant. Même il plantait le cannabis mais nous, on ne fume pas et c'est ça que... Il a dit à nous, il a trouvé bizarre que nous, on ne fume pas. »
« Puisque mes parents, ils fumaient beaucoup du cannabis et ils fumaient du tabac. Et ils ont trouvé bizarre qu'eux, ils fumaient eux, et nous on ne fume pas ».*

« Bien sûr, toute ma famille consomme, ouais, bien sûr ben sûr, j'ai grandi dans ça. (...) Eux ils consomment parce qu'ils sont addicts, c'est devenu une drogue quoi. Mon frère il n'a pas sa beuh, il ne peut pas être bien. Ma mère elle ne fume pas son joint, elle disjoncte quoi, genre c'est un vrai problème quoi, du coup ouais (...) Puisque déjà mes parents ils sont dans ça, j'ai vécu de la merde à cause du cannabis, laisse tomber, je ne veux pas, je n'aime pas, je ne peux pas ».

La famille peut donc aussi constituer un modèle repoussoir. L'expérience de l'alcoolisation ou de la consommation très importante de cannabis et ses conséquences peuvent amener les jeunes à s'en méfier voire à les éviter totalement.

Néanmoins, il nous semble important ici de noter que la famille est aussi le lieu de l'éducation aux consommations et de la prévention, ce qui est largement impensé par la plupart des professionnels de la

jeunesse sur le territoire. La stigmatisation des familles, en particulier kanak, est récurrente et les représentations ethniques empêchent parfois de penser une réalité plus complexe qu'il n'y paraît. Plusieurs jeunes nous expliquent que c'est par exemple une opportunité d'être sous le regard de la famille lors des premières consommations :

« On va dire que j'ai commencé – et j'ai eu de la chance – avec ma famille. Donc je trouve que j'ai très bien géré au niveau... Et par exemple, pour vous dire, j'ai fait qu'un seul trou noir et c'était une seule fois (Rires.) Depuis 14-15 ans, une seule fois, c'est tout. Moi je dirais que la dangerosité de l'alcool c'est que la plupart des jeunes qui se saoulent en fait, ils ne boivent pas avec... ils ne boivent pas avec leur famille. Ils n'apprennent pas à boire avec leur famille. Ils apprennent à boire avec des inconnus. J'ai beaucoup d'amis qui ont commencé à boire sur le parking du lycée, avec des gens qui n'étaient pas très... à qui ils ne pouvaient pas faire confiance en fait. Mais comme ils n'avaient personne d'autre vers qui se tourner pour apprendre à boire de l'alcool, ils se sont tournés vers ce genre de personne et après voilà quoi, ils n'ont pas de limites, ils n'ont pas de cadre, ils font n'importe quoi. Une fois qu'ils sont ivres, au lieu de... par exemple se reposer, ils vont continuer à boire jusqu'à... je ne sais pas, qu'ils tombent dans le coma éthylique. Moi je trouve que le rapport avec ce genre de... avec la réalité tout simplement, ça fait partie de l'éducation. Si on éduque... si les jeunes étaient plus... comment dire... éduqués au niveau des dangers que représentent l'alcool et toutes les autres drogues, jamais on n'aurait eu ce genre de problème » (Djacinta).

Les parents sont souvent aussi ceux qui informent sur les dangers :

« Et puis encore le même jour, je suis rentré chez moi, j'ai vu... j'ai vu que mon père allait sortir de sa chambre, j'ai regardé mon père et j'ai dit : « papa, moi j'ai fumé », le jour même. Mon père m'a regardé et il a dit : « Ok, c'est bien de l'avoir dit, mais tu sais, fumer ce n'est pas bon pour toi ». Je dis : « ah ok ». Et puis après, je n'ai pas... je n'ai plus fumé. Il m'a fait la morale quoi. Et puis j'étais debout, il était debout devant moi et puis il me racontait ce qu'il avait vécu. Parce que lui aussi, il a arrêté de fumer à cette époque-là. Donc c'était facile pour lui d'en parler, je pense. Donc, je ne suis pas tombé dedans » (Andrea).

« Après, il y avait des jours où ils n'étaient pas là. Mais quand ils sont là, ils font attention à moi. Et comme avant, je fumais beaucoup... enfin, je ne fumais pas de cannabis mais je fumais le tabac. Et le jour où ma mère a su que je fumais, j'ai cru qu'elle allait m'astiquer². Elle m'a bien parlé et du coup depuis, maintenant bah je ralentis parce qu'elle me parle et elle fait attention à moi. Et comme maintenant j'ai grandi, avant ce n'était pas trop ça, mais maintenant, elle me laisse. Mais elle me dit toujours de faire attention » (Méréhi).

Les parents peuvent aussi impulser une forme de vigilance du fait de leurs comportements, comme en témoigne Ernesto : *« Ma mère buvait pas, elle fumait pas je la voyais ça me faisait réfléchir. Tu sais voir les gens saouls quand t'es petit, ils sont chiants ».*

Un autre résultat intéressant est que beaucoup ont arrêté de consommer quand ils ont eux fondé une famille :

« Parce que ma mère ne s'occupait pas de moi. Elle, c'était dans le sens où elle ne me donnait pas l'affection. Elle me mettait de l'argent sur mon compte tous les mois. Elle me payait des choses. Et moi, c'était pas ça que je voulais. Je voulais son affection. Moi je touche plus rien, j'ai arrêté quand j'ai eu mon aîné » (Natacha).

² Cela signifie en Nouvelle-Calédonie réprimander et frapper et concerne souvent les enfants.

Les polyconsommateurs ont toutefois du mal à arrêter toutes leurs consommations et font donc des « choix » une fois devenu parent :

« J'ai eu mon petit garçon, du coup j'ai tout arrêté, toutes les bêtises, mais c'est l'alcool seulement. Sinon je n'ai plus fait de bêtises, les vols, les trucs comme ça. J'ai arrêté les vols, c'est juste que je conduisais en état d'ivresse et c'est l'alcool, c'est juste l'alcool (...) Comme ça va faire déjà presque un an, j'ai arrêté le cannabis. Je fumais beaucoup, mais j'ai arrêté. Et là du coup je me suis mis sur l'alcool. Et puis ça me rend stone, on va dire, saoul. L'alcool aussi, c'est plus que le cannabis quand même. Bah oui, c'est plus pire, là t'es carrément ivre. Le cannabis, c'est sympa, ça te rend stone, mais ça fatigue » (Ludovic).

La famille est donc au cœur des consommations mais souvent de façon paradoxale car elle peut initier et faciliter mais elle peut aussi freiner et prévenir des risques. Nous allons maintenant nous intéresser plus particulièrement aux consommations de substances psychotropes des jeunes de notre échantillon.

b. Consommations juvéniles

Nous proposons maintenant de revenir sur les principales consommations des jeunes de notre échantillon, les contextes et motivations mais aussi sur les hiérarchisations qui sont opérées entre substances.

Le tabac, moins consommé que les autres substances et très clivé socialement

Nous n'explorerons que peu les consommations de tabac dans ce rapport mais il est toutefois intéressant de noter dans notre échantillon quantitatif qu'un tiers des jeunes a déjà fumé du tabac alors qu'ils sont 87,5% à avoir déjà consommé de l'alcool et 44,9% du cannabis (probablement accompagné de tabac). La dangerosité du tabac (y compris chez les fumeuses et les fumeurs) a été très largement conscientisée par les jeunes : seulement 1.6% de nos répondants déclare que le tabac n'est pas dangereux, 12,8% ont arrêté d'en consommer, 27.4% a déjà essayé d'arrêter en vain, tandis que 16.2% garde pour projet d'arrêter, sans toutefois avoir essayé. Si la variable explicative du niveau de diplôme des parents n'a pas autant d'influence que nous aurions pu l'imaginer dans le cas des consommations d'alcool, de cannabis ou d'autres drogues, il est un des facteurs déterminants dans la consommation de tabac chez les jeunes Calédoniens. Ce résultat est valable à la fois pour le niveau de diplôme de la mère et celui du père, mais l'écart est plus important concernant celui du père. Plus précisément, les jeunes dont le père de famille est diplômé d'une maîtrise ou d'un master fument presque deux fois moins que ceux dont le père ne possède aucun diplôme ou un brevet.

En outre, les motifs de la consommation de tabac sont variés, les jeunes enquêtés déclarant avant tout fumer pour se relaxer (53,6% d'entre eux), pour se concentrer (12,4%), éviter d'être isolé/faire comme les autres (8,8%), se sentir plus grands (3,7%). Les autres ayant choisi la modalité « Autre ». L'analyse de cette catégorie (réponses ouvertes) fait le plus souvent ressortir le besoin de préciser ce qui est entendu par la modalité « se relaxer », qui a été visiblement jugée trop vague. Parfois, les réponses sont aussi bien plus tranchées. Le tabac apparaît par exemple comme une manière de se défaire des difficultés du quotidien, comme l'expliquent ces deux jeunes : « Faire passer le stress ainsi que les idées noires, oublier mes problèmes » (Garçon, 15-16 ans, Kanak) et « Mieux se sentir et oublier des choses en fumant » (Fille, 15-16 ans, Tahitienne). D'autres, en revanche, estiment que leur consommation de tabac leur permet un certain repli sur eux-mêmes : « Cela me permet de me renfermer dans ma bulle » (Autre, 15-16 ans, Indonésien.ne). Enfin, le tabac semble, selon les jeunes enquêtés, présenter des vertus relaxantes au sens littéral, notamment pour ces deux jeunes filles : « M'aider à me calmer quand je suis vraiment énervée après une personne » (Fille, 15-16 ans, Métropolitaine) explique l'une, quand l'autre ajoute que cela lui permet de « Satisfaire [s]es envies de [s]e rebeller » (Fille, 15-16 ans, Calédonienne).

87.5% des jeunes de notre échantillon déclare avoir déjà consommé de l'alcool, mais ce chiffre laisse apparaître des disparités, principalement selon le genre et la communauté d'appartenance. Concernant le genre, par exemple, retenons que 90% des filles dans notre échantillon explique avoir déjà consommé de l'alcool, contre 82.3% des garçons. La différence n'est pas si importante et cela ne veut pas dire que les filles boivent *davantage* (en quantité), mais elles sont proportionnellement légèrement plus nombreuses à avoir déjà bu. Quand nous nous intéressons à la fréquence des consommations, nous pouvons noter que filles et garçons ont autour de 20% à ne pas du tout avoir consommé sur le mois précédent, qu'elles sont 39,7% à déclarer avoir consommé une à deux fois contre 28,1% des garçons qui sont en revanche 22,7% à avoir consommé entre 3 et 19 fois contre 13,7% de filles. Enfin, elles sont 4,2% à déclarer avoir consommé plus de 20 fois lors du dernier mois contre 7,3% de garçons. Les garçons de notre échantillon consomment donc plus en fréquence que les filles.

Ludovic Gausso et ses collègues (2016) ont montré que leurs données portant sur un public étudiant soulignaient un rapprochement *quantitatif* de certains modes de consommation entre les filles et les garçons et, en même temps, une dissymétrie persistante, en particulier concernant les « marges », à savoir l'abstinence et les consommations jugées les plus à risque. Il y aurait donc un rapprochement des consommations mais aussi des extrêmes qui demeureraient fortement genrés, l'abstinence serait plutôt le fait de femmes quand les consommations jugées plus à risques seraient majoritairement masculines. Nous avons pu noter cette caractéristique dans notre échantillon également. Les auteurs relèvent aussi que les politiques publiques de lutte contre les conduites addictives auraient opéré « un glissement du mauvais boire masculin ouvrier à celui du mauvais boire juvénile (présenté comme mixte, voire unisexe), où les filles rattraperaient les garçons d'une part, et d'autre part à celui des femmes adultes (crainte de l'augmentation de l'alcoolisme féminin et interdit pesant sur les femmes enceintes), quand bien même les prévalences en termes d'accidents routiers, de morbidité et de mortalité liées à l'alcool sont encore et surtout le fait des hommes » (Gausso et al., 2016).

En ce qui concerne la communauté d'appartenance, les consommations d'alcool semblent plutôt proches chez les Kanak, les Calédoniens et les Métropolitains, avec des proportions souvent similaires concernant la non-consommation d'alcool ou des consommations régulières, sans paraître excessives. Les jeunes se déclarant comme Vanuatais, Wallisiens et Futuniens sont en revanche sur-représentés parmi celles et ceux qui ont consommé plus de 20 fois au cours du dernier mois. C'est le cas de 12,5% des Futuniens contre 5,9% des Kanak, 4,5% des Calédoniens et 2,2% des Métropolitains. Mais, au-delà des consommations *stricto sensu*, ce sont surtout les individus avec qui ces consommations d'alcool peuvent avoir lieu qui sont bien plus hétérogènes et influencées par la communauté déclarée.

Les Kanak sont beaucoup moins nombreux que toutes les autres communautés à boire de l'alcool avec leurs parents (8.33%), mais disent plutôt en consommer avec d'autres membres de leur famille. Cela s'explique bien sûr par la structure familiale, plus élargie et dans laquelle les oncles utérins ont une place particulière. Les Calédoniens et Métropolitains présentent des profils plutôt similaires : la consommation d'alcool avec les parents y est bien plus fréquente que pour les Kanak, mais, à l'opposé, ils en boivent plus minoritairement avec leur famille. Notons qu'aucun métropolitain ne déclare consommer de l'alcool seul. Les Wallisiens et Futuniens sont de leur côté bien plus nombreux à boire de l'alcool avec d'autres membres de leur famille (81,58%), tandis qu'ils sont très peu nombreux à déclarer en boire en couple (5,26%). Les consommations d'alcool avec son ou sa petite amie ou seul sont également très hétérogènes, même si les liens de significativité sont moins forts ici.

Comme pour le tabac, les raisons derrière la consommation d'alcool sont une nouvelle fois multiples et le genre ou l'âge des individus n'a pas une influence significative sur les réponses apportées. Celles-ci sont regroupées dans le tableau ci-dessous.

Principales raisons de la consommation d'alcool chez les jeunes enquêtés (réponses multiples possibles)

Pour faire la fête	76,8%
Pour accompagner un repas ou une rencontre en famille ou avec des ami.e.s	37,7%
Pour me soulager de préoccupations ou problèmes	24,3%
Pour être plus à l'aise pour faire des choses et parler aux gens	18,4%
Pour me sentir accepté.e par les autres	2,1%
Autre	9,9%

Sans grande surprise, la consommation d'alcool se justifie d'abord par le fait de faire la fête, et ce, pour plus des trois quarts des jeunes répondantes et répondants. Plus d'un tiers déclare aussi que la consommation d'alcool sert à accompagner un repas, une rencontre en famille ou avec des amis, ce qui peut apparaître comme un résultat attendu. Pourtant, cette proportion n'est pas si élevée, la fête s'imposant comme l'argument majeur de la consommation d'alcool.

D'autres modalités nous semblent intéressantes dans ce tableau : pour près d'un jeune sur quatre, l'alcool sert aussi à se soulager de préoccupations ou problèmes, tandis que près d'un jeune sur cinq estime que boire permet de se sentir plus à l'aise et de parler davantage avec les autres. Ces résultats, moins attendus que les précédents, se caractérisent donc par des proportions plutôt élevées.

Près de 40% des jeunes enquêtés déclarent avoir déjà trop bu au point de ne plus se souvenir. La communauté d'appartenance joue un rôle dans la consommation très importante d'alcool ayant pu entraîner un blackout. Si la proportion de Kanak ayant déclaré avoir déjà connu un blackout à cause de l'alcool est plus élevée que pour les autres communautés (55,28%), la différence avec les Wallisiens et Futuniens n'est pas si flagrante (les écarts sont de l'ordre de 4 points). Les Métropolitains, en revanche, déclarent de façon bien plus minoritaire avoir fait un blackout à cause de l'alcool. Dans tous les cas, le fait d'avoir trop bu au point de ne pas se souvenir s'explique également par le biais d'autres facteurs, notamment les âges des jeunes enquêtés. De façon générale, les blackouts sont plus fréquents chez les garçons pour l'ensemble des âges explorés à l'exception des 21-25 ans, où les filles sont légèrement majoritaires. En moyenne, relevons qu'un adolescent ou une adolescente de 15-16 ans sur quatre (24.8%) a déjà connu un blackout en Nouvelle-Calédonie.

Les jeunes enquêtés expliquent des consommations très importantes d'alcool (*i.e.* au point de ne plus se souvenir) dans des circonstances particulières retranscrites ci-dessous. Ces situations rejoignent en grande partie celles déjà exprimées sur les motivations de la consommation d'alcool (sans la dimension excessive) : la fête est là-aussi largement majoritaire.

Situations de consommation très importantes d'alcool selon les jeunes enquêtés (plusieurs réponses possibles)

Une fête	74,0%
Une soirée dans un bar/boite	26,4%
Un repas	21,3%
Trainant dans la rue ou dans un autre espace ouvert (ex. à la plage)	14,3%
Chez toi ou chez quelqu'un d'autre, sans occasion particulière	32,0%
Lors d'un moment difficile pour moi	12,1%
Seul.e	5,1%

Si elles sont plus minoritaires, certaines consommations isolées retiennent aussi l'attention : plus d'un jeune sur dix (12.1%) déclare avoir bu beaucoup d'alcool pendant un moment difficile lors des trente derniers jours. Notons enfin que près d'un tiers des jeunes admet boire beaucoup « sans occasion particulière », l'exceptionnalité d'une fête ou d'une soirée n'explique donc pas systématiquement une forte consommation d'alcool.

Le cannabis, un produit local très consommé et sans lien avec la communauté ou origine sociale

Le cannabis présente lui aussi des consommations assez élevées, y compris pour les plus jeunes (rappelons que 44.9% des enquêtés affirment avoir déjà consommé du cannabis).

La consommation de cannabis en fonction du genre est par ailleurs plutôt équilibrée, sauf pour les 21-25 ans où les garçons fument davantage. Nous relevons cependant que d'autres variables explicatives, telles que la CSP des parents ou leur niveau de diplôme, n'ont que très peu d'influence sur la consommation ou non de cannabis par les jeunes enquêtés. Les jeunes dont le père de famille se situe dans la catégorie « professions intermédiaires » semblent fumer légèrement moins (37%), mais les écarts sont faibles et de l'ordre de 5 points au maximum.

La communauté d'appartenance ne joue pas un rôle majeur dans la consommation de cannabis.

Les jeunes enquêtés fument très majoritairement du cannabis avec leurs amis, mais un cinquième d'entre eux déclare aussi fumer avec d'autres membres de la famille (hors parents) ou seul.

Les motivations derrière la consommation de cannabis sont elles aussi intéressantes. Chez la majorité des jeunes, il s'agit avant tout de se relaxer, même si la dimension festive est présente pour plus du 1/3 d'entre eux. Près d'1/3 également expliquent consommer pour se soulager de préoccupations ou de problèmes.

Motivations derrière la consommation de cannabis (plusieurs réponses possibles)

Pour me relaxer	64,6%
Pour faire la fête	39,1%
Pour me soulager de préoccupations ou problèmes	32,8%
Pour accompagner une recherche spirituelle, religieuse, identitaire ou philosophique	5,9%
Pour me sentir accepté-e par les autres	4,1%
Autre	16,4%

Nous relevons que les résultats des croisements avec le genre, l'âge et la communauté d'appartenance ne sont pas significatifs. Les proportions obtenues ne varient que très peu entre les communautés, les tranches d'âge et le genre, et le croisement de ces variables catégorielles affiche un Khi2 calculé suffisamment faible pour démontrer l'indépendance des variables. Il n'y a donc pas de lien de dépendance statistique entre les motivations derrière la consommation de cannabis et l'âge ou la communauté d'appartenance.

Le cannabis est donc un produit largement consommé et qui transcende les communautés et origines sociales.

Une faible consommation d'autres produits psychotropes, si ce n'est les médicaments

Si nous prenons en considération l'ensemble des substances et drogues ci-dessous, il ressort qu'un peu plus des deux tiers des enquêtés n'en ont jamais consommé.

Les opioïdes, somnifères ou antidépresseurs, en vente libre ou sous prescription médicale, et le gaz hilarant sont les trois drogues/substances qui semblent faire l'objet des expérimentations les plus fréquentes (testées 1 à 2 fois et rarement davantage), comment en attestent les valeurs en gras dans le tableau. C'est également le cas, dans une moindre mesure, pour les inhalations et cocaïne. Champignons, amphétamines et LSD apparaissent comme les moins consommées : environ 4 jeunes enquêtés sur cinq n'y ont jamais touché.

Consommation d'autres drogues/substances par les jeunes enquêtés (lecture en ligne)

	Jamais	1 à 2	3 à 5	6 à 9	10 à 19	20 à 39	40 ou +	Ne sait pas ce que c'est
Opioïdes sans ou avec prescription médicale (par ex. codéine, morphine)	53.9%	15.7%	11.2%	5.6%	0.0%	1.1%	5.6%	6.7%
Somnifères ou antidépresseurs en vente libre	55.4%	18.5%	6.5%	4.3%	3.3%	3.3%	5.4%	3.3%
Gaz hilarant	58.7%	23.9%	7.6%	2.2%	2.2%	0.0%	1.1%	4.3%
Inhalations (par ex. colle ou poppers)	61.3%	9.7%	9.7%	3.2%	5.4%	1.1%	5.4%	4.3%
Cocaïne	63.4%	24.7%	6.5%	0.0%	1.1%	1.1%	1.1%	2.2%
<i>Ensemble</i>	<i>67.7%</i>	<i>13.8%</i>	<i>6.4%</i>	<i>2.2%</i>	<i>1.6%</i>	<i>0.9%</i>	<i>3.0%</i>	<i>4.4%</i>
Ecstasy	68.8%	16.1%	5.4%	0.0%	2.2%	0.0%	2.2%	5.4%
Substances végétales/organiques (daturas, par ex. Herbe du Diable)	76.1%	6.5%	5.4%	2.2%	1.1%	1.1%	4.3%	3.3%
LSD (acide)	77.2%	8.7%	4.3%	3.3%	0.0%	0.0%	1.1%	5.4%
Amphétamines (speed)	78.3%	6.5%	6.5%	1.1%	1.1%	0.0%	1.1%	5.4%
Champignons	83.5%	7.7%	1.1%	0.0%	0.0%	1.1%	3.3%	3.3%

Parmi les 32% qui ont expérimenté d'autres drogues et substances, les résultats sont très polarisés : la plupart des jeunes concernés en sont restés à l'expérimentation, quand les consommateurs réguliers (40 fois et davantage), s'ils apparaissent dans tous les cas très minoritaires (cela ne concerne que 5 jeunes ici), sont plus nombreux que ceux qui se situent sur les échelles intermédiaires.

Il ressort également de notre enquête que les filles se sentent légèrement plus concernées que les garçons par les problèmes de drogue, alors qu'elles ont, en moyenne des consommations plus faibles. Au-delà du sentiment d'avoir un problème, celui d'avoir besoin d'aide au sujet de la consommation de drogues est également dépendant du genre des enquêtés. Les filles (31.4%) sont deux fois plus nombreuses que les garçons (16.3%) à exprimer ce besoin, tandis qu'elles ressentent également davantage l'utilité d'une prévention sur la consommation de drogues (57.6% pour les filles, 48.6% pour les garçons). Cela s'explique évidemment par la socialisation et les normes et rapports de genre, par une socialisation différenciée au risque (Granié, 2010) mais aussi par ce que Christine Guionnet et Érik Neveu qualifient de censure émotionnelle masculine (2004).

Les jeunes kanak sont également les plus nombreux à déclarer avoir des problèmes de consommation contre 6,4% des wallisiens et Futuniens par exemple, alors que ces derniers consomment plus en moyenne et que souvent, les consommations ne sont pas liées à la communauté (comme pour le cannabis). Les jeunes kanak, souvent ciblés par les professionnels de la jeunesse et les forces de l'ordre comme les « plus à risques » semblent donc avoir intériorisé le fait d'être une communauté plus exposée ce qui n'est pas démontré dans nos données quantitatives.

La polyconsommation, ou consommation de plusieurs substances en même temps, concerne près d'un jeune sur trois (29.2%). Parmi les 322 individus inclus dans cette strate, 30.3% d'entre eux déclarent même consommer régulièrement plusieurs substances à la fois.

La volonté de vivre des sensations très fortes est la plus régulièrement citée et concerne un peu plus du tiers des 322 enquêtés ayant déclaré consommer plusieurs substances à la fois, mais elle n'est pas la seule évoquée. La consommation de ces drogues de façon simultanée peut aussi représenter une échappatoire à la réalité (30.7%) ou la « meilleure façon » de s'amuser pour le quart des individus concernés. Certains résultats, revenant moins fréquemment, sont eux aussi révélateurs. La polyconsommation permettrait aussi de se sentir plus à l'aise pour parler aux gens pour plus de 13% des jeunes.

Enfin nous avons pu noter chez nos enquêtés et ce, plutôt dans le volet qualitatif, qu'il existerait une hiérarchie implicite entre les produits psychotropes consommés.

L'alcool est souvent vu comme la « pire drogue », en particulier car peu d'autres substances induisant une dépendance psychique et physique forte sont consommées sur le territoire. Elle est souvent jugée plus durement que le cannabis car l'alcool engendrerait plus de violence et d'agressivité :

« Moi, je trouve le cannabis moins que l'alcool, largement. Même si c'est illégal, mais... Je trouve qu'ils font moins de conneries qu'en consommant de l'alcool » (Aniela).

« Je suis un gros consommateur de cannabis de beuh, la beuh elle te pose, l'alcool ça rend nerveux, tu fais des conneries, tu es agressif. L'alcool c'était excessif mais après j'arrêté. J'ai toujours une bonne excuse pour boire » (Nino).

« Parce que quand les jeunes boivent, enfin, ils foutent le bordel après ils insultent. Alors que quand ils fument, ils vont juste fumer, ils vont rigoler, ils vont rester comme ça. Ils n'auront pas des pensées de... Que quand ils boivent, ils vont vouloir aller voler, ils vont vouloir aller faire ça, ils sont excités (...) Maintenant, avec les cachetons aussi, les trucs qui font sortir de la... Je ne sais pas si c'est du CHS. Y'a les autres ils sortent ça de là-bas au Camp Est aussi. Avec ça, les jeunes deviennent bêtes. Enfin, pas bêtes. Ils sont plus normaux après. Après, quand ils boivent, mais y'a des séquelles même s'ils ne boivent plus avec les cachetons, ils ne boivent que de l'alcool comme ça, mais il y a des séquelles » (Mathieu).

Comme nous pouvons le voir dans ces témoignages, les travers attribués à l'alcool peuvent avoir tendance à légitimer d'autres substances psychotropes perçues et présentées comme moins graves, sans nécessairement questionner les risques, moins visibles ou répréhensibles par la loi, qu'elles peuvent générer.

Néanmoins de nombreux jeunes sont tout à fait conscients des dangers liés aux drogues. Près de 90% des jeunes de notre échantillon quantitatif pensent que l'alcool, le cannabis, les autres drogues et la polyconsommation sont dangereux pour la santé. Certains ont très peur de leur consommation ou addiction, comme Ernesto qui est en prison : « C'est la prison qui m'a amené à arrêter. Ici c'est les cachetons. C'est une autre addiction mais ça me fait peur les cachets ça me fait vraiment très, très peur ».

Les consommations sont donc largement conscientisées mais difficiles à contenir et donc finalement le symptôme d'autre chose :

« Je crois vraiment qu'on a à disposition tout ce qu'il faut, si on a envie de s'y intéresser. Ce n'est pas forcément notre priorité parce que je trouve qu'il ne faut pas le mettre, je crois, comme cause des problèmes, mais plutôt comme symptôme d'un mal-être. Et qu'il faut qu'on ait une approche un petit peu holistique, un petit peu globale du jeune. Je crois qu'en Nouvelle-Calédonie, le rapport au produit n'est pas du tout encadré culturellement ; et qu'en fait ces jeunes qui boivent, c'est

plus une conséquence qu'une cause de problématique. Donc moi quand je vais avoir un jeune qui déconne, la consommation de cannabis ou la consommation d'alcool, c'est un problème presque secondaire » (enseignant calédonien).

Cette approche globale nous paraît effectivement essentielle car consommer peut relever de facteurs explicatifs très divers nous le verrons dans la deuxième partie. Néanmoins ce regard de professionnel est relativement isolé en Nouvelle-Calédonie car la plupart des professionnels rencontrés sont porteurs de représentations très fortes, ce qui nous semble être un frein majeur dans l'accompagnement et la prévention des addictions.

c. Des regards de professionnels souvent décalés de la réalité des jeunes

Les professionnels que nous avons interrogés par questionnaires semblent pour la plupart très mobilisés autour des questions de jeunesse et d'addiction même s'ils affirment avoir besoin de formation et d'outils pour mieux accompagner les jeunes. Une partie d'entre eux semblent toutefois pris dans de fortes représentations sur la jeunesse et ses consommations, d'une part, et, sur la communauté Kanak, d'autre part.

Présentation de l'échantillon

124 professionnels et professionnelles de la jeunesse ont répondu au questionnaire qui leur était dédié.

38,7% d'entre eux sont des professionnels de l'éducation ; 23,4% du secteur de la santé et de la prévention ; 15,3% appartiennent à une administration publique ; 9,7% relève du travail social ; 5,6% du milieu associatif ; 4,8% du secteur de la culture, le reste relevant du coaching, et de l'insertion.

43,5% d'entre elles et eux ont eu une expérience dans ce domaine en dehors de la Calédonie et, dans l'écrasante majorité des cas, il s'agissait de la France hexagonale, puis, dans une moindre mesure, d'autres territoires ultra-marins, dans la Région ou dans un autre pays.

81,1 % de nos répondants rencontrent tous les jours des jeunes et 14,8% régulièrement. Ils ont en contact direct avec les jeunes. Quasiment 38% de notre échantillon a moins de 5 ans d'ancienneté sur son poste et 31,4% ont plus de 11 ans d'ancienneté. 78,9% de notre échantillon est composé de femmes. 70% d'entre elles et eux ont des enfants. Un peu plus d'un quart de nos répondants ont moins de 35 ans, la moitié entre 36 et 50 ans et un peu moins d'un quart plus de 51 ans. 7,3% de nos répondants sont titulaires d'un Bac général ou technologique, 37,9% sont titulaires d'un BTS, DUT ou Licence, 39,5% d'un Master ou une maîtrise et 6,5% d'un Doctorat.

39,5% seulement d'entre elles et eux sont nés en Nouvelle-Calédonie et celles et ceux qui n'y sont pas nés sont plus de 90% à être nés en France hexagonale. 70% des professionnels qui ne sont pas nés en Nouvelle-Calédonie sont néanmoins sur le territoire depuis 10 ans et plus. En outre, seulement 21,3% des professionnels pensent que le fait de ne pas être originaires de la Nouvelle-Calédonie rend leur travail plus difficile avec les jeunes. Si l'on se penche sur les principales raisons qui ont conduit les professionnels en Nouvelle-Calédonie, on peut noter que près d'un tiers d'entre eux se sont rendus en Nouvelle-Calédonie afin de faire une expérience de vie particulière, un quart pour des motifs familiaux ou pour des raisons professionnelles.

Les professionnels et professionnelles que nous avons interrogés déclarent majoritairement avoir une bonne voire très bonne connaissance du contexte calédonien, mis à part les différentes langues du territoire.

Niveau de connaissance des spécificités calédoniennes

Niveau de connaissance	Très bonne	Bonne	Moyenne	Faible	Très faible	Total
Histoire générale de la Nouvelle-Calédonie	22,6	53,2	22,6	0,8	0,8	100
Histoire coloniale de la Nouvelle-Calédonie	18,5	49,2	26,6	5,6	0	100
Les cultures traditionnelles de la Nouvelle-Calédonie	17,7	53,2	25	4	0	100
Les variétés linguistiques de la Nouvelle-Calédonie	9,7	28,2	46,8	11,3	4	100
La situation politique actuelle en Nouvelle-Calédonie	32,3	50	15,3	1,6	0,8	100
La situation économique actuelle en Nouvelle-Calédonie	25,8	45,2	26,6	1,6	0,8	100

93,5% d'entre elles et eux déclarent se sentir bien intégrés dans la société néocalédonienne, ce qui contraste quelque peu avec une vision très clivée de la société néo-calédonienne. Il faut néanmoins préciser que les entre soi semblent très forts et que, dans nos entretiens auprès de professionnels, nous avons pu noter que souvent les personnes restent avec des membres de leur propre communauté.

Les facteurs explicatifs du sentiment de ne pas être intégrés sont le « racisme anti blanc », le fait de ne pas avoir le droit de vote malgré une présence depuis des dizaines d'années sur le territoire, comme le souligne un pédiatre dans une des réponses aux questions ouvertes : « Pas de droit de vote tout en habitant en NC depuis plus de 20 ans. Je suis un sous-citoyen qui a des devoirs mais pas de droits de vote » (Pédiatre, en NC depuis plus de 20 ans, âgé de 51-65 ans) ou encore le cloisonnement de la société calédonienne. Un professionnel témoigne : « J'ai beau parvenir à m'intégrer aux communautés lors des événements fédérateurs, mes cercles sociaux restent le plus souvent associés à la communauté métropolitaine » (Enseignant, vivant en NC depuis plus de 10 ans et âgé de 36-50 ans).

En outre, 49,2% de nos répondants se sentent appartenir à une ou plusieurs communautés spécifiques qui sont, en premier lieu la communauté calédonienne, suivie par la communauté kanak puis métropolitaine.

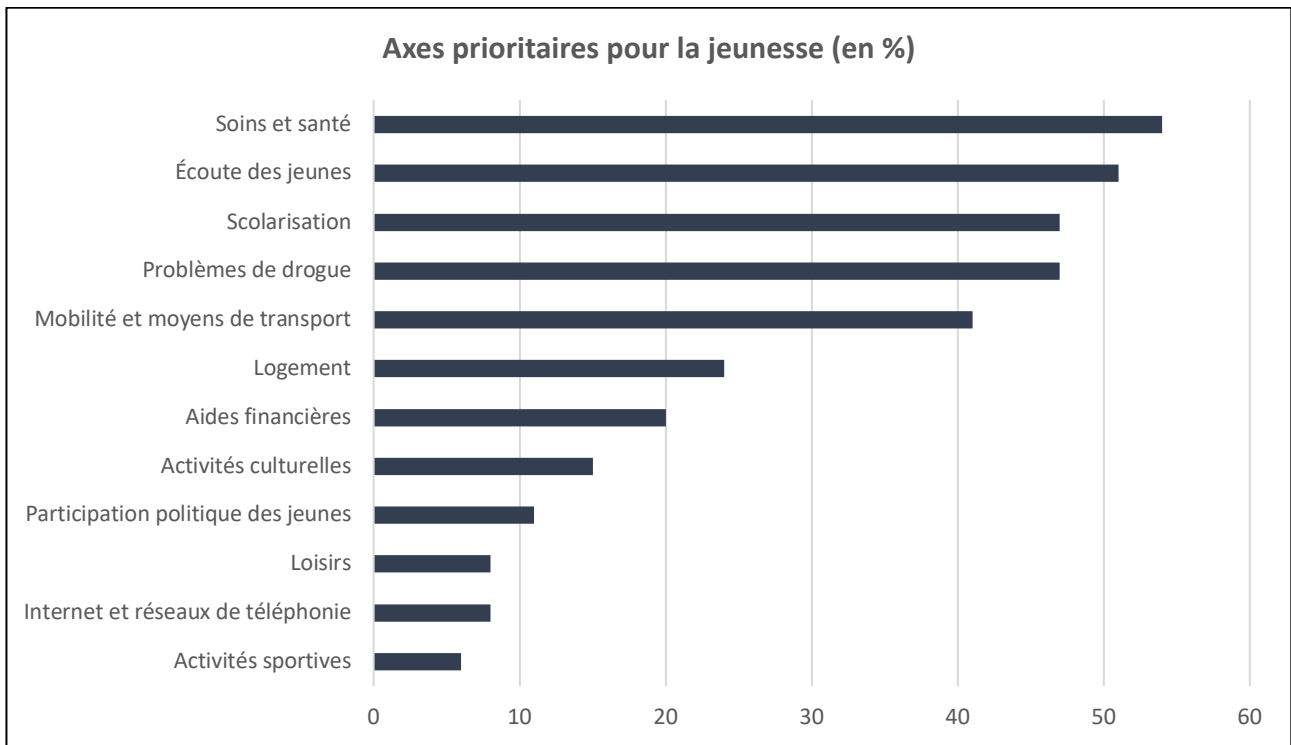
99,2 de nos répondants parlent habituellement le français au travail, 8,9 % une langue kanak et 4,9% l'anglais.

Enfin, 66,1% de nos répondants affirment travailler avec des Calédoniens, 50% avec des Kanak, 49,2% avec des métropolitains et 11,9% avec des Wallisiens (plusieurs réponses étant autorisées ici).

Nous allons maintenant nous intéresser au regard que portent ces professionnels sur les conditions de vie des jeunes calédoniens.

Perception des conditions de vie des jeunes calédoniens

Nous avons interrogé les professionnels de notre échantillon sur les axes qui leur paraissaient prioritaires pour la jeunesse et ils ont identifié en premier lieu (plus de la moitié des répondants ayant choisi ces items parmi 3) les **soins et la santé**, suivi de près par **l'écoute des jeunes**, puis la **scolarisation**, les **problèmes de drogue**, suivis par la **mobilité et les moyens de transport**, pour plus de 40% d'entre eux.

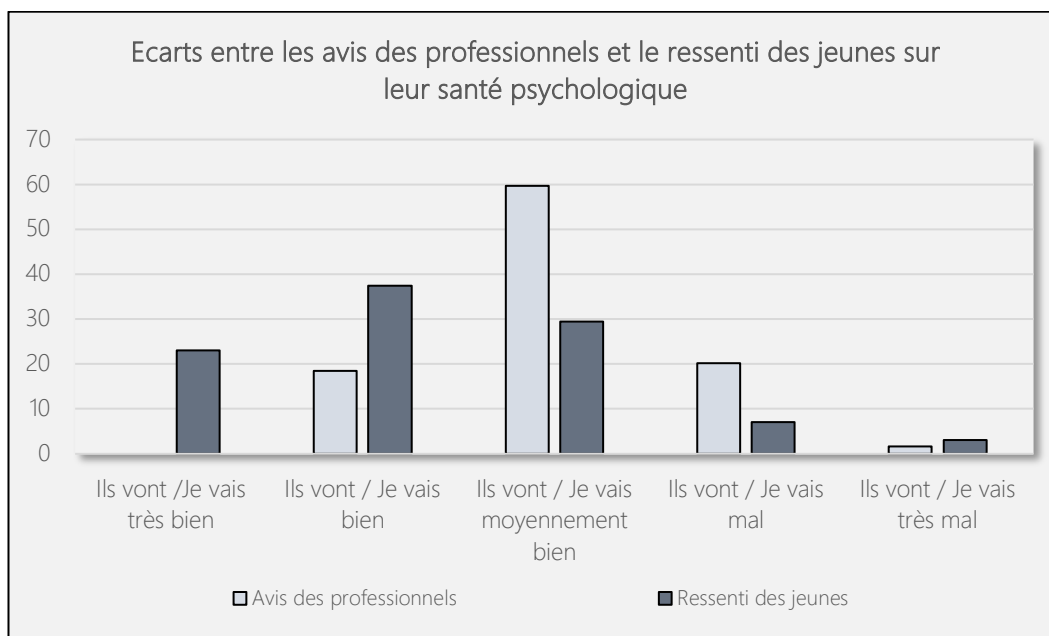


Si nous comparons ces résultats avec les résultats des questionnaires jeunes, nous pouvons noter que les jeunes identifient quant à eux en premier lieu les **problèmes liés à l'emploi** (42.2% d'entre eux ont choisi cet item), suivis des **problèmes de drogue** (41.9%), de la **scolarisation** (30.1%), des **aides financières** (30.4%) et de **l'écoute des jeunes** (29.1%) et des **activités sportives** (22.5%).

Nous voyons donc ici que les questions de santé et d'écoute arrivent en tête du côté des professionnels quand les questions de drogue, d'emploi, de scolarisation et des aides financières ressortent plus nettement chez les jeunes. Les questions socio-économiques et de santé sont donc particulièrement prégnantes sur le territoire calédonien.

En ce qui concerne l'état psychologique des jeunes qu'ils rencontrent au quotidien, seulement 18.5% des professionnels déclarent qu'ils vont bien, près de 60% moyennement bien et tout de même 20.2% qui vont mal et 1,6% très mal. Le regard porté sur la santé mentale des jeunes est donc très négatif et les professionnels relativement résignés.

A cette même question les jeunes sont 23.1% à avoir répondu qu'ils allaient très bien, 37.4% bien, 29,8% moyennement bien et 10.1% mal ou très mal.



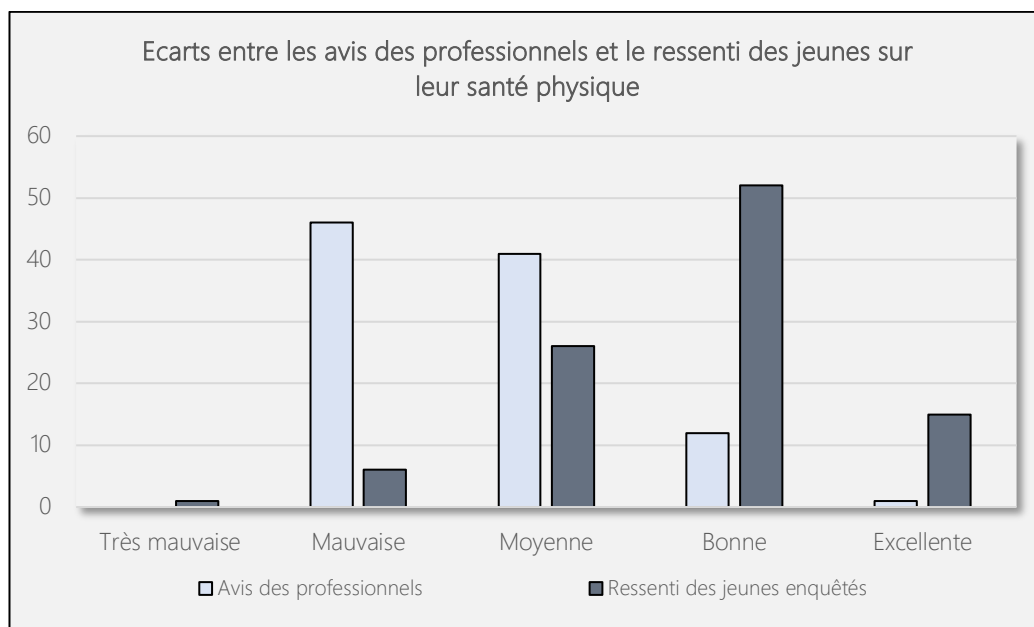
Nous voyons bien ici l'écart considérable entre le regard qui est porté sur la santé mentale des jeunes et ce que ressentent les jeunes eux-mêmes. Cet écart peut en partie s'expliquer par le fait qu'1/4 des professionnels répondants travaillent dans le secteur de la santé et de la prévention et reçoivent donc plus souvent de jeunes en difficultés mais cela ne nous paraît pas suffisant pour expliquer un tel écart. La perception de la jeunesse est souvent nourrie de stéréotypes auxquels il est parfois difficile d'échapper. Cela ne signifie pas qu'il n'existe pas de jeunes allant mal mais que c'est souvent au prisme des difficultés et du mal-être que sont pensés les adolescents ou les jeunes. Marie Cipriani-Crauste et Michel Fize expliquent bien dans *Le bonheur d'être adolescent* (2007), à rebours d'un discours parfois très dépréciatif sur la jeunesse, que le mode de vie adolescent c'est aussi le bonheur d'exister, la volonté d'asseoir une nouvelle identité, de grandir, de se confronter aux autres afin de préparer l'entrée dans la vie adulte. Or très souvent l'adolescence, et, par extension, la jeunesse est pensée à travers le prisme du problème, de la « crise », des troubles mentaux, qui ne touchent finalement qu'une partie d'entre elles et eux. Certes 14% des jeunes de notre échantillon ont sérieusement envisagé de se suicider sur les 12 derniers mois et 35.6% se déclarent souvent à très souvent angoissés, ce qui est évidemment un taux très important. Néanmoins il est important de penser ces données au regard de données plus globales. En effet, une enquête Ifop indiquait en 2022 qu'autour de 20% des français avaient sérieusement envisagé de se suicider et 40% d'entre eux déclarent des problèmes d'anxiété.

Les principaux facteurs avancés par les professionnels pour expliquer une mauvaise santé mentale sont avant tout la famille, source de nombreux problèmes pour une grande partie des professionnels, à l'image de ce que nous dit cette enseignante : « *Manque d'intérêt familial, démunis face à une difficulté qui mène à l'enfermement ou la dérive. En recherche d'écoute et d'accompagnement* » (Enseignante depuis plus de 20 ans en NC et âgée entre 50 et 65 ans).

Un deuxième facteur explicatif plus ou moins lié au premier serait le manque de repères : « *En perte de repère, adultes non crédibles, décalage à plusieurs niveaux : écarts des richesses, inégalités, logique d'exclusion selon une logique de mérite d'où le découragement et la dévalorisation. Le problème ne sont pas les jeunes mais les adultes : exemple le décrochage scolaire, ce sont les enseignants qui souvent décrochent !* » (Éducateur de rue en NC depuis plus de 20 ans et âgé de plus de 65 ans). Le dernier facteur explicatif le plus souvent évoqué par nos répondants est la perte de confiance en soi comme l'explique une conseillère en insertion qui l'associe elle à la situation politique et économique : « *Les jeunes ont du mal à prendre confiance en eux, à être en autonomie sur leurs démarches d'insertion, le contexte économique et politique du pays stresse la jeunesse* » (Conseillère en insertion professionnelle arrivée depuis moins de 10 ans et âgée de 25-36 ans).

Quasiment 75% des personnes qui affirment que les jeunes vont mal psychologiquement pensent que ce mal-être touche spécifiquement certaines communautés. Ils désignent alors à 95% les jeunes kanak, à 30% les calédoniens et à 15% les wallisiens (plusieurs réponses étant permises). Dans notre questionnaire à destination de la jeunesse, rappelons que les jeunes qui se définissent entre autres comme kanak sont au contraire surreprésentés parmi les jeunes qui vont très bien (28.1%), et ce, avec une forte significativité statistique. Les jeunes qui se définissent comme métropolitains sont certes nombreux à déclarer aller bien, mais nettement sous-représentés parmi ceux qui disent aller très bien (16.9%, soit plus de 11 points d'écart avec les Kanak). Les Wallisiens sont quant à eux sur-représentés parmi celles et ceux qui disent aller moyennement bien. Celles et ceux déclarant ne pas appartenir à une communauté particulière ou autre (Antilles, Maghreb, pays européens, asiatiques ou autres pays) sont sur-représentés parmi ceux qui affirment aller mal ou très mal. Ce décalage entre la perception des professionnels et des jeunes pourrait être lié à la force des représentations et la focalisation, assez classique en sociologie, sur quelques jeunes autochtones, ici Kanak, plus visibles sur le territoire et souvent identifiés comme des jeunes présentant des problèmes. Il existe donc chez une grande partie des professionnels rencontrés une stigmatisation des jeunes Kanak et manque d'attention pour les autres. Les jeunes kanak seraient doublement stigmatisés (Desroches-Maheux, 2016) : d'une part, car ils auraient perdu les valeurs et les repères traditionnels, d'autre part parce qu'ils seraient incapables de s'intégrer à la société moderne, aux valeurs occidentales (Cottureau-Reiss 2020 : 18; Salaün 2009 *in* Ibid.).

En ce qui concerne la santé physique des jeunes, nous pouvons noter dans le graphique ci-dessous que les professionnels sont 46% à l'estimer mauvaise, part la plus importante de l'échantillon, 41% seulement normale et 12,1% bonne. Là encore les réponses des jeunes sont beaucoup plus positives, puisqu'ils sont 7% à estimer leur santé comme mauvaise ou très mauvaise, 26% moyenne, 52% bonne et 15% très bonne. Une fois de plus, le regard porté sur la santé, ici la santé physique des jeunes plus précisément, est en fort décalage avec ce que les intéressés en perçoivent :



Les principaux facteurs explicatifs évoqués par nos répondants sont le surpoids et une mauvaise alimentation, l'alcool, l'accès à l'hygiène, notamment bucco-dentaire, et l'accès aux soins pour des raisons financières ou de distance des centres médicaux, mais aussi les consommations de drogues et les addictions. Près de 60% des professionnels estiment que les jeunes ont des problèmes de surpoids et 50% pense que ce surpoids concerne plus de la moitié des jeunes qu'ils rencontrent. Chez les jeunes enquêtés, ces problèmes de surpoids sont bien identifiés pour certaines et certains, et ressortent dans les réponses ouvertes.

Enfin, les principaux sujets de préoccupation des jeunes pour les professionnels seraient les problèmes familiaux, l'emploi et l'avenir. Là encore nous retrouvons une forte stigmatisation chez certains professionnels des familles qui seraient défailtantes, de « mauvais exemples » ou « toxiques ». Les situations socio-économiques sont relativement peu évoquées au regard des défaillances familiales, ce qui pose question quant au regard qui est porté sur les conditions de vie et les contextes sociaux dans lesquels évoluent les jeunes et souligne l'importance de la formation et de proposer des enquêtes sociologiques sur le territoire.

Sujets de préoccupations des jeunes selon les professionnels



En ce qui concerne les réponses des jeunes, rappelons que si les relations familiales sont effectivement une réponse récurrente et bien placée (deuxième position avec 21%), c'est d'abord l'avenir qui s'impose en préoccupation principale (26,2% d'entre eux ont choisi cet item au rang 1). Ces préoccupations sont suivies des résultats à l'école (18,5%) de la situation économique (11,8%). La famille fait donc effectivement partie de leurs sujets de préoccupation, mais ce n'est pas le premier ni le seul.

Nous allons maintenant nous intéresser plus précisément aux questions de consommations et d'addictions perçues par les professionnels.

Consommations de drogues et addictions

55,6% des personnes interrogées pensent que les problèmes de drogue sont un des plus rencontrés par les jeunes, quand 32,3% l'identifient comme un des problèmes mais pas le plus grave et seulement 12,1% pense que ce n'est pas vraiment un problème.

Les facteurs explicatifs ici avancés sont la reproduction familiale, l'accessibilité des produits, le mal-être et la souffrance psychologique et l'ennui.

Beaucoup ont un regard très critique sur les consommations des jeunes à l'image de cette professionnelle :

« Parce qu'ils en consomment à outrance ! Les jeunes qu'on essaie d'accompagner, semblent livrés à eux même. Ils dealent en bas des immeubles et consomment de la drogue du matin au soir. Forcément qu'ils n'arrivent pas à se projeter puisqu'ils sont sous l'effet de la drogue (alcool et cannabis). Être sous l'emprise de la drogue, pour les plus jeunes, peut causer des comas éthyliques, en plus des difficultés de santé. Mais surtout les conduire à commettre des problèmes pour eux et pour leurs familles » (Éducatrice métropolitaine).

Au-delà des conséquences, certains professionnels analysent aussi les causes des consommations :

« Difficile de répondre à cette question en peu de lignes ! Les addictions touchent plus de la moitié des jeunes que j'accompagne, elles démontrent très souvent un mal être profond et fragilisent grandement le parcours de formation et de vie en général. Les raisons du nombre croissant de consommateurs et de la diminution de la moyenne d'âge des consommateurs (ils sont de plus en plus jeunes) sont multiples. Les contextes culturel et économique social sont des terrains fertiles aux

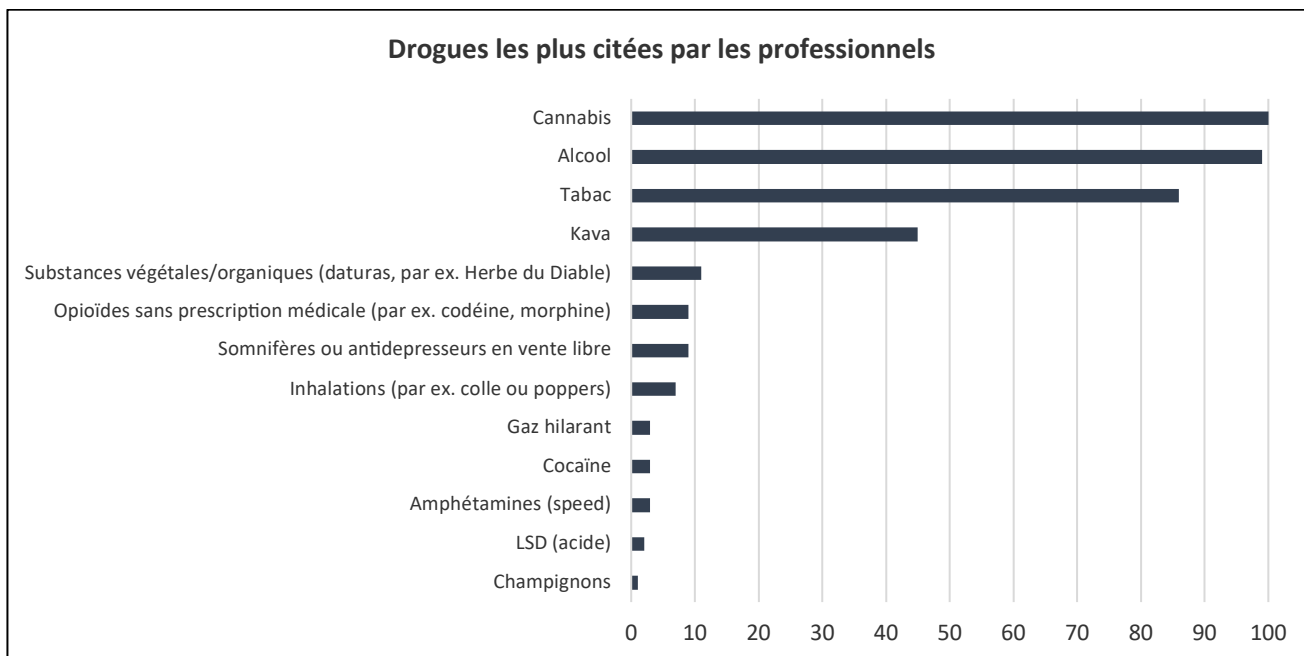
addictions je pense. Une difficulté à se créer/se trouver une identité, une perte d'identité ? Des familles qui viennent vivre sur Nouméa dans des conditions difficiles et les enfants sont livrés à eux-mêmes ? La vie sur Nouméa qui s'éloigne du mode de vie tribal et du mode d'« éducation clanique » des enfants ? Il me semble que tout ceci déséquilibre les jeunes générations et on rencontre des jeunes sans repères, livrés à eux même, sans cadre. A un âge où les limites, le cadre a besoin d'être bousculé la jeunesse est alors en proie aux tentations et conduites à risque dont la consommation de stupéfiants. Les conséquences sont lourdes, on assiste à des spirales négatives. Par exemple cela engendre des problèmes financiers car se procurer le ou les produits a un cout, cela entraine des problèmes de concentration à l'école et impacte de ce fait leurs études, cela joue sur leur motivation, etc. Tout ceci peut entrainer de l'absentéisme, des problèmes de ponctualité, des problèmes de comportement qui entraine à leur tour des résiliations de contrat de formation ou de travail mais aussi des difficultés avec leurs entourages. Tout ceci vient renforcer une éventuelle dépréciation de soi et l'envie de s'évader au travers de produits divers » (Travailleuse sociale, en NC depuis moins de 10 ans et âgée de 26 - 35 ans).

Une partie des professionnels, plus souvent des psychologues, pensent que fumer est aussi une façon d'évacuer son mal-être et ses souffrances : « *Le cannabis consommé le plus fréquemment semble être utilisé comme un anesthésiant naturel face à la souffrance engendrée par des traumatismes psychologiques toujours actuels* » (Psychologue métropolitaine).

D'autres portent un regard plus axé sur les explications des jeunes eux-mêmes, à l'image d'une éducatrice de rue métropolitaine : « *Les jeunes me répondent en général 'c'est pour s'occuper, pour faire passer le temps'. Pour ma part c'est s'évader d'une réalité et penser pour exister, ou, au contraire, pour exister dans le groupe...* », quand certains replacent ses consommations dans un contexte plus général : « *Problème généralisé à la population calédonienne en grande partie, "acceptation", rupture du lien social, cadre éducatif, ennui* » (médecin métropolitain).

Peu évoquent toutefois le caractère récréatif et festif des consommations, alors que nous l'avons vu il s'agit souvent de la dimension principale des consommations.

De plus, 93,3% des professionnels pensent que les jeunes rencontrent d'autres problèmes graves tels que des problèmes familiaux, de violences, le manque de cadres et de repères et une crainte de l'avenir. 80,6% des professionnels déclarent que les jeunes qu'ils rencontrent consomment de la drogue. Ils citent en premier lieu, et quasiment tous, la consommation de cannabis, d'alcool puis de tabac, et le Kava pour 45% d'entre eux puis, dans une moindre mesure, d'autres substances.



Les jeunes sont quant à eux 87,5% à déclarer avoir déjà consommé de l'alcool et plus de la moitié n'en ont pas consommé ou seulement une ou deux fois sur les 30 derniers jours, 10,8% en ayant consommé plus de 10 fois sur cette même période. 58,2% des jeunes déclarent enfin ne jamais avoir été ivres sur les 30 derniers jours et 6.1% plus de 5 fois.

55,1% des jeunes interrogés n'ont jamais consommé de cannabis et le lien avec la communauté n'est ici pas significatif statistiquement, comme pour l'alcool par ailleurs. 36 % n'en ont pas consommé au cours des 30 derniers jours et 22,7% en ont fumé plus de 5 fois dont 12,7% plus de vingt fois. 87 jeunes sont donc des consommateurs très réguliers de cannabis sur les 1 202 enquêtés. Enfin 8% de nos répondants ont consommé d'autres drogues, les jeunes se définissant comme métropolitains et vanuatais étant les plus représentés dans ces consommations. 17,7% des jeunes ont déjà consommé du Kava, les calédoniens et métropolitains étant les moins nombreux à en avoir consommé, et, parmi eux, 49,7% n'en ont pas consommé lors des 30 derniers jours et 10% en ont consommé plus de 5 fois (les vanuatais étant particulièrement sur-représentés dans cette catégorie, mais cela représente seulement 4 individus et doit donc être pris avec les précautions nécessaires).

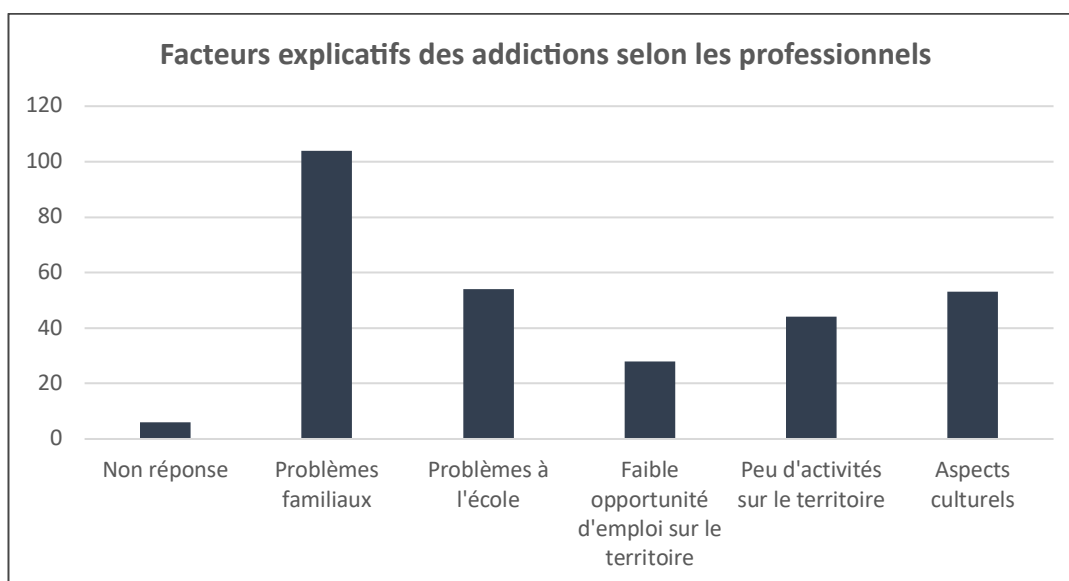
Pour les professionnels interrogés, les comportements à risques concerneraient avant tout les 15-19 ans (83% ont cité cette tranche d'âge parmi plusieurs réponses possibles), puis les 20-25 ans (66%) les 26 ans et plus (34%) et ils sont tout de même ¼ à avoir cité les 10-14 ans. Chez nos jeunes ce sont les 17-20 ans qui sont sur-représentés parmi les fortes fréquences d'alcoolisation, les 15-16 ans étant quant à eux sous-représentés. Pour le cannabis, ce sont aussi les 17-20 ans accompagnés ici des 26 ans et plus qui sont les plus représentés dans les fortes fréquences de consommations, les plus jeunes étant davantage, dans leur discours, des consommateurs cherchant avant toute autre chose à expérimenter et non à en avoir une pratique régulière. Il y a donc ici encore un décalage très important entre la perception des professionnels et les réponses des jeunes que nous avons interrogés, soulignant une fois de plus le poids des représentations sur les consommations juvéniles.

Selon ¼ de ces mêmes professionnels, les garçons seraient plus touchés que les filles même si près de 70% d'entre eux pensent que les deux sont touchés de la même manière. Or, dans notre échantillon, si les filles sont effectivement celles qui sont proportionnellement les plus nombreuses à boire de l'alcool de façon générale, les jeunes hommes déclarent plus souvent avoir des consommations *fréquentes* d'alcool et de cannabis que les filles. Rappelons en outre que les filles et garçons consomment du cannabis dans les mêmes proportions, à l'exception des 21-25 ans parmi lesquels les garçons en consomment plus.

Près de la moitié des professionnels pensent que certaines communautés sont plus touchées que d'autres, et parmi eux la quasi-totalité cite la communauté kanak, 60.4% les wallisiens, 41,7% les calédoniens, 20.8% les futuniens, 14,6% les tahitiens et 8,3% seulement les métropolitains. Comme nous l'avons vu au-dessus, les consommations fréquentes ne sont que faiblement corrélées à la communauté d'appartenance, si ce n'est pour les autres drogues (sur-représentation des jeunes métropolitains et vanuatais) et le Kava (les vanuatais étant particulièrement sur-représentés dans cette catégorie mais, là-encore, cela concerne seulement 4 individus). Par ailleurs, pour la seule tranche d'âge (15-16 ans) pour laquelle la consommation de cannabis est effectivement corrélée avec la communauté d'appartenance, la relation statistique reste moyennement significative et l'écart entre les différentes communautés est plutôt faible (cf. page 46). Les Kanak, pourtant largement cités par les professionnels, consomment ainsi moins de cannabis que les Indonésiens et Vanuatais, et pas davantage que les tahitiens et les individus qui s'identifient comme calédoniens.

71,8% des professionnels de notre échantillon déclare avoir relevé des cas d'addiction chez les jeunes qu'ils rencontrent. Plus de la moitié déclare par ailleurs que cela arrive régulièrement, 18% très souvent et ¼ environ affirme que cela est assez rare. 22,2% pense que cela touche plus les filles quand ils sont 20,4% à déclarer que les garçons sont plus concernés, et environ la moitié les deux de la même façon. L'enquête auprès des jeunes montre que la relation entre problème avec la drogue et genre n'est pas significative sur le plan statistique.

Comme nous pouvons le voir dans le graphique ci-dessous, les principales raisons identifiées par les professionnels pour expliquer les addictions sont des problèmes familiaux, des problèmes à l'école et des aspects culturels. Les faibles opportunités d'emploi arrivant loin derrière, ce qui contraste nettement avec les problèmes et axes majoritaires identifiés au-début de notre analyse.



Dans les réponses aux questions ouvertes, les arguments avancés pour expliquer ces consommations très importantes sont là encore avant tout d'ordre familial, communautaire et liés à la banalisation des substances en Calédonie.

Une fois de plus c'est surtout la communauté kanak qui est ciblée. Une éducatrice métropolitaine témoigne :

« Je pense qu'ils font partie de la génération dont les parents ont vécu le choc des deux cultures en très peu de temps. C'est à dire que la culture kanak a un ensemble de coutumes et de rituels qui permet à chacun (de l'enfant à la personne âgée d'avoir sa place et sa fonction), ce qui se retrouve au

niveau des familles, des clans ! Chaque famille dans un clan a sa fonction ainsi que les personnes qui la composent. Avec l'arrivée de la mondialisation, l'argent, le travail ont eu beaucoup d'effets sur ces rituels. Les familles sont obligées d'aller vivre dans la capitale, afin que les enfants puissent suivre une scolarité adaptée, du coup, les rituels ne peuvent se faire correctement pour cette famille. Et tout doucement, par manque de temps et de moyens financiers, les familles ne participent plus ou très peu aux travaux coutumiers dans les îles comme en Brousse. La rapidité avec laquelle la mondialisation s'est installée a vraiment perturbé tout un monde, animé par les siens et par des codes. Les parents comme les grands-parents sont tiraillés entre les problèmes d'argent et leur participation à la vie coutumière ! Et la plupart des familles arrivent difficilement à pouvoir concilier les deux. Et vis à vis de leur enfant, ils ne peuvent plus assurer une éducation adaptée au contexte actuel, ce qui les met déjà en difficulté. La jeunesse d'aujourd'hui est celle à qui "on a tout donné" pour combler le manque de temps et surtout le manque d'amour ! En grandissant les parents se retrouvent confrontés à des difficultés qu'ils n'arrivent pas à comprendre, car ils pensaient bien faire, en leur donnant ce que les enfants demandaient ! Mais, les parents eux- même étaient en difficultés par rapport à cela, et sans le vouloir et le savoir, et ainsi l'enfant qui grandit dans cette situation, n'aura pas forcément toutes les billes nécessaires au bon développement de sa personnalité. Je pense que c'est pour cela, en partie, que la jeunesse est très mal dans sa peau ».

Ces changements sociaux sont quasi systématiquement perçus comme quelque chose de négatif et la culture kanak dépréciée, en particulier chez les professionnels métropolitains arrivés depuis peu sur le territoire, à l'image de ce que nous dit cette travailleuse sociale métropolitaine : « *Le décalage des îles vers la ville, ou province-Nord vers la ville, est source de déstructuration des familles. Ils sont de plus en plus confrontés à des réalités de la ville, mais la vie est de plus en plus chère sur Nouméa. L'entraide familiale est quasi-inexistante en milieu Kanak, et on assiste à de plus en plus à des familles dans le modèle de l'individualisme. J'ajouterai que beaucoup de parents travaillent dans les usines, laissant les enfants livrés à eux-mêmes ».*

Les professionnels kanak, quant à eux, soulignent plus souvent l'accessibilité des produits, le besoin de s'évader du quotidien, le poids du groupe de pairs et du manque d'activités mais aussi les problèmes financiers des familles, à l'image de ce que nous dit cette infirmière calédonienne : « *Leur état de santé mental est souvent mis de côté. Leur bien-être en général n'est pas la principale préoccupation du foyer lorsque les soucis financiers abondent ».*

Accompagner les jeunes face à leurs demandes

Enfin, 43,5% des professionnels ont déjà reçu des demandes d'aide de la part de jeunes rencontrant des problèmes de consommation de drogues ou d'addiction (Tableau 4). Parmi ceux qui sont sollicités, cela arrive souvent à très souvent pour près d'1/4 d'entre eux, parfois pour la moitié et rarement pour le dernier quart.

Fréquence des demandes d'aides autour des consommations de drogues et d'addictions (en %)

Très souvent	3,7
Souvent	22,2
Parfois	50
Rarement	24,1
Total	100

A la question « Comment avez-vous réagi à ces demandes de soutien ? », seulement un peu plus de la moitié des professionnels déclarent avoir suivi un protocole établi dans leur structure, autour de 80% d'entre eux ont rencontré le jeune et commencé des démarches, ont recherché un spécialiste ou service du territoire et se sont adressés ou ont adressé le jeune à ce service spécifique du territoire. Seulement 40,7% ont essayé d'alerter l'entourage ou la famille du jeune, ce qui questionne là encore sur la place et le regard porté sur

les familles. Ce point méritera aussi d'être creusé lors des prochains entretiens. Enfin, 13% des professionnels ont ressenti du stress et ont été en difficultés face à cette demande. Le taux de non-réponse particulièrement élevé ici semble souligner aussi que certains d'entre eux n'ont pas réagi ou n'ont pas su réagir à ces demandes.

Réactions aux demandes d'aides

	Oui	Non	Non réponse
J'ai suivi un protocole spécifique établi dans la structure où je travaille	53,7%	37%	9,3%
Je me suis adressé ou j'ai adressé le jeune à la personne chargée de ces questions au sein de la structure dans laquelle je travaille	38,9%	44,4%	16,7%
Je me suis adressé ou j'ai adressé le jeune à un service spécifique ou une association sur le territoire (Préciser lesquelles)	85,2%	11,1%	3,7%
J'ai essayé d'alerter la famille ou l'entourage du jeune	40,7%	48,1%	11,1%
J'ai rencontré le jeune et commencé les démarches pour établir une prise en charge médicale, éducative ou sociale	77,8%	16,7%	5,6%
J'ai recherché un spécialiste ou un service sur le territoire qui pourrait aider le jeune.	79,6%	14,8%	5,6%
Ce genre de situation m'a causé beaucoup de stress et de difficultés	13%	75,9%	11,1%
Je ne savais pas vraiment comment traiter ce genre de demande	7,4%	79,6%	13%

83,6% des professionnels enquêtés ont déjà parlé aux jeunes des problématiques liées à l'usage des drogues, et parmi eux 39,3% l'ont souvent fait, 43,9% parfois et 16,8% très souvent.

Dans ces échanges, 83,2% décident de garder une attitude bienveillante et accueillante et 77,6% essaient de ne pas juger les jeunes. Ce point nous paraît très intéressant mais le décalage entre la perception des consommations et la réalité des jeunes nous amènent toutefois à nuancer cette question du non jugement dans l'accompagnement sur les questions de consommation. La moitié des professionnels met l'accent sur les dangers liés aux consommations, essaient de comprendre les causes qui conduisent à l'abus des substances et essaient de faire entrer les jeunes en difficultés dans un réseau de soutien. Enfin, un gros tiers d'entre eux seulement les informent sur comment réduire les risques liés à la consommation de substances. Ce dernier point nous semble particulièrement important car les professionnels ne semblent globalement pas savoir comment informer les jeunes sur la réduction des risques, un point pourtant central dans la prévention des addictions et qui souligne des besoins de formation criants.

Façons d'aborder les consommations de drogues (en %)

	Tout à fait d'accord	Plutôt d'accord	Pas vraiment d'accord	Pas du tout d'accord	Je ne sais pas	Non réponse
Je mets vraiment l'accent sur les dangers liés à la consommation de substances	56,1	34,6	2,8	3,7	0	2,8
Je les recadre fermement sur les conséquences de ces consommations excessives	13,1	28,0	31,8	21,5	0,9	4,7
Je les informe sur comment réduire les risques liés à la consommation de substances	37,4	39,3	13,1	4,7	2,8	2,8
J'essaie de comprendre les causes de la détresse qui conduisent à l'abus de substances	55,1	36,4	3,7	2,8	0,9	0,9
Je m'efforce de ne pas adopter une posture jugeante	77,6	18,7	1,9	0	0,9	0,9
J'essaie de faire entrer les jeunes en difficulté dans un réseau de soutien	50,5	33,6	7,5	1,9	2,8	3,7
J'essaie de garder une attitude bienveillante et accueillante	83,2	15,9	0	0	0	0,9

Nous avons questionné les professionnels sur les réactions des jeunes quand ils abordaient ces questions avec eux. Plus de 80% des jeunes, selon les professionnels, manifestent de l'intérêt pour ces questions et disent avoir déjà eu des expériences de consommation de drogue. Ils seraient plus de la moitié seulement à avoir une connaissance des risques, 29% ne se sentent pas concernés et seulement 14% s'en moquent. Il semble donc que les jeunes soient réactifs face à ce qui leur est dit et que ces échanges trouvent un écho auprès de ces mêmes jeunes. Former les acteurs de la jeunesse prend donc ici tout son sens car ils semblent avoir un contact privilégié avec les jeunes et être en capacité de les accompagner. Le fait que seulement 57% des jeunes semblent connaître les risques et que 85% manifestent de l'intérêt devrait également amener à penser des formations auprès de jeunes directement. 22.6% des jeunes de notre échantillon pensent avoir besoin d'aide face à leurs consommations en ce moment et, parmi ceux-ci, 61.5% seulement connaissent de services qui peuvent les aider sur le territoire. Enfin, seulement 44.1% d'entre eux ont déjà bénéficié d'une action de prévention. Toucher les jeunes directement reste donc un enjeu majeur sur le territoire.

Il est intéressant de noter que beaucoup de professionnels essaient d'imaginer le bon format pour aborder ces questions avec les jeunes, quand d'autres ne se sentent pas vraiment légitimes pour les aborder : « *Il est toujours difficile d'en parler avec les jeunes car quelque fois, il se sentent attaqués* » (Travailleuse sociale métropolitaine).

Certains optent pour l'humour et le contournement : « *Il est très difficile d'aborder ce sujet à des jeunes qui sont dans la consommation, j'essaie d'amener ce sujet par le biais de l'humour, en étant pas trop direct sur le sujet. Mais j'essaie de les faire parler en participant avec eux à des activités, qui ne sont pas forcément liées à la consommation d'alcool, mais créer un lien de confiance pour la suite, en le sachant plus à l'aise, parler des problèmes beaucoup plus graves* » (Éducatrice métropolitaine), quand d'autres optent pour l'anonymat et l'expression libre : « *Je fais aussi des boîtes à questions anonymes pour que la parole se libère* » (Professionnelle de la jeunesse métropolitaine).

D'autres pensent qu'il faudrait qu'il existe un vrai réseau de soutien sur le territoire : « *L'accent sur les dangers oui bien entendu mais ce n'est pas ma priorité, cela se fait depuis le collège. Les dangers sont généralement connus. "recadrage ferme" pas certaine que cela soit efficient et dans le cadre de ma mission, l'objectif est finalement que le jeune s'insère socialement, scolairement et professionnellement (je ne suis pas CPE). "le réseau de soutien" : je souhaiterais tellement qu'il en existe accessible sur l'ensemble du territoire, nous manquons d'outils et de moyens humains.* » (Professionnelle de la jeunesse métropolitaine).

Les professionnels que nous avons interrogés semblent donc pour la plupart très mobilisés autour des questions de jeunesse et d'addiction même s'ils affirment avoir besoin de formation et d'outils pour mieux accompagner les jeunes. Une partie d'entre eux semblent toutefois pris dans de fortes représentations sur la jeunesse et ses consommations d'une part et sur la communauté kanak d'autre part. Travailler ces représentations nous semble essentiel pour pouvoir accompagner au mieux celles et ceux qui semblent en première ligne pour aborder les problèmes d'addiction mais pas seulement du fait de leur proximité avec les jeunes. Les raisons des consommations juvéniles sont en effet très diversifiées, complexes et méritent véritablement d'être pensées dans leur pluralité.

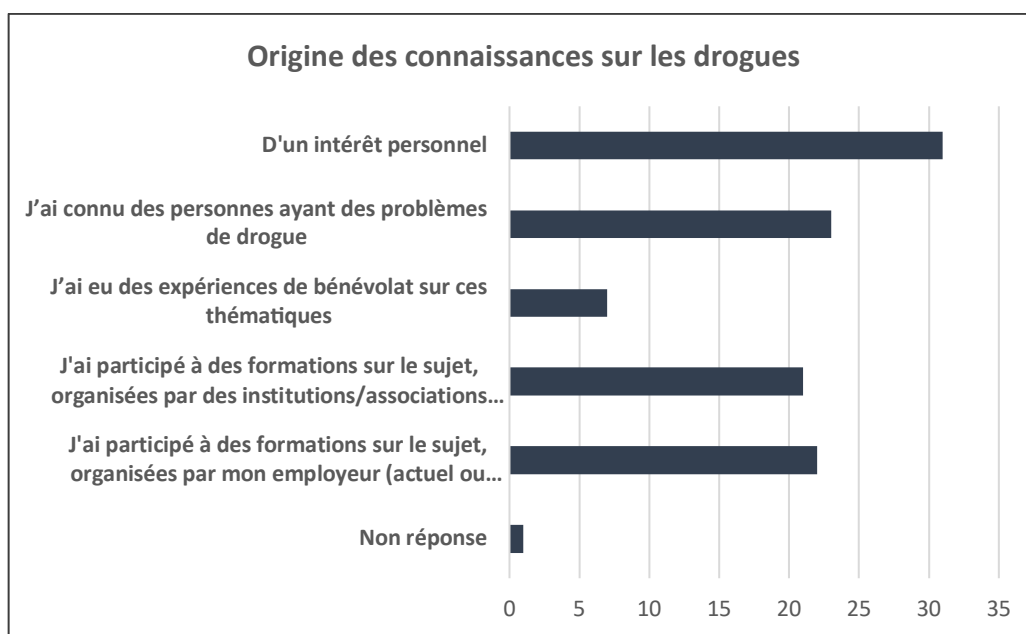
Emmanuel Langlois (2022) pense qu'il faut travailler le système de contrôle social et les facteurs contextuels dans lesquelles la toxicomanie prend forme car réduire la dépendance pharmacologique ne suffit pas. Il cite Norman Zinberg qui soulignait que les facteurs contextuels sont plus pertinents pour comprendre la poursuite ou l'arrêt de la consommation, que le « pouvoir » du produit ou les traits psychologiques de l'utilisateur (*Ibid.*).

Pour terminer et au regard de ce qui vient d’être dit, il nous semble important de souligner que les professionnels ne sont pas toujours formés aux consommations de produits psychotropes et addictions et, quand ils le sont, ils ne le sont pas toujours aux causes et enjeux de ces mêmes consommations. L’enquête quantitative nous a permis d’étudier le niveau de connaissance des professionnels de la jeunesse sur les drogues et addictions et leurs besoins de formation.

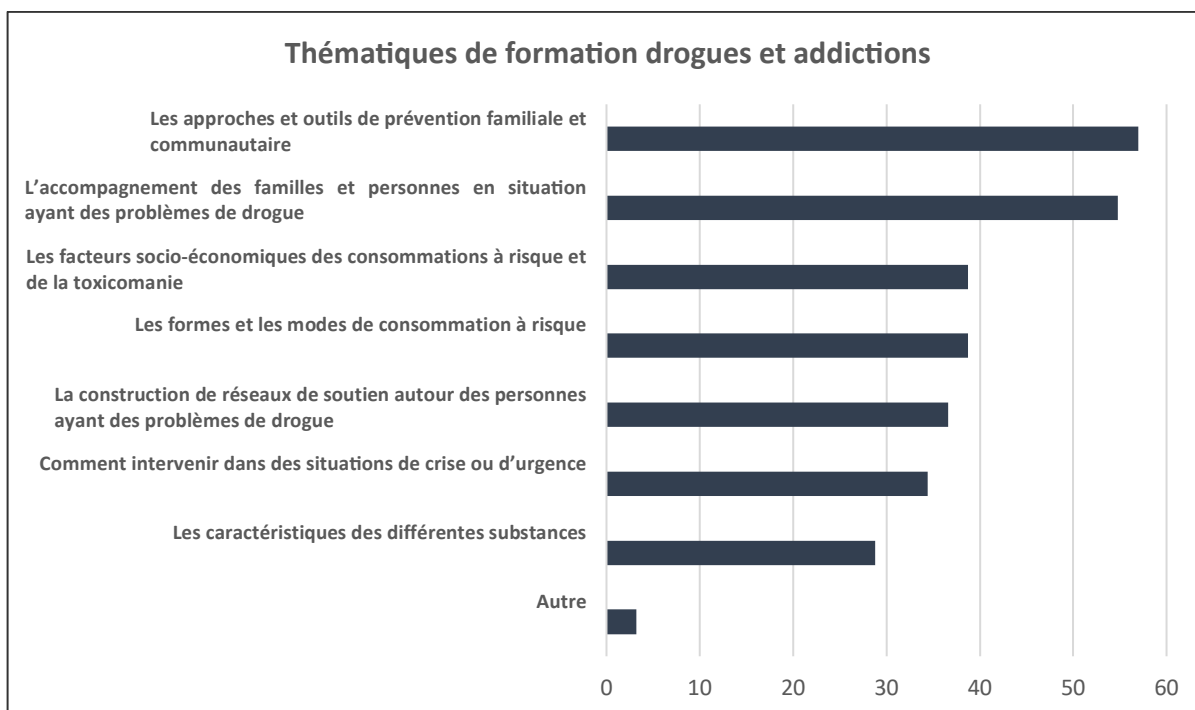
Connaissances personnelles des drogues et besoins de formation

89,5% des professionnels que nous avons interrogés affirment ne pas avoir reçu de formation professionnelle en matière de drogues et d’addiction. Celles et ceux qui ont répondu positivement expliquent qu’ils travaillent à DECLIC, qu’ils ont un DU Addictologie, qu’en tant qu’infirmière « *j’ai fait plusieurs formations en addicto pendant tout mon cursus professionnel et je serais intéressée pour passer le DU d’addicto sur le territoire* », qu’ils ont un RPIB « repérage précoce et intervention brève », une formation sécurité routière ou encore une « formation adulte relais Addict ».

Pour ce qui est des connaissances de base sur les drogues, 6,3% de nos répondants affirment avoir de très bonnes connaissances, 44,1% des connaissances suffisantes et tout de même 44,1% des connaissances très limitées et 4,5 aucune connaissance. Ces connaissances leur viennent avant tout de formations sur le sujet (43% d’entre eux), d’un intérêt personnel (31% d’entre eux), de la connaissance de personnes ayant des problèmes de drogue (23%). Il paraît ici important de souligner que 57% des professionnels de la jeunesse qui ont des connaissances sur les drogues n’ont jamais bénéficié de formation.



Enfin, 75% de nos répondantes et répondants pensent qu’une formation supplémentaire sur les drogues et addictions pourrait leur être utile dans leur travail avec les jeunes. Ils souhaiteraient avant tout être formés sur les approches et outils de prévention familiale et communautaire, l’accompagnement des familles et personnes en situation d’addiction, puis, dans une moindre mesure, sur les facteurs socio-économiques des addictions, les formes et modes de consommation à risques et la construction de réseaux de soutien autour de personnes en situation d’addiction, pour tout de même plus d’1/3 d’entre eux.



Il est intéressant de voir qu'une bonne partie des professionnels est en demande de formation sur ces questions car ils sont souvent peu, voire pas formés ni informés sur les enjeux sociaux et sociologiques des consommations. Pendant longtemps les usages de drogues n'ont pas été pensés comme un phénomène social en France et ils ont fait l'objet d'enquêtes en sciences sociales seulement à partir des années 90, notamment avec les travaux d'Alain Ehrenberg. Ce dernier a montré la pluralité et la complexité des usages, du confort psychologique à la stimulation des performances individuelles mais il les a également inscrits dans une perspective historique, le processus séculaire d'individualisation : « ce processus normatif qui pousse l'individu à trouver sa place et son identité dans la société au lieu de les recevoir par avance » et qui amène à considérer la prise de drogue comme une réponse à l'« indétermination démocratique » (Ehrenberg, 1992). François Beck et ses collaborateurs ont bien montré quant à eux que la prise en compte de la dimension sociologique de la consommation de drogues en France a permis de lutter efficacement contre certains préjugés, tels que la théorie de l'escalade, la distinction entre drogues dites dures et dites douces, le lien inéluctable entre milieu social défavorisé et usage de drogues etc. (Beck et al., 2010). Les travaux qui ont été conduits ont donc transformé en partie le regard qui pouvait être porté à la fois sur les drogues elles-mêmes, les usagers mais aussi les politiques publiques. Elles ont permis par exemple de distinguer les addictions aux substances des addictions comportementales, sans drogue. Les résultats de ces enquêtes ont également contribué à influencer les politiques liées aux addictions et ont permis d'introduire un regard plus « objectif » et moins moralisateur sur les pratiques addictives et les comportements des adolescents (Ibid.). L'apport des sciences sociales a, en outre, été de sortir les pratiques d'une vision centrée sur la pathologie, les drogues pouvant être appréhendées à la fois du point de vue de la « liberté » de l'individu comme un mode de vie, une carrière et des stratégies d'adaptation, mais également du point de vue de l'« enfermement » comme une 'ligne biographique dominante' et une expérience totale » (Jauffret-Roustide, 2009). Il paraît donc utile, comme le soulignent Nicolas Palierne et Ludovic Gaussot (*in* Le Hénaff, Bonnet, Feliu, et Spach (dir.), 2021) au sujet des régulations parentales et juvéniles du boire adolescent, de décentrer le regard pour mieux observer et « rendre compte de ces comportements » en les replaçant « dans l'ensemble des situations sociales dans lesquelles ils naissent et se perpétuent ». Il ne s'agirait pas de nier ou de négliger les risques et le besoin de les prévenir et de les prendre en charge, mais de les analyser dans leurs multiples dimensions, l'alcool ne

pouvant pas être envisagé uniquement sous l'angle d'un « fardeau sanitaire » (Ibid.). C'est sur ces dimensions que nous allons nous pencher à présent.

2. Consommer : de l'échappatoire à l'expression de soi

Selon Nicole Maestracci (2005), les motivations à consommer seraient « toujours les mêmes, multiples et semblables : rechercher ou retrouver du plaisir, rompre l'ennui, ne pas souffrir, surmonter un obstacle, une rupture, une perte, améliorer ses performances, oublier tout simplement qu'on ne s'aime pas ou que la vie paraît parfois intolérable... ». L'auteure souligne que ce qui frapperait d'emblée, serait « le contraste entre l'extrême banalité de ces désirs humains et le vocabulaire volontiers dramatisant et abstrait qui qualifie les problèmes posés par la consommation des drogues » (Ibid.). Pour elle ce serait de ce contraste que naîtraient de grandes incompréhensions. Nous souhaitons à notre retour revenir sur les principaux facteurs de consommations et d'addiction des jeunes que nous avons interrogés. Nous avons souhaité interroger dans le volet recherche qualitatif à la fois les consommateurs, même occasionnels, et les non consommateurs, afin de bien comprendre ce qui pousse les jeunes à consommer, à des usages perçus comme excessifs et à tomber dans des formes d'addiction. Il est important de préciser ici que certains facteurs présentés sont clairement identifiés par les acteurs eux-mêmes, quand d'autres sont plus implicites et que beaucoup s'entremêlent.

a. Être avec les autres et faire comme les autres

Ce qui ressort nettement de notre travail de terrain, tant dans la phase quantitative que qualitative, est le lien étroit entre sociabilité et consommations. La plupart des consommations se font avec les autres et dans des contextes festifs. Pour rappel les $\frac{3}{4}$ de l'échantillon consomment de l'alcool pour faire la fête et 39% consomment du cannabis à cette fin.

Parfois néanmoins cette dimension de la sociabilité peut aussi pousser aux excès, comme le précise Camille :

« On n'a pas trop envie d'embêter les gens, surtout ceux qui dorment. Nous, on va dans un parking, où il n'y a personne, on marche, on prend notre BOSE, notre petite musique, et on reste un peu. (...) On ne sait pas faire la fête. Je pense que c'est ça. On ne sait pas rentrer... Par exemple, il y a des gens qui font la fête et après, ils boivent un verre, deux verres et puis ils rentrent. Nous, on est obligé de rester jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de bouteilles. C'est vraiment notre objectif. Il faut qu'on vide la bouteille pour aller dormir ».

Nous avons pu noter également que certains jeunes étaient pris dans des logiques de monstration et de démonstration dans leur rapport aux autres et que les consommations, de tabac, cannabis ou alcool peuvent servir de support.

Certains soulignent l'articulation de ce besoin de monstration au poids de la communauté d'origine et au changement de statut, comme Tamar :

« C'est un problème, pour moi, c'est le fait de montrer aux autres. Déjà, chez nous, à Wallis, il y a beaucoup de fierté. Beaucoup de... Il faut se mettre en valeur devant les autres. Il faut que chaque famille se... Il faut que, au moins, dans une famille, il y a celui qui est... Le mec qui est rebelle, un peu. Je pense que c'est le fait de voir les tontons, les tantines avec une cigarette ou de l'alcool. Après, ils se mettent à faire pareil. Enfin, moi, j'ai fumé pour faire montrer aux autres que je pouvais fumer pour mon âge. Moi, je sais que j'en ai beaucoup eu, ça. Le fait de pouvoir tenir une clope devant mes parents à 14 ans, devant mes copains. Et ça, j'ai... C'était de la frime » avec des cigarettes. Et moi, je faisais... Montrer que, ça y est, j'étais déjà dans la vie active ».

D'autres mettent en évidence une prétendue spécificité du territoire :

- Joseph : « Pour montrer qu'ils boivent »
- Enquêteur : « C'est important de montrer qu'on boit ici en Calédonie ? »
- Joseph : « Oui, je crois, beaucoup »

« Bah surtout en Nouvelle-Calédonie, il y a beaucoup... comment on peut appeler ça... d'espèces de fierté, surtout pour l'alcool, d'encaisser ou quoi. Donc, il y a beaucoup d'excès qui sont faits quand c'est en groupe » (Jamil).

Il est intéressant de noter que ce qui est pensé comme typiquement calédonien a été observé par l'équipe dans d'autres enquêtes conduites en pays-basque ou encore en Bretagne.

D'autres enfin assimilent ces consommations à une logique de séduction :

« Moi ça m'est arrivé la même chose, j'étais là, je sortais de cours, puis je voyais des copains à moi déjà qui... qui fumaient, mais c'était quoi, c'était un Caldoche, c'était un Caldoche le copain là, et lui il avait son booster et puis il est en train de fumer sa cigarette puis il me demande : « Tu veux fumer une clope ? » Et moi je dis : « Non, je fume pas. » Et il me regarde : « Ah bon, tu fumes pas ? » Après moi je me suis dit : « Bon ben, je veux bien essayer. » J'ai attrapé le truc, non je lui ai demandé de rouler en fait, ensuite il a roulé et puis il m'a donné, moi je suis là... je fume, puis je fais comme si c'est bon alors que j'aime pas ça, mais je continue parce que... voilà, il y avait des filles ... » (Yane).

Plusieurs jeunes expliquent également qu'il y a souvent une mise en commun de produits ou qu'ils se cotisent pour pouvoir se procurer les produits :

« Non, il n'y a que ça. Cigarette, cannabis, alcool. Avec les petits cachets, les calmants, les cachetons. Ça fait endormir un peu. Ça fait fatiguer les mecs (...) C'est les détenus de l'autre côté. C'est eux qui distribuent. Ils font la cotisation entre eux. Chacun amène des petits restants, après ils rassemblent tous ensemble » (Shiva).

La question du respect des adultes, en particulier chez les jeunes kanak, peut pousser aussi certains à ne pas refuser : « Moi, samedi, j'ai démarré la journée avec un pack de 12. Parce que c'était un lever de deuil (...) Et puis c'était nous les tontons et puis quand les neveux, ils disent : « tonton, voilà la... ». Mais on n'a pas... ce n'est pas qu'on n'a pas le droit, mais c'est comme si c'est un manque de respect de ne pas accepter » (Yaël).

Une autre dimension nous paraît essentielle ici, celle du mimétisme entre pairs, du fait de consommer pour faire comme les autres mais aussi de l'effet de groupe.

Pour certains à l'effet de groupe se couple un effet de mode comme pour Mayel :

« Oui et puis après aujourd'hui ça fait depuis un moment que c'est un effet de mode aussi... l'effet de mode, l'effet de groupe de dire ouais ben lui là s'il ne boit pas, s'il ne fume pas on le sort de notre groupe d'amis. C'est même un effet de mode aussi au niveau de... des petits qui arrivent derrière, même déjà au collège on a entendu des histoires comme ça alors. Je reviens toujours à l'effet de mode là, voilà on va dire que c'est la mode à l'occidentale c'est voyant en France, dans l'Hexagone, mais ici c'est d'autant plus que c'est plus petit quoi, que ça va se concentrer à des quartiers et quand on dit quartier ça peut être vraiment les quartiers des lotissements à côté de de la ville mais les quartiers en tribu, les quartiers au sens quartier de familles ».

Pour Mayel l'effet de mode viendrait de l'envie de « copier » l'hexagone quand pour d'autres ce serait l'influence du reggae et des mouvement rastafari ou « rasta » qui pousseraient les jeunes à consommer.

L'influence des autres est donc souvent un facteur mis en évidence par les jeunes, que ce soit par la famille :

« Par exemple moi mon petit cousin il a neuf ans et il s'est fait influencer par mon autre grand cousin qui fume et qui boit. Et du coup, bah mon petit cousin qui a neuf ans, bah disons que maintenant il fume et il boit. Du coup, bah voilà, je préfère dire que c'est plutôt les grands qui influencent les petits » (Michael).

« J'ai commencé à fumer avec les copains de ma classe, c'est un blanc, j'allais chez lui. Son père il avait une pièce de villa, Baies des citrons, vue sur la mer, piscine » (Raphaël).

« Après, il y a nos cousins qui sont là. Après, c'est dur de ne pas partager une bouteille ensemble. Par exemple une bouteille d'alcool, c'est... voilà, les cousins, les copains, les... (...) Ouais, là c'est la routine. Après, dès qu'ils sortent la première bière ou la première bouteille, on va aller chercher une autre ou deux autres ; et ça continue jusqu'au lundi » (Ludovic).

Il existe souvent un effet d'entraînement mais aussi cette idée de ne pas être en décalage avec les autres comme l'explique Mahe : *« Rejoindre ses copains. Ses copains... l'influence des autres, c'est quelque chose, je pense, de primordial. C'est les gens... ils sont beaucoup influencés pour consommer. Et après pour délirer, juste pour faire comme les autres et être dans le même délire qu'eux ».*

Consommer et suivre les autres est aussi un marqueur d'appartenance au groupe car dévier de cette norme implicite des consommations dans de nombreux groupes peut être un facteur de mise à l'écart comme l'expliquent respectivement Pierre et Méréhi :

« Boire, fumer, c'est devenu un peu la mode des jeunes. Ou si tu es là avec la bande, tu ne bois pas, tu ne fumes pas, mais tu vas être un peu mis à l'écart. Si la bande, ils boivent entre eux, toi tu vas rester là, je ne sais pas. Eux ils vont être dans leur délire, ils vont boire. Toi, du coup, tu te sens un peu rejeté. Du coup tu vas déjà commencer à boire et à fumer, juste pour être un peu accepté comme ça dans le groupe ».

« Oui, voilà, c'est ça. Mais ma première cigarette, que j'ai vraiment fumée, c'était grâce à ma meilleure amie, enfin soi-disant « amie », c'est pour ça qu'on dit de bien choisir ses amis. Elle m'a dit : « si tu ne fumes pas, je ne te parle plus, je ne suis plus ton amie ». Du coup, bah moi, j'ai fait comme une bête. Mais maintenant, je regrette. »

Souvent, chez les jeunes en situation d'addiction, le point de départ a été de faire comme les autres mais rapidement ils se sont sentis pris au piège :

« Ben, j'ai voulu faire comme les autres, en fait. J'ai vu qu'ils sont à l'aise. Leurs parents, ils leur parlaient pas comme ça. Ils sont libres de faire ce qu'ils veulent. Du coup, c'est pour ça que j'ai voulu goûter à tout ça aussi. C'était une première. Je suis restée longtemps dedans » (Céline).

« Quand tu es jeune aussi, tu penses à... tu délires, tu fais ton même, tu suis tu te mets la tête [0:32:44], tu ne penses pas à après. Moi, quand je faisais mes dégâts et tout ça, je vivais au jour

le jour, je me foutais de demain. Et même si j'allais mourir peut-être dans la inaudible [0:32:59], je m'en foutais. Si j'allais finir en prison ou j'étais dans un mauvais cercle, c'est un cercle vicieux. J'étais bloqué dedans » (Abigael).

« J'ai vraiment subi l'influence des autres. Je voulais faire comme eux, après c'est barré trop vite, jusqu'au délit j'ai jamais réussi à m'arrêter et je me suis retrouvé ici » (Federico).

Il est souvent difficile aussi de s'éloigner des pairs ou des proches, ce qui peut entraîner dans un cercle vicieux :

« Bah la plupart de tous mes permis annulés, c'est par rapport à la conduite (...). État d'ivresse, enfin pas état d'ivresse, mais alcoolisé. » « Par rapport aux fréquentations, tout ça. (...) Bah là-bas, les copains, ou même les cousins : « allez boire, allez, on va s'amuser un peu ». Surtout quand c'est la famille. La tentation est là, on est bien jeune, c'est du coup, « c'est la bande, on va aller... Alors là, voler. (...) Voler des voitures, dealer, faire la... oui, des grosses conneries, enfin des conneries comme ça. Alors, les morales qu'ils vont dire, tu vois, mais je peux dire ça, mais je vais m'éloigner des proches, mais ça... on va toujours se rencontrer et se revoir encore » (Clovis).

Pour autant les autres, à l'image de la famille, peuvent aussi aider à prendre conscience des risques :

« Jusqu'à 15 ans, 16 ans, après 16 ans, j'ai commencé à toucher à la cigarette, mais bien après quand même. C'est pas... Je veux dire que d'un côté, c'est ceux qui m'ont entouré aussi. Il y avait des personnes plus âgées que moi. Il ne faut pas que je te voie fumer ou tout ça. Il ne faut pas que je te voie boire parce que tu vas tomber dans le même délire que nous. Tu auras du mal à t'en sortir de ça. Après, en voyant eux aussi galérer, ça me... (...) Après, même maintenant, avec les personnes qui m'ont fait éviter tout ça, ils m'apprécient beaucoup parce que je ne suis pas tombé dans cet engrenage-là de l'alcool, du cannabis. Si, je suis tombé un moment dedans, mais après, heureusement qu'ils étaient là aussi pour me ressortir de là, pour me dire, mais ce n'est pas bien ce que tu fais. Tu vas voir, ce n'est pas toi qui vas ramasser, c'est plus tard quand tu seras un peu plus vieux. Après, on voit les gens qui décèdent à cause de l'alcool, du cannabis, tout ça. Les gens qui font des tentatives de suicide alors qu'ils étaient stone (...) Parce que c'est moi aussi, je suis là aussi pour leur dire, si tu ne veux pas que je boive, toi aussi tu ne bois pas. (...) Et moi aussi, qui encourage aussi la génération future qui vient après moi. Là, il y a un petit frère à moi, c'est moi qui l'encourage, à faire ses papiers, pour rentrer à l'armée. Ouais, on va dire, peut-être... 4 ou 5 petits garçons du quartier » (Jordan).

D'autres enfin, moins nombreux et souvent plus âgés, résistent et affirment clairement leur position :

« Moi, je me fais engueuler maintenant quand je vais à des soirées avec des amis, moi je limite ma consommation d'alcool mais je fais la fête, je suis là, je suis présente et tout, mais je me fais engueuler : « Ah mais, pourquoi tu bois pas, c'est pas comme avant ! » Je dis : « Mais quoi, je suis là, je suis présente, c'est pas ça qui compte ? » « Ah oui, c'est bon, c'est ça qui compte. » Je dis : « Ben oui, tu as bien intérêt de comprendre ça. » (rires) Ah là là ! Mais c'est dur de leur faire entendre que l'alcool c'est pas ça qui nous lie, c'est nos liens amicaux, c'est nos liens fraternels » (Oceania).

Le groupe de pairs, instance majeure de socialisation horizontale, permet de répondre à différents types de besoins : de découverte et d'expérimentation, de reconnaissance, d'affirmation, d'attachement et de construction d'une identité personnelle et sociale. Cette période de construction de soi se vit dans un double regard externe et interne, sous celui des pairs, dans une logique d'identification, puissante, mais aussi à travers une injonction à être soi (Barthou, 2021). L'appartenance et l'identification à un groupe d'amis

apparaissent centrales pour les adolescents et les jeunes « car elle répond à des besoins éducatifs, personnels et sociaux : se découvrir, s'affirmer, se construire une représentation de soi, une personnalité, une identité personnelle et groupale » (Hernandez, Oubrayrie-Roussel et Prêteur, 2014). « Cette quête d'identité via la socialisation par les pairs est d'autant plus importante que l'adolescent se situe dans un processus d'« autonomie relationnelle » de plus en plus marqué (Metton, 2006) qui lui octroie une totale liberté dans le choix de ses amis, de ses fréquentations et ainsi, des attentes et engagements vis-à-vis de ces derniers (Bariaud, 2012) » (Ibid.). Cependant ils se trouvent souvent « confrontés à une double contrainte : le besoin impérieux de s'affirmer et de se singulariser de manière autonome, mais ils éprouvent également le besoin de se conformer au groupe de pairs et d'adhérer à ses valeurs, même les plus déviantes, par crainte du rejet et de l'isolement. Pour ces jeunes, les pairs prennent par conséquent une place de plus en plus importante, parfois au prix de l'excès, de la provocation ou de l'opposition (Raynaud, 2006) » (Ibid.). En outre, ils peuvent « faire face à deux logiques contradictoires puisque du point de vue des adolescents, se singulariser c'est risquer l'ostracisme, alors que du point de vue des adultes, se conformer c'est renoncer à son individualité » (Ibid.). Les pairs peuvent donc être un facteur facilitant dans les consommations et addictions mais aussi un frein à ces mêmes consommations. Il faut néanmoins considérer ici aussi l'articulation entre différents facteurs sociaux, telles que le genre, le capital culturel, le lieu de vie, ou encore l'origine sociale et ethnique, qui peuvent jouer de façon considérable sur le poids des pairs, qui ne s'exerce alors pas de la même façon, ni avec la même force (Barthou, 2021). Pour prendre un exemple, dans les résultats du questionnaire, plus le père est diplômé chez les jeunes Kanak moins les enfants auront de chance de connaître un *blackout*, un *bad trip* ou des polyconsommations (40,1% des enfants d'un père non diplômé sont des polyconsommateurs contre 11,1% des enfants dont le père est diplômé d'une maîtrise ou d'un master).

Patrick Peretti-Watel, François Beck et Stéphane Legleye (2007) soulignent aussi que le sens qui est donnée aux usages de drogues, les attentes qu'ils suscitent et les discours qui les justifient sont des constructions collectives dans lesquelles le groupe de pairs joue un rôle essentiel. En outre, ces usages et ses discours seraient révélateurs des conflits de normes qui traverse nos sociétés (Ibid.). Les aspects sociaux des usagers de drogues constitueraient donc un trait essentiel aujourd'hui, encore trop souvent oublié ou sous-estimé par les politiques de prévention (Ibid.). Or la société calédonienne reste imprégnée de profondes inégalités, et les conditions de vie les plus difficiles concernent principalement la communauté Kanak (Kapoeri, 2010; Gorohouna and Ris, 2017) : « Nous sommes en présence d'une chaîne de précarité qui, d'une certaine manière, s'alimente d'elle-même, avec des conditions socio-économiques défavorisées dès le départ, entraînant, comme nous venons de le dire, une diminution des chances de réussite scolaire, qui entraîne à son tour une diminution des chances d'accès à l'emploi et donc in fine à des revenus satisfaisants » (Gorohouna and Ris, 2013). Dans une perspective historico-économique plus large, la lecture que propose Umberto Cugola (2017) sur les raisons du malaise de la jeunesse Kanak est aussi intéressante. Parmi les différents éléments qu'il analyse, il identifie deux tournants importants qui ont affecté la société Kanak. La première est la stratification sociale produite par la diffusion du salariat, la scolarisation et l'urbanisation, identifiée aussi par Kohler, Pillon et Wacquant (Kohler, Pillon, et Wacquant, 1985). La seconde est la tension à laquelle les structures de la société Kanak sont soumises par le projet néolibéral, qui, comme ailleurs dans le monde, produit une atomisation des collectifs pour construire une société d'individus, privés de leurs liens de solidarité et de plus en plus dépendants du marché (Cugola, 2017). Selon Langlois (2022), faire *tourner un joint* de cannabis relèverait de l'éthique de la réciprocité, qui renforcerait l'idée d'appartenir à un groupe bienveillant. Ce type d'expérience avec les drogues produirait de la réassurance personnelle et permettrait de développer des rapports « chauds » loin des rapports instrumentaux imposés par les conventions sociales et les obligations économiques. Une partie des consommations juvéniles peuvent donc en partie s'analyser de la sorte.

a. De l'apaisement à la fuite du quotidien

Pour rappel, un quart des répondants au questionnaire ont déclaré consommer de l'alcool et un tiers du cannabis pour se soulager de préoccupations ou de problèmes. De plus, 64,6% d'entre eux affirment consommer du cannabis pour se relaxer (plusieurs réponses étaient possibles). La dimension du soulagement et de l'apaisement est donc très présente dans notre échantillon quantitatif, ce qui a par ailleurs été confirmé par l'échantillon qualitatif. Beaucoup soulignent la tranquillité et l'apaisement apporté par les consommations, en particulier de cannabis mais aussi de l'alcool :

« C'était... ça apaise quand tu... En gros, quand je venais travailler ici sur Nouméa, ben, comme je faisais quart de nuit, j'étais fatigué et tout. Mais je fumais, après ça m'apaisait un peu » (Aniela).

« Ça m'apaise. Je suis tranquille dans ma tête. (...) Je dors bien aussi. C'est lourd le sommeil » (Shiva).

Pour d'autres, consommer permet de moins penser quand il ou elle se sent un peu perdu et submergé par ses pensées :

« Là, je bois pour dormir. Avant, je buvais, c'est juste pour danser (...) En fait, je suis pas accro, mais j'aime bien boire. Après, là, je me suis mis des limites. J'ai dit, là c'est bientôt les examens, j'arrête. Et déjà, moi, je suis quelqu'un qui est perdu dans ma vie. Genre, je réfléchis beaucoup. Je réfléchis beaucoup, genre, à la société. Et ça m'énerve, et tout. Je réfléchis beaucoup. Et lorsque je bois, je perds tous mes repères. Le lendemain, je suis perdu encore de plus, en fait. Et des fois, je peux rester en classe comme ça, mais même à jeun. Mais je suis perdu dans un monde, je sais pas chui où » (Camille).

Parfois c'est pour calmer une colère intérieure que certains consomment, à l'image de Jordan :

« Quelques fois, l'alcool. Ah, ça, le problème, chez moi, c'est... Quand je bois, je peux plus m'arrêter. » « La bière, surtout ça, c'est... C'est un péché mignon, on va dire. Et à chaque fois que j'arrive chez moi... Des fois, ça m'arrive de prendre une canette pour moi à la maison. Quand j'arrive, je me fais glacer. Après, je bois. Après, je termine le travail. » « C'est pour éviter du... Des fois, ça... Quand je sors du travail, j'ai toujours envie de bouger encore de plus. Mais après, quand je bois une bière, c'est bon. Ça va me calmer. Après, je vais rester assis, tranquille. » « C'est quand, là, j'ai vraiment... Je me sens pas bien. J'ai envie de tout péter autour de moi. C'est ça, après. Je vais aller fumer un joint, là, par là. Après, c'est bon, je vais me sentir mieux. C'est seulement quand je sens que je suis bien en colère, puis je peux pas maîtriser cette colère-là. Je vais aller fumer, en fait. J'en ai toujours un petit bout, chez moi. Ouais. En fait, c'est juste pour ça. C'est au cas où ».

Plusieurs jeunes soulignent le fait que les produits psychotropes les aident mais les « freinent » aussi :

« Non, c'est devenu une habitude. Et puis oui, j'aime bien le cannabis aussi. C'est... ça a toujours été là quand j'étais dans la merde. C'était mon seul ami le cannabis. J'ai appris à planter du cannabis, à regarder sur Internet les machins, plantation intérieure, j'ai tout testé (Rires) (...). Le cannabis aussi, il faut dire que ça détruit aussi, puis ça n'avance pas. Surtout des fois quand tu veux aller faire tes papiers puis que tu as fumé un joint avant, avant j'avais dit : « ah non, je ne veux plus y aller, je largue tout ». (...) Disons un peu que ça te freine dans tes objectifs de la vie » (Sandrine).

Maïa explique que si elle consomme c'est qu'elle est mal dans sa vie :

« Bah moi le cannabis ça m'aide. Là, je fume du joint. L'alcool, ça m'aide, je ne sais même pas pourquoi je bois. Je crois que c'était parce que le fait peut-être que ma fille, je ne la vois pas du coup là je commence à boire beaucoup, je m'en fous aussi. Ça, c'est le système aussi qui fait ça. C'est sûr que quand je vais voir ma fille, je sais que je vais aller la voir, je sais que je dois être clean et être clean ce n'est pas un jour avant, c'est deux-trois jours avant. Mais ce n'est rien encore le cannabis, moi je dis. Je préfère 1 000 fois être fou, qu'être accro à l'alcool. En tout cas, là si je n'ai pas fumé pendant deux-trois jours c'est sûr, je vais être excitée comme une gourde là, encore plus excitée que d'habitude. Je crois que c'est pour ça que je fume aussi, pour calmer un peu mon caractère (...) Bah, moi déjà, je sais que j'ai une addiction pour le cannabis. Je crois que bientôt, je vais avoir une addiction pour l'alcool si ça continue. Je sais parce que quand j'arrête, bah je fais un sevrage. » « On est mal dans notre vie la plupart du temps. Moi, si je bois, c'est que je suis mal dans ma vie. En temps normal déjà quand ça n'allait pas, bah moi quand ça ne va pas, bah je démarre sur une bouteille si j'ai l'occasion parce que ça ne va pas. Sinon, le cannabis, ça, c'est toute ma life ».

D'autres enfin consomment pour oublier le quotidien, « mettre en veille la conscience » et « se relâcher », comme Séréna et Céline :

« Mais moi, avant, quand je buvais, c'était plus pour oublier. J'oublie, mais je n'oublie pas, ça endort la conscience de tout ce qui se passe, et puis c'est l'inconscient qui marche, c'est tranquille, la ville est belle et tout, je vis ma best life (Rires) Alors que non, tu vas te réveiller demain et c'est reparti, il faut aller chercher du travail et tout. C'était comme ça moi... enfin pour moi déjà, c'était comme ça. Mais je pense que la plupart des jeunes c'est tous pareil, ils boivent pour mettre en veille la conscience, mais pour qu'ils arrêtent de penser à « je dois faire ça, je dois faire ça... j'ai envie de faire ça, mais je n'ai pas les moyens ou quoi que ce soit » alors « bah allez, viens, c'est mieux ».

« Enfin, c'était plus au lycée que j'abusais. » (en parlant de sa consommation d'alcool). « Quand j'étais en cours. En cours, quand j'avais des temps de pause. À la récré, je vais vite fumer. Après, je rentre en salle. Mais pour des raisons bêtes, quoi. Je faisais mon petit délire là, toute seule. J'avais pas besoin qu'on m'accompagne. Donc oui, il fallait que je me sente bien. (...) Je repensais encore à tous mes soucis. Les prises de tête. L'éloignement avec mes parents, aussi. Là, ça revenait tout le temps. Ça fait que j'ai trouvé que ça pour me réfugier. (...) Je pensais plus à mes études, aussi. C'est ça qui me stressait le plus. Parce que je savais que je faisais n'importe quoi. Et d'un côté, j'avais pas envie de décevoir mes parents. Mais j'avais envie de me relâcher un peu. C'est trop, en fait, l'effet que ça fait. C'est ça aussi qui m'a fait réfléchir, pour changer un peu de mode de vie. Parce que plus je continuais à boire, plus je fréquentais des mauvaises personnes, je n'avançais pas dans ma vie en fait. Mais après j'ai décidé d'arrêter. Et puis voilà. C'est mieux aussi » (Céline).

Pour de nombreux jeunes enfin, consommer équivaut à être sonné ou se perdre :

« C'était pas pour boire, pour boire, pour... apprécier le moment, là, c'est boire pour sentir l'effet. C'est pas... Enfin, c'est pas bon aussi de boire comme ça. Après, on est trop sonnés. Après, c'est... On dit des bêtises (Rires) » (Ludovic).

« Si, mais après à force de boire, tu ne sens plus l'alcool passer. Alors au début, ça arrache, après à force de boire, boire, ça passe comme de l'eau. Du coup il y avait un moment, tu ne sens même plus que l'alcool, il passe, tu bois de grosses gorgées. C'est dans la tête que ça se passe... Et nous on appelle le pastis une bombe à retardement puisque tu bois, tu bois, tu bois tellement que c'est sucré,

c'est que... tu bois, tu bois. Mais après quand l'effet arrive d'un coup, tu es perdu. Avec la bouteille de pastis, c'est comme ça qu'on fait des trous noirs, donc... » (Pierre).

Pour certains comme Romaji, les produits révéleraient « le démon qui est en eux » :

« Pour être sonné, sonné à balle (...) Tous les mecs on était tous la même année. On habitait dans différents quartiers à Rivière salée. Mais on avait la même mentalité. Tous les mecs qui fumaient, tous les mecs qui volaient, tous les mecs qui faisaient l'école, tous les mecs qui faisaient n'importe quoi (...) Si, des fois, y'a des petits move... T'sais, c'est quand les mecs sont trop atteints, trop cachetonnés, t'sais. Comme moi, là, maintenant, y'a des cachetons qui tournent, ça. Seresta. C'est pas que ça excite, mais ça... Ça révèle le démon qui est en toi. En fait, ça, c'est un mélange que nous, on avait trouvé au camp Est, t'sais. Avec les mecs, t'sais ».

Pour beaucoup sombrer serait aussi un plaisir ou une façon de pouvoir échapper à la réalité et imaginer autre chose :

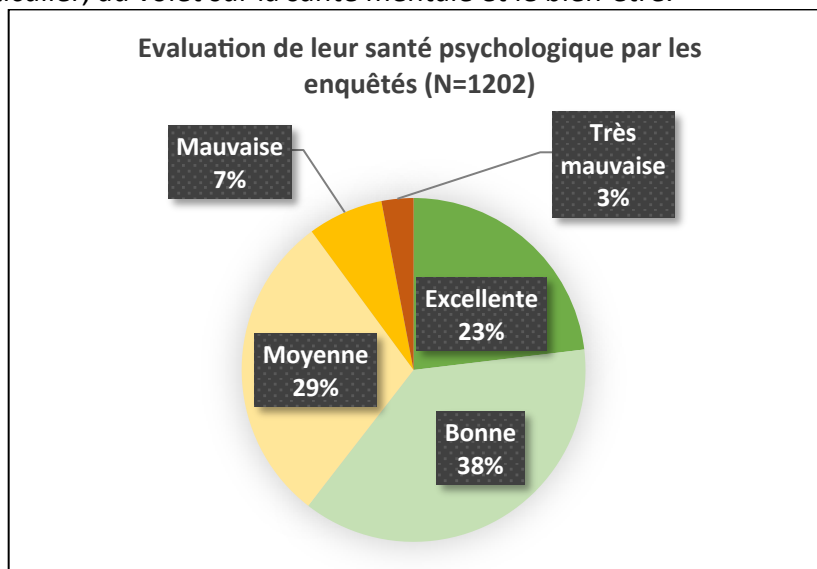
« Moi, avec mes copines, c'était plutôt fumer pour rigoler, passer du bon temps ; et eux, au quartier, c'était plutôt, on va dire, sombrer en fait, sombrer, parler du quartier, parler de ci, parler de ça, rêver plus loin que ce qu'il y a déjà devant nous. Et après, bah genre, je ne me sentais pas bien » (Brenda).

« Euh Koutio, vers Dumbéa sur mer, là où c'est... Ah, mais là-bas, je vous assure qu'il y a beaucoup... Derrière Géant Mall, là où il y a les délinquants, il y a beaucoup (...) Ils prennent un cachet, ils prennent une bouteille, et ils boivent. Il mélange les deux. Après, parce que c'est des jeunes qui ne sont pas accompagnés en vrai. Ils sont comme ça parce que eux, moi, je suis perdu, mais eux, ils sont perdus fois mille (...) Après, si ils fument tout le temps, ça veut dire qu'ils sont accros. Mais ils sont accros parce qu'ils aiment bien la sensation. Et pourquoi ils aiment la sensation ? Parce qu'ils aiment bien être sombrés. Genre, ils aiment bien... En fait, c'est juste qu'ils aiment bien l'effet. L'effet, ça leur plaît en fait » (Camille).

L'écrasante majorité des jeunes rencontrés, qu'ils soient de gros consommateurs ou se déclarant totalement dépendants, font preuve d'une grande réflexivité et esprit critique. La conscience des dangers et des limites des produits psychotropes est bien réelle mais les difficultés et les inquiétudes prennent souvent le dessus et la drogue leur permet de lâcher prise. Selon son usage et la signification qui lui est accordée, la substance pourrait être un moyen de réenchanter le monde car les psychotropes ont une très forte fonction symbolique (Escots, 2014). A ce sujet, il s'opère aujourd'hui à l'égard de l'usage de produits psychotropes un phénomène intéressant. Certains font le choix de retraites *psychotropiques* en pays exotique (Amselle, 2013). Aujourd'hui, la substance devient un support de l'évasion et peut « soigner » un mal être. Certaines entreprises proposent ainsi des voyages encadrés pour s'initier à certains rites psychoactifs à la manière (plus ou moins fantasmée) de la tradition (*ibid.*). En Amazonie, le « commerce de l'ayahuasca » est entré dans les mœurs, bien que cette retraite fasse, pour certains locaux, « perdre le sens » des intentions initiales de ces manières de vivre le breuvage, et le rite qui lui est associé. Bref, ces tentatives d'évasion par le biais de l'usage de substances sont parfois une forme de ritualisation permettant de « conjurer un moment de déperdition de soi » (Le Breton, 2010 : 17). Pour Langlois (2022), la défonce serait aussi un effort pour ne pas être pour ne plus être en contact avec la réalité et oublier l'injuste, l'insupportable et l'absurde. Lisa Dassieu (2019) montre elle que par le biais de l'auto-expérimentation et de l'échange entre pairs, ils développent des savoirs expérientiels sur les produits et leur maniement, constitués et transmis au sein du monde des drogues. Mais ces savoirs ne seraient pas toujours reconnus comme tels par les médecins, qui interprètent souvent l'automédication des usagers de drogues comme un mésusage ou une inobservance du traitement. Nous avons pu le constater sur le terrain, l'usager de drogues reste dans la capacité à « formuler un jugement sur

sa vie » et « le drogué ne perd jamais la faculté de produire un jugement moral » (Ogien 1994), capacité qui viendrait rompre avec le discours de sens commun faisant référence à l'animalité et à la perte de contrôle qui tendrait à nier toute faculté de raisonnement chez les individus s'adonnant à des pratiques addictives (Jauffret-Roustide, 2009).

Il nous semble enfin important de relier ces résultats à l'enquête quantitative que nous avons réalisée auprès des jeunes et, en particulier, au volet sur la santé mentale et le bien-être.



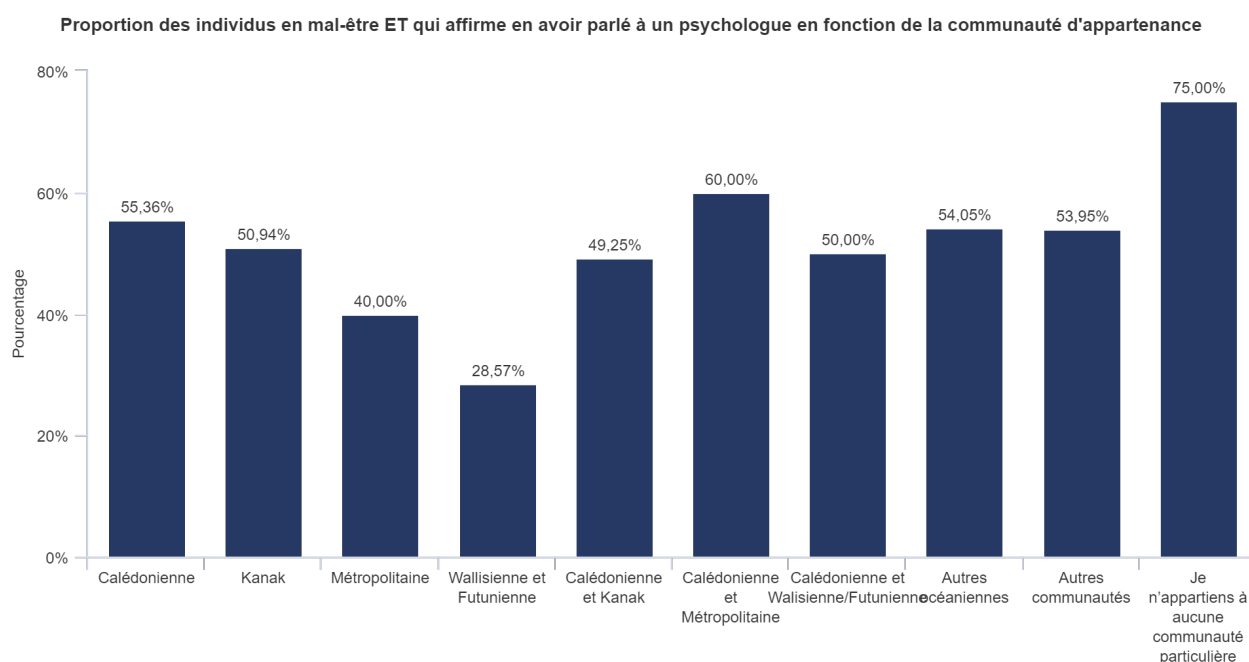
S'il dépend du genre et dans une moindre mesure de la tranche d'âge, le ressenti psychologique présente surtout des disparités en fonction de la communauté d'appartenance. Si 20.3% des jeunes de l'échantillon explique se sentir « très bien » et 10.1% « mal voire très mal », cette répartition n'est pas uniforme, comme le montre le tableau suivant.

Communauté(s) d'appartenance	Ressenti psychologique en fonction de la communauté d'appartenance				
	Comment te sens-tu psychologiquement ?				
	Très bien	Bien	Moyennement bien	Mal	Très mal
Calédonienne	20,41%	37,41%	31,29%	8,16%	2,72%
Kanak	32,81%	36,46%	24,48%	5,21%	1,04%
Métropolitaine	18,18%	40,00%	27,27%	3,64%	10,91%
Wallisienne et Futunienne	20,41%	46,94%	28,57%	2,04%	2,04%
Calédonienne et Kanak	27,73%	33,18%	30,91%	5,91%	2,27%
Calédonienne et Métropolitaine	16,15%	41,54%	31,54%	9,23%	1,54%
Calédonienne et Wallisienne/Futunienne	21,05%	18,42%	55,26%	2,63%	2,63%
Autres océaniques	23,02%	33,33%	34,13%	6,35%	3,17%
Autres communautés	16,83%	41,09%	25,25%	12,38%	4,46%
Je n'appartiens à aucune communauté particulière	10,81%	29,73%	40,54%	10,81%	8,11%

■ *Eléments sous-représentés*
 ■ *Eléments sur-représentés*

La relation est très significative. p-value = < 0,01 ; Khi2 = 78,44 ; ddl = 36, V = 0,135.

Les individus qui se déclarent simplement Kanak sont proportionnellement bien plus nombreux à se sentir « très bien » (32.81%), notamment par rapport aux indonésiens et vietnamiens qui font partie de la catégorie « autres communautés » (seulement 16.83%) ou encore aux Métropolitains (18.18%). Le mal-être semble tout particulièrement toucher les Métropolitains, puisque plus d'un jeune sur dix déclare se sentir très mal psychologiquement, une proportion onze fois supérieure à celle relevée chez les Kanak de notre échantillon. Pour autant, ce mal-être ressenti ne s'accompagne pas toujours de la consultation d'un spécialiste, comme le montre le diagramme en barres ci-dessous :



Communauté fortement affectée par un sentiment de mal-être dans notre échantillon, les Métropolitains n'ont parlé de leurs problèmes à un psychologue que pour 40% d'entre eux. Dans la continuité, les Wallisiens et Futuniens en situation de mal-être n'en ont parlé à un psychologue que pour un peu plus du quart d'entre eux. Ces proportions sont faibles, notamment lorsqu'elles sont comparées à l'ensemble des communautés restantes où nous observons qu'un jeune en difficulté sur deux a pu évoquer ses problèmes psychologiques à un psychologue. Dans l'enquête et sur les 1071 individus ayant répondu à cette question, 264 ont désiré s'exprimer plus ouvertement sur des problèmes de santé, qu'ils soient psychologiques ou physiques. Parmi eux, 68 évoquent des soucis de poids qui affectent leur santé mentale et dont il est difficile de remédier selon elles et eux, pour certains parce qu'ils n'aiment pas le sport ou ne veulent pas en faire, pour d'autres parce que manger sainement a un coût : ils et elles ne peuvent pas se le permettre :

« Je consomme des aliments souvent pas bons pour la santé, car manger sain à un coût. » (Garçon, 17-20 ans, Calédonien)

« Tout est si cher en fruits et légumes, pourtant je dois me mettre à manger sainement et arrêter le grignotage. » (Fille, 21-25 ans, Kanak)

Par ailleurs, la pression scolaire ressort souvent dans les verbatims et concerne tout particulièrement des jeunes filles entre 15 et 16 ans, qui évoquent du stress et de la fatigue en raison de leurs études :

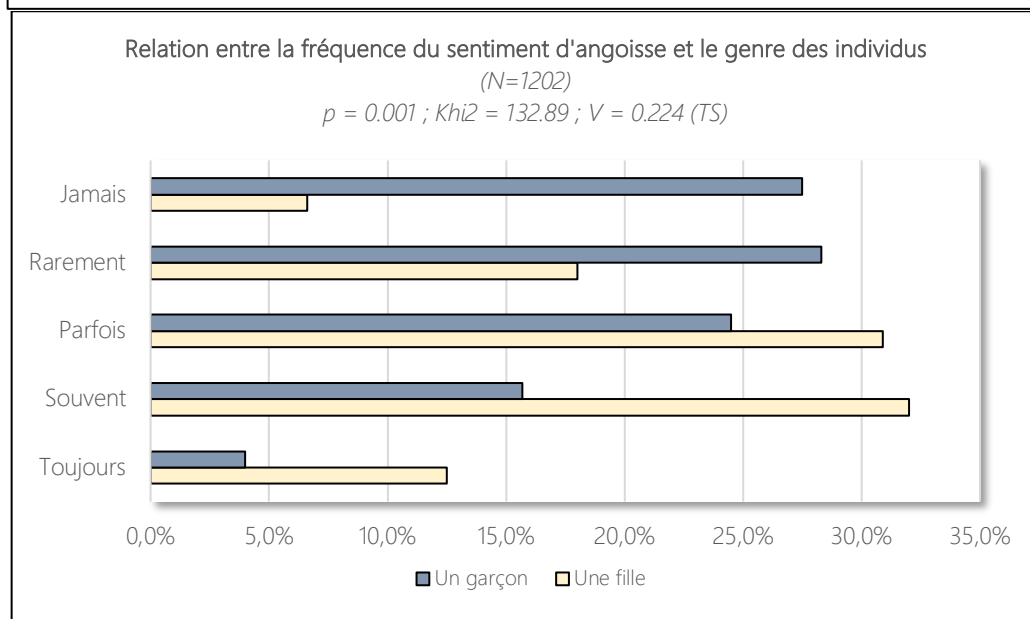
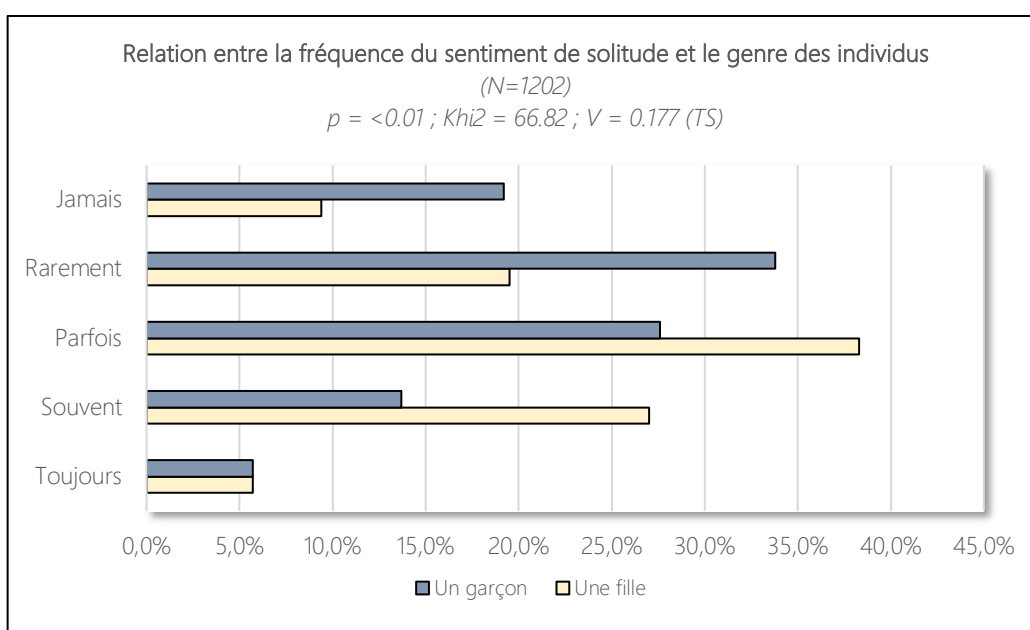
« Je suis souvent très stressée et parce que j'ai tendance à me mettre énormément de pression concernant mes résultats scolaires et de ce fait je suis souvent fatiguée. » (Fille, 15-16 ans, Métropolitaine)

« Je suis beaucoup fatiguée par rapport au cours, je reste tard le soir pour essayer de faire tous mes devoirs » (Fille, 15-16 ans, Vietnamiennne)

De façon plus minoritaire, les problèmes familiaux sont aussi évoqués :

« On ne m'écoute pas beaucoup, et je ne me sens pas hyper bien dans ma peau, j'ai un père mais pas un papa et ça me frustre et me blesse. » (Fille, 15-16 ans, Kanak)

De nombreuses autres variables relatives à la santé mentale, au bien-être psychologique, ou à des sentiments plus négatifs voire pathologisants révèlent de profondes disparités en fonction de la communauté d'appartenance et du genre des individus enquêtés. Nous avons par exemple cherché à explorer, tout en les distinguant, les sentiments de solitude et d'angoisse, qui se révèlent tout d'abord très différents selon le genre. Les filles sont proportionnellement bien plus nombreuses à se sentir plus fréquemment seules, mais aussi à se sentir plus fréquemment angoissées.



Les deux diagrammes en barres horizontales ci-dessus montrent en effet une dépendance statistique entre le genre et la fréquence du sentiment de solitude, mais aussi entre le genre et la fréquence du sentiment d'angoisse. Les écarts sont ici très significatifs. Ainsi, plus de la moitié des garçons enquêtés se sent rarement, voire jamais angoissé, alors que cela ne représente que 23% des filles (et donc plus de deux fois moins).

Les filles sont également deux fois plus nombreuses à se sentir souvent seules que les garçons (32.8% contre 16.1%). Toujours concernant l'angoisse, les individus les plus jeunes de l'échantillon sont également ceux qui se rapproche davantage des extrêmes : ils sont ainsi plus nombreux à se déclarer soit toujours angoissés, à hauteur de 17.2% et donc quatre fois plus que les 21-25 ans et 26 ans et plus, mais aussi plus nombreux à ne jamais se sentir angoissés. Autre valeur notable : 40% des 17-20 ans se sentent régulièrement angoissés.

Relation entre la fréquence du sentiment d'angoisse et l'âge des jeunes calédoniennes

$p = <0.01$; $\text{Khi}^2 = 35.11$; $\text{ddl} = 12$ (TS)

	Toujours	Souvent	Parfois	Rarement	Jamais
Entre 15 et 16 ans	17.2%	28.2%	26.2%	19.7%	8.7%
Entre 17 et 20 ans	11.1%	40.0%	31.1%	14.2%	3.7%
Entre 21 et 25 ans	4.8%	25.4%	38.1%	22.2%	9.5%
26 ans et plus	4.1%	34.2%	42.5%	16.4%	2.7%

Enfin, si, dans l'ensemble, 14% des enquêtés explique avoir sérieusement pensé au suicide au cours des douze derniers mois, ces résultats présentent aussi de fortes disparités.

Les garçons sont proportionnellement deux fois moins nombreux que les filles de notre échantillon à déclarer avoir sérieusement pensé à mettre fin à leurs jours. Nous relevons donc ici que la relation entre l'idéation du suicide et le genre est très significative. Surtout, si nous incluons les individus qui ne s'identifient ni comme une femme ni comme un homme, cette proportion monte à 33,3%, une valeur très élevée que nous ne généraliserons pas pour autant car l'échantillon présente un effectif très faible (21 individus) d'individus se déclarant comme « autres » dans la variable du genre.

Concernant cette fois les seules filles, il ressort que les difficultés financières jouent un rôle dans cette idéation du suicide, la relation étant ici très significative sur le plan statistique. 42% des filles rencontrant très régulièrement des difficultés à payer les biens de nécessité ont pensé sérieusement au suicide au cours de l'année passée contre 9,1% de celles qui arrivent aisément à payer les biens de première nécessité et 10,3 % de celles arrivant à payer les biens de première nécessité mais à qui après il reste très peu d'argent ou pas du tout.

Parmi les individus qui ont déclaré avoir sérieusement pensé à se suicider, donc, les réponses ouvertes s'organisent le plus souvent autour des mêmes problèmes rencontrés : manque de la présence d'un proche : « Le manque de mon père, le regard des autres, le fait de me sentir très seule » (Fille, 17-20 ans, Métropolitaine), graves soucis familiaux et/ou violences physiques : « Mon père ne respecte rien, il nous frappe et nous dénigre, il ne respecte pas sa femme ni ses enfants, j'ai subi du harcèlement pendant trois ans » (Fille, 15-16 ans, Calédonienne), manque de reconnaissance notamment lié au chômage/non-accès à l'emploi : « Je me sens seul, inutile à mes proches, je suis considéré comme de la merde parce que je ne travaille pas » (Garçon, 26 ans et plus, Kanak), ou encore à la non-reconnaissance du travail effectué au domicile : « A cause de mon environnement familial. Je ne suis pas reconnu pour les tâches ménagères ni pour ce que j'ai accompli au cours de mes années d'études. Personne ne me félicite vraiment pour ce que je fais pour les autres. » (Fille, 21-25 ans, Kanak), et enfin une forte pression par les proches ou les pairs,

ramenant à la centralité de l'école (et des résultats scolaires, donc) dans le quotidien des jeunes enquêtés : « *Je suis enceinte et étudiante, j'ai des parents qui veulent que je réussisse, j'ai peur de tout* » (Fille, 17-20 ans, Calédonienne). Une partie des jeunes répondantes et répondants à l'enquête souffrent d'un certain manque d'estime et de respect pour eux-mêmes. Les résultats obtenus à partir des six variables que nous avons utilisées pour dessiner les contours de ce manque d'estime de soi (les deux premières étant positivement connotées, les suivantes négativement) sont recensés dans le tableau suivant.

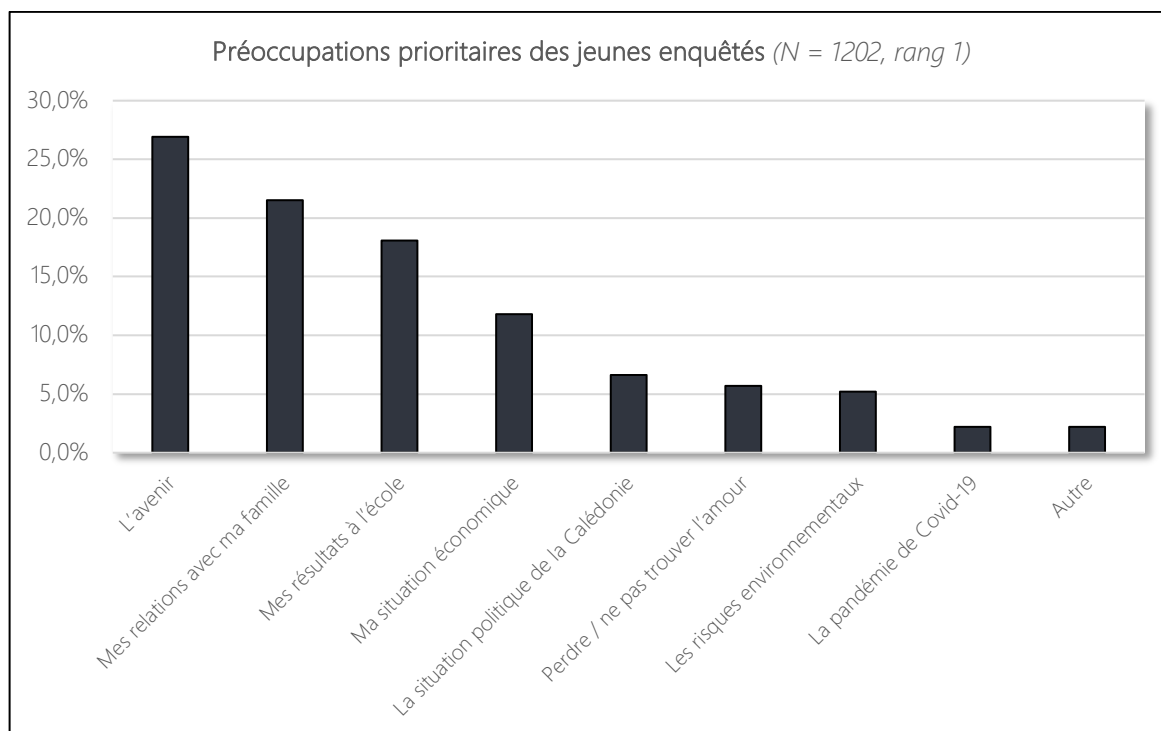
Estime de soi des jeunes enquêtés (N=1202)

	Tout à fait d'accord	Plutôt d'accord	Pas vraiment d'accord	Pas du tout d'accord
Je pense que je possède un certain nombre de qualités	27.1%	51.8%	18.9%	2.3%
Je suis capable de faire des choses aussi bien que la plupart des gens	25.2%	46.5%	24.6%	3.7%
J'ai plutôt tendance à me considérer comme un.e raté.e	10.9%	27.5%	36.8%	24.8%
J'ai peu de raisons d'être fier de moi-même	12.7%	31.9%	34.6%	20.8%
J'aimerais avoir plus de respect pour moi-même	27.8%	38.4%	21.2%	12.6%
J'ai souvent l'impression que les autres ne font pas attention à moi	14.9%	29.1%	34.8%	21.2%

Les deux premières variables présentent des résultats plutôt encourageants, les jeunes estimant qu'ils possèdent peu de qualités ou qu'ils ne sont pas capables de faire des choses aussi bien que la plupart des gens étant nettement minoritaires. En face, les réponses aux variables plus négativement connotées suivent la même tendance et montrent que les individus interrogés semblent avoir une image majoritairement positive d'eux-mêmes. Plus des deux tiers des jeunes de l'échantillon déclarent cependant qu'ils aimeraient avoir plus de respect pour eux-mêmes. Néanmoins, il ne s'agit ici que de résultats globaux mesurés sur les 1 202 répondantes et répondants, et qui sont influencés par différents facteurs dont, par exemple, et là encore, le genre des enquêtés.

Ainsi, les jeunes qui aimeraient avoir davantage de respect pour eux-mêmes sont d'abord des filles : plus du tiers d'entre elles se dit tout à fait d'accord, contre moins d'un cinquième pour les garçons, tandis que, par opposition, les garçons sont presque deux fois plus nombreux à ne pas être vraiment d'accord avec cette affirmation. L'intensité de la relation entre les deux variables est ici élevée ($V=0.202$), montrant un lien suffisamment fort entre le respect pour soi-même et le genre. Cela dit, le genre n'est pas la seule variable explicative et l'origine sociale des individus joue également un rôle essentiel dans l'estime de soi de façon générale. Les jeunes dont les pères sont les plus diplômés ou appartiennent à des catégories socio-professionnelles plus favorisées (notamment les cadres) présentent une estime de soi plus importante, et ce dans leurs réponses apportées à chacun des six variables. Ces résultats sont importants car différentes enquêtes montrent que certaines consommations de produits psychotropes sont fortement associées à une dévalorisation de soi.

Enfin, lorsque nous nous intéressons aux préoccupations prioritaires des jeunes enquêtés parmi une liste prédéfinie et que nous isolons la réponse qui leur apparaît la plus importante (question hiérarchisée, rang 1), il ressort que la situation économique des enquêtés n'intervient qu'en quatrième position, ou encore que les risques environnementaux ou encore la pandémie de Covid-19 (l'enquête a été menée entre 2021 et 2022) ne sont que faiblement prioritaires :



La crainte pour l'avenir domine en revanche les autres, et est directement suivie par les relations avec la famille et les résultats à l'école. Ces préoccupations prioritaires traduisent donc, d'une part, le poids de la famille dans la vie quotidienne des jeunes calédoniens et, d'autre part, la centralité de l'école. L'injonction à la réussite qui passe essentiellement par l'école joue un rôle sur l'estime de soi : les jeunes redoublants déclarent nettement plus que les autres (57% contre 39% si nous regroupons plutôt d'accord et tout à fait d'accord) avoir peu de raisons d'être fiers d'eux-mêmes.

La communauté d'appartenance déclarée joue un rôle très important ($V = 0.20$) dans les préoccupations principales des jeunes néocalédoniens. Si tous les jeunes sont avant tout concernés par leur avenir, diverses communautés se distinguent nettement dans leurs craintes, qui concernent davantage les relations sentimentales et les résultats scolaires pour les Métropolitains, l'avenir et les résultats scolaires pour les Wallisiens et Futuniens, tandis que les Kanak sont sur-représentés parmi les individus les plus préoccupés par la situation politique de la Nouvelle-Calédonie (quatre fois plus que les Métropolitains, Wallisiens et Futuniens) et les risques environnementaux. Par opposition, les relations sentimentales semblent moins prioritaires chez les individus s'identifiant comme uniquement Kanak (17,2%), ainsi que les résultats scolaires mais dans des proportions bien plus mesurées (environ un individu sur deux). Attention cependant à ne pas surinterpréter ces résultats, puisqu'il s'agit ici d'un choix hiérarchisé, dans lequel les individus devaient uniquement sélectionner les trois items qu'ils jugeaient les plus préoccupants pour eux : le fait que les Kanak ne soient que 17.2% à évoquer leurs relations sentimentales parmi leurs priorités, contre 56.4% pour les Métropolitains (donc plus du triple) ne veut pas dire que les Kanak ne se sentent pas concernés par cette problématique, simplement qu'ils la jugent moins prioritaire lorsqu'on leur demande de faire un choix.

Ces résultats nous paraissent essentiels et devraient être pris en compte dans toute réflexion sur l'accompagnement et les conduites addictives des jeunes, d'une part car des facteurs sociologiques influent nettement sur la santé psychologique, le bien-être et les idées suicidaires et que tous les jeunes ne peuvent donc pas être accompagnés de façon homogène, et d'autre part, car beaucoup de professionnels n'ont ni conscience ni accès à des données objectives sur ces questions. Enfin, ces résultats soulignent l'importance des inquiétudes et de l'incertitude propre à cette catégorie sociologique qu'est la jeunesse, même si celles-ci ne sont pas vécues de façon uniforme. Se construire et avoir confiance en soi relève donc de trajectoires

et expériences très diverses, qui se réalisent parfois, en partie au moins, par le truchement de produits psychotropes.

b. Prendre confiance en soi et dire les choses

Pour beaucoup, et en particulier les jeunes kanak, consommer surtout de l'alcool permet d'être « plus à l'aise » comme pour Joey : « *Je pense que les gens ils trouvent qu'avec l'alcool, tu as plus de... enfin tu es plus à l'aise à dire des choses, je pense* » ; d'être moins timide, à l'image de Clovis : « *Bah faire le malin. Il y en a ils boivent aussi pour être moins timide* » ou encore de s'exprimer en étant désinhibés :

« On apprend à nos enfants à s'exprimer avec l'alcool alors qu'on leur apprend pas à mettre les mots sur ce qu'ils ressentent déjà de base avant, ça c'est un gros problème, je le vois de partout, que ce soit agent de santé sexuelle, égalité, ou addicto, c'est vraiment le truc... on n'arrive pas... on n'a pas les mots pour s'exprimer, et on va mieux s'exprimer, parce qu'on est désinhibés, avec l'alcool » (Oceania).

« L'alcool ça révèle les sentiments aussi, ça permet de parler de dire des choses de s'exprimer. Quand tu es saoul tu trouves les mots, ça te permet de réfléchir de méditer » (Ernesto).

Mathias précise lui aussi ce caractère « libérateur » des consommations de produits psychotropes :

« Tu as des gens qui, quand ils sont dans les tribus, il y a des gens qui ne parlent pas forcément, qui sont beaucoup plus réservés. Par contre, quand ils commencent à consommer, tu entends que ça sort beaucoup plus. Après, ça peut être aussi quelque chose de positif. C'est libérateur aussi de libérer la parole, de savoir vraiment ce qui passe. Après, il ne faut pas qu'il passe à des trucs un peu. . . C'est trop méchant. Du coup, oui, c'est vrai que c'est forcément libérateur le fait de s'exprimer. Après, je pense qu'il faut que chacun développe des petites compétences psychosociales pour ne pas que ce soit l'alcool qui soit libérateur, pas que ça. C'est vrai que ça a ce côté positif, le fait qu'ils puissent parler, mais à côté de ça, il y a énormément de choses négatives » (Mathias).

Le cannabis peut aussi permettre de se sentir plus à l'aise et d'oser aborder les autres, comme pour Pierre : « *Mais en fait avant moi quand je fumais, c'était à cause du stress, j'étais tout le temps stressé quand j'allais au collège (à cause « du regard des autres »). Du coup j'ai fumé du cannabis, tu es à l'aise, tu es intelligent, même avec les filles. Je ne parlais jamais aux filles avant* ».

Certains se rendent néanmoins compte que cela n'est que temporaire ou illusoire, comme le souligne Rose :

« Parce que j'aimais bien, c'était une échappatoire en fait. Ça me faisait me sentir bien, enfin ce que je pensais quoi. Alors qu'en fait pas du tout. » « Voilà. Avant pour moi c'était bien, tu te sentais bien, j'avais confiance en moi quand j'étais stone et tout. Mais maintenant que j'ai arrêté, ça me faisait croire que j'étais comme ça, alors que pas du tout ».

Parfois néanmoins ce qui libère, permet de s'exprimer peut en retour coûter cher comme le souligne dans le même Ernesto dans son entretien :

« L'envie de boire, c'est puissant, c'est extrême l'alcool. Après t'es obligé de boire c'est dur c'est un vrai travail sur toi, et le mal il est là. Je bois toujours mais même pour mettre un coup d'ambiance ».

Je buvais beaucoup dans l'excès vraiment beaucoup quand j'étais viré de mon travail, j'ai commencé à boire j'aime boire tout seul. Après tu oublies quand tu es saoul, tu perds ton intelligence ».

La frontière entre la liberté et la dépendance, l'expression et le repli sur soi est donc ténue. Emmanuel Langlois (2022), montre lui aussi que les drogues sont des capacités d'action sur soi et des outils de médiation entre soi et son environnement : « Le déploiement de capacités d'agir s'opère toujours dans des environnements contraints ». Il faut donc « comprendre les usages sociaux des drogues, à partir du besoin de redéfinir, son rapport à autrui et à intervenir dans le délicat capharnaüm intrapsychique (Lesourne, 2007 *in* Ibid.) ». Les drogues seraient donc des systèmes de médiation qui « font ou défont des liens sociaux, isolent, rapprochent, travaillent au cœur les systèmes relationnels des individus » (Ibid.). Toujours selon Langlois, dans les récits de vie des usagers, les relations avec la famille, les pairs, le groupe d'appartenance ou l'autrui généralisé sont compliquées, passées sous silence, espérées et semblent être en chantier permanent : « Dans la seconde modernité, l'autre serait un problème parfois infernal ».

c. Exprimer sa violence

L'alcool et la violence semblent étroitement liés dans les expériences des jeunes calédoniens. Là encore le cannabis est plus souvent présenté comme « pacificateur » quand l'alcool, lui, exacerberait les tensions, comme en témoigne Nino : « *Je suis un gros consommateur de cannabis de beuh, la beuh elle te pose, l'alcool ça rend nerveux, tu fais des conneries, tu es agressif. L'alcool c'était excessif mais après j'arrêté* ».

Ces tensions et conflits se jouent à plusieurs niveaux.

Le phénomène de bande commence à se développer en Nouvelle-Calédonie. Il s'agit souvent de bandes liées à des quartiers rivaux, mais aussi à des tribus ou communautés :

« Taper des gens, parce qu'alors là justement, on a bu entre nous. Après l'autre, il suffit qu'il connaisse une bande qui arrive, après la bande, il va boire avec nous, mais nous, on ne le connaît pas. On va être saoul, on va... comme on ne les connaît pas, mais on va insulter et après on va se taper dessus » (Nosh).

« C'est quelque chose où la jeunesse vraiment est contrainte à l'alcool et aux drogues, en sortie de classes et des jeunes alcoolisés, des... voilà. Et aux bagarres, il y a énormément de bagarres entre jeunes, entre communautés aussi » (Mahe).

« Allez ! On commençait par la bière. Je suis arrivé, il y avait lui, mon cousin puis sa copine. On a bu doucement. L'autre cousin, il est arrivé, sa copine, voilà, on s'est bien mis KO... Et voilà, c'est le cousin qui a... c'est le cousin quand il boit, par ici ils vont ressortir des guerres, des conflits d'avant, bah les histoires des vieux, tout ça chez nous dans les clans, tout ça. Ressortir ça puis ça remonte, il n'aime pas. Ils se sont chamaillés, chamaillés là » (Clovis).

Les violences ont également souvent lieu en famille. Le travail de terrain nous a amené à être témoins d'une bagarre très violente dans les quartiers sud entre plusieurs membres, plus ou moins âgés, d'une famille caldoche. Les violences intra-familiales peuvent donc bien être parfois corrélées à l'alcool :

« Mais là, ce week-end, chez ma belle-famille, il y a eu un barbecue. Un petit repas, un petit rassemblement de famille. Les tontons et les tantines, ils ont amené de l'alcool. Et ça s'est mal terminé. Et c'est pas la première fois. Ça fait... Trois week-ends d'affilée où ça se termine mal » (Tamar).

Certains jeunes en particulier des filles, soulignent la régularité de ces violences et le fait qu'il leur est difficile, dans leur groupe, car ce n'est pas le cas de toutes et de tous, de vivre une soirée sans violence. C'est le cas de Fiona, qui est métisse calédonienne métropolitaine et qui vient d'un milieu plutôt favorisé :

« Ouais, peut-être qu'à une soirée sur deux où je vais, il y a des bagarres. Et il y a la police qui débarque, tout ça. (...) au foyer vietnamien. C'est surtout là-bas, j'en ai fait pas mal là-bas. Il y a quasiment tout le temps des bagarres là-bas. Je pense qu'à partir de 80 personnes, il peut commencer à y avoir une bagarre. Et plus ça augmente, plus il y en a. C'est chiant. En fait, à chaque fois que je me dis qu'il y a une soirée, je me dis dans ma tête, c'est sûr qu'il y aura une bagarre. Et c'est chiant parce que ça casse toute la soirée, tout le monde se dispute. (...) C'est à cause de leurs copines, d'anciennes histoires. Puis des fois, il y en a qui finissent en sang. C'est assez horrible ».

Il est important de préciser aussi que, dans plusieurs cas, l'alcoolisation ou les autres drogues n'accompagnent pas nécessairement les violences intra-familiales :

- *Méréhi: Oui, il y avait des violences. Mon père, c'est un... je ne sais pas vraiment comment on appelle ça. Il bat les femmes. Il battait ma mère depuis que j'étais petite, depuis que je suis née. Après, quand il était séparé avec ma mère, bah il a recommencé avec toutes les copines qu'il a eues. (...). Oui, c'est un homme violent et ce n'est pas... pour lui, la place de la femme, ce n'est pas à la cuisine, c'est juste qu'elle doit rester à sa place. Elle peut travailler, mais il faut qu'elle reste à sa place et qu'elle se taise, que c'est lui qui sait tout faire. Ici, il y a plein de violences faites aux femmes (...) Enfin, il ne me battait pas mais il me battait... enfin pas violemment. Enfin si, violemment, mais... quand j'ai entendu d'autres histoires, d'autres enfants, d'autres jeunes je veux dire, ce n'est rien. » « Il nous a demandé de sortir de la voiture et voilà, il l'a frappée. Après, moi je suis partie, je n'avais pas de téléphone et mon père, il n'avait pas de téléphone et du coup, je suis partie appeler les voisins. Et c'est mes voisins qui lui ont dit d'arrêter. Voilà, c'était un peu ça, le problème » (Méréhi).*
- *Enquêtrice : Et quand il était violent c'était sous l'effet de l'alcool ou d'autres drogues ?*
- *Ah non pas du tout.*

Enfin, il est essentiel de ne pas généraliser consommation d'alcool ou d'autres substances et violence, comme cela a tendance à être à fait par de nombreux acteurs sur le territoire.

« Et quand ils se retrouvent dans les fêtes, tout ça, ben là ils se sentent (rires), ils se sentent plus proches des personnes avec qui ils partagent l'alcool en fait. Ça fait que tu... ben dans les fêtes aussi il y a des bons côtés, c'est les... genre un blanc et puis un Kanak se retrouvent, ils font la fête, ils partagent des bons moments ensemble » (Yane).

Les jeunes peuvent aussi parfois utiliser l'alcool ou le cannabis pour échapper au « piège des tensions communautaires » car ils sont souvent pris malgré eux dans un contexte social et politique exacerbant les différences entre tribus, clans et communautés.

Il convient de dissocier l'association pure de l'usage de substances à la violence, elle-même résultant généralement de troubles psychologiques ou d'une situation de fragilité individuelle et sociale, indépendants de la prise de substance. Si l'alcool est effectivement propice à la désinhibition, à la surestime de soi et à la violence (Peretti-Watel, 2006), les relations entre usages de substances et violence dépendent du contexte social d'usage et de la signification qu'ils revêtent pour leur auteur en lien avec ses pairs (Parker & Auerhahn, 1998 in Beck et al., 2010).

d. Essayer d'avoir une prise sur sa propre vie

Un autre registre, moins intuitif et moins étudié, est ressorti du travail d'analyse celui, au contraire de ce qui vient d'être évoqué, d'essayer d'avoir une prise sur sa vie. La notion de « dépendance » aurait tendance à effacer, dans l'imaginaire social comme dans le discours politique, la capacité qu'ont finalement aussi les individus d'agir sur eux-mêmes (Bergeron, 2009).

Pour Noah, l'alcool et la cigarette seraient « un passeport pour devenir adulte », se rapprochant ainsi du rite de passage évoqué au-dessus :

« C'est ça parce que c'est devenu de vraies problématiques, ça s'est ancré dans la culture, vous voyez, l'alcool et la cigarette, c'est devenu quelque chose de très important chez nous à cause de l'impact que ça a en général sur les Kanak. Du coup, c'est carrément devenu une sorte de passeport pour devenir adulte ».

Pour beaucoup, consommer et avoir des pratiques déviantes permettrait aussi de ressentir des choses, d'avoir des sensations fortes :

« Je vole pour faire pour avoir des sensations pour jouer un peu en mode chat, pour ne pas me faire attraper et nulle part ailleurs je t'avoue je trouve cette sensation » (Nino).

« Mais je l'aime bien la Nouvelle-Calédonie (Rires) C'est bien, il y a du monde, il y a de tout, toutes ethnies, il y a des bonnes choses. Mais je pense que les jeunes aussi, ils cherchent... comme on dit, ils ont soif de nouvelles choses, cherchent l'aventure, des choses comme ça et on n'a pas forcément de... bah genre dire un peu des attractions, des trucs pour... je ne sais pas justement feinter ce truc que le jeune, il va sentir la sensation qu'il va chercher. Du coup, quand il va chercher des sensations, il va vouloir dépasser ses limites, tout ce qu'il va trouver c'est l'alcool, le tabac. Enfin, je pense que c'est comme ça aussi. Mais s'il y avait d'autres choses à... parce que c'est vrai que quand tu réfléchis, à part aller au cinéma ou... enfin c'est des trucs banals. Mais je pense qu'il faudrait leur offrir plus de choses... » (Vanolee).

Pour plusieurs jeunes, consommer en grande quantité, c'est aussi une façon d'interpeler les adultes, d'attirer leur attention afin qu'on s'occupe d'eux, comme l'explique Matahi ou Landry :

« Et il m'a tapé, mais il m'a dit un truc, il m'a dit dans la voiture, quand il m'a ramené au lycée, il m'a dit : « tu peux faire les trucs, tu peux boire, fumer, mais du temps que ce soit dans le respect des gens. Par exemple, tu ne vas pas fumer à côté d'une petite vieille, tu fumes à l'abri des regards, tu ne vas pas boire au milieu de la route, devant des gens ou des trucs comme ça ». Et en fait quand il m'a dit ça, c'est là que j'ai vraiment arrêté. Je me suis dit : « putain, c'est vrai que... c'est bon, j'ai eu ce que je voulais, ça ne va pas continuer maintenant ». J'étais toute sèche, avant... Du coup, après on a arrêté (...) En fait le truc c'est que moi, mes parents ils m'ont tellement privée de beaucoup de choses, et que je voyais tellement mon frère tout vivre, faire tout ce qu'il voulait qu'en fait c'est là que... Vu qu'ils m'ont tellement restreinte et tout, ils ne m'ont jamais fait confiance que c'est là que j'ai commencé à faire beaucoup de conneries ».

« Ouais, il (son père policier) était au courant. Mais au moment où j'étais en pleine crise d'ado, je faisais ce que je voulais quoi. J'étais jeune et immature. En même temps, j'avais un petit vécu que je n'ai pas trop aimé. Donc pour emmerder mon père, je buvais, je fumais ».

Un éducateur kanak pense également que les jeunes consomment et « font de la merde » pour s'ouvrir » et interpeler les acteurs politiques et parents :

« Il a envie de s'ouvrir, il va... là, le fait qu'il va voler, il va... le fait qu'il fait de la merde, il vole, il fait des choses, ça peut paraître un peu... machin. Mais quand je vois ça, je dis que le jeune, il est en train de faire un appel quoi : « regardez-moi », enfin politique ou moi-même, on ne sait pas, « regardez-moi, j'existe » (...) Mais pour dire : « regardez-moi, j'existe » aux institutions ou même aux parents. Parce que les parents ils ont été... à un moment, ils n'ont pas été présents, tout ça ».

De nombreux enquêtés, jeunes et professionnels, font également état de violences verbales ou physiques de la part de mélanésiens, qui sous l'effet de l'alcool diraient ou feraient des choses qu'ils ne feraient pas en temps normal. Au-delà de l'alcool cela semble aussi signifier que certains osent s'exprimer grâce à l'effet désinhibiteur à l'alcool et peuvent enfin dire ce qu'ils pensent, même de façon extrême, ce qu'ils ne se permettent pas forcément à jeun. Luc témoigne :

« Du genre... Je ne fais pas une généralité, mais on va dire que les mélanésiens, ils peuvent souvent avoir l'alcool mauvais. Je ne dis pas ça méchant. Les premières fois que j'ai vécu ces expériences-là, c'était un ami à moi du collègue. On était en troisième, c'était la première fois qu'on voulait faire une petite fête, et c'est le seul qui a voulu tous nous foutre dessus. Je ne sais pas si ça lui avait fait sortir une haine au fond de lui, ou un truc comme ça, mais non, on n'était plus ses copains à ce moment-là. Et dans ses mots, il disait des choses qui étaient... Oh, qu'on était des enculés blancs, des trucs comme ça, alors qu'il n'est pas du tout comme ça. » « Oui, on lui en a parlé, et même lui, il déteste ça, et il ne comprend pas pourquoi il a été... Après, je me dis peut-être que c'est une excuse, et qu'il doit regretter forcément parce qu'il avait été méchant avec nous, mais non il ne s'en rendait pas compte ».

La consommation de produits psychotropes peut donc être aussi un moyen de se faire remarquer des adultes, d'attirer leur attention ou d'enfin pouvoir dire ce que l'on pense, ce que nous allons approfondir dans la partie suivante. L'individu occidental contemporain existe dans un contexte d'incertitude (Beck, 1986). La pression et l'anxiété, elles-mêmes particulièrement contextuelles, sont un terrain particulièrement fertile pour la consommation de produits proposant une immersion dans une nouvelle réalité (Ehrenberg, 1995). Les « défoncés » (Cournut, 2006) vivraient aujourd'hui dans l'excès, la substance étant « une béquille, voire un matériel d'autonomie dans un monde d'une grande complexité » (Ibid.). Certains jeunes, par exemple, dans l'usage de substance, deviennent maîtres du risque qu'ils encourent (Le Breton, 2002). Selon Tibon-Cornillot (2008), les expériences psychotropiques peuvent ainsi être perçues comme un moyen d'accéder à des réalités dépassant celles que proposent le social au quotidien (parfois devenues insatisfaisantes pour l'individu). Parfois même, la consommation de substances est une stratégie de disparition de soi, dans des moments où son identité sociale quotidienne devient trop pesante pour l'individu (Le Breton, 2015). Lorsque l'individu existe dans une forme de « blancheur » identitaire (Ibid.), la drogue ou l'alcool peut être une stratégie de survie. Ainsi, les pratiques extrêmes, dans lesquelles s'inscrivent les usages excessifs de substances psychotropes peuvent également se lire comme un recours identitaire (Le Breton, 2002). Plus largement, Le Breton observe les conduites dites à risque juvéniles (comprenant l'usage de drogue et d'alcool dits à risque) comme un moyen de s'enquérir de son existence, de reprendre le contrôle. Face au risque de mourir dans les cas les plus extrêmes, l'individu se soumettrait au jugement des autres et à lui-même en se mettant directement en péril. Autrement dit, il se confronte directement à la mort pour prouver son mérite de vivre. Ce type de comportement ordalique est une escorte contemporaine pour une jeunesse parfois dépassée (Le Breton, 2002). Il existe aussi une variable genrée dans la conduite à risque. Les garçons, jetteraient davantage leur corps face au monde tandis que les jeunes filles auraient recourt à

des pratiques plus discrètes (Ibid.). Concernant l'usage du cannabis par exemple, l'usage du cannabis chez les garçons répondrait d'abord à une logique d'intégration, tandis que chez les filles, serait le témoin d'un sentiment de détresse (Beck et all., 2010). Aborder la question des conduites dites à risque nécessite de faire un détour par la subjectivité du rapport au risque (Pérez-Díaz, 2000). Parfois, la prise de risque, terme emprunté à Peretti Watel (2003) est préméditée. Volontairement, le jeune déroge à ses règles de sécurité. Dans d'autres cas, la transgression est innocente. Peretti Watel (Ibid.) parle de conduite à risque. L'individu n'a justement pas l'impression de prendre des risques. Mais il existe aussi des types de comportements « risqués », sans pour autant que l'individu en ait conscience. Des conduites qui ne convoquent pas, dans leurs représentations, de risques imminents. Ainsi, il faut bien comprendre que le rapport au risque dépend des représentations et des valeurs, raison pour laquelle certaines personnes se sentent « déstabilisées » et peuvent ne pas se reconnaître dans la qualification « d'addict » ou de quelqu'un ayant « besoin d'aide ». Néanmoins, les jeunes que nous avons rencontrés sont très souvent conscients des risques nous l'avons dit et ils ne sont pas nécessairement dépassés ou en détresse mais ils sont aussi en colère, désabusés face au monde qui les entoure. Ce point nous paraît essentiel car d'une perspective endogène nous basculons souvent vers une perspective exogène qui engage les responsabilités collectives. Le travail des psychologues est donc très important face aux très fortes consommations et aux addictions mais celui de sociologues l'est tout autant.

Pour la plupart des personnes interrogées les consommations de produits psychotropes serait enfin étroitement liée à l'absence de perspectives pour les jeunes sur le territoire, à l'image de ce que nous dit Stéphanie ou Estebane :

« Alors ici, il faut savoir que le cannabis... en tribu, on a consommé à fumer, on avait... enfin on avait , pff, allez, 12-13 ans... même un peu moins, 10-12 ans tu commences à fumer du cannabis. Vu que tu n'as rien à faire, tu planes, tu restes comme ça toute la journée. Après, sur Nouméa, je pense que c'est plutôt pour une échappatoire. Après, nous, à la tribu, voilà, tu as la pêche, tu as le champ, tu as tout ce qu'il faut quoi, tu es tranquille ».

« Des fois, c'est des fêtes du coup tu prends, des fois c'est quand tu es avec tes co-... non, pas quand tu es avec tes copains, mais quand tu bois, tu es comme ça, tu ne sais pas quoi faire et du coup, voilà, tu prends de l'alcool, tu bois ».

Adam explique lui qu'arrêter de consommer sans avoir de perspective derrière ne servirait à rien : « A un moment arrêter pour arrêter si t'as rien et pas de travail ça sert à rien. Voler c'est plus facile donc tu y vas. C'est maigre le salaire ici donc tu voles ».

Un professionnel de la jeunesse kanak explique lui aussi que les consommations et déviances sont liées à l'ennui et l'absence d'opportunités : « Pour ce qui est des cambriolages, des fois, c'est des cambriolages dits d'opportunité, c'est-à-dire que la personne elle ne sait pas quoi faire, elle va chercher peut-être une réponse à son existence dans la rue, elle se balade, et elle voit une maison ouverte, elle va la cambrioler ».

Un autre, calédonien, souligne aussi la part de responsabilité des adultes dans ce type de consommation :

« On a beaucoup de consommation... ouais, il y a beaucoup de consommation chez les jeunes. Il y a beaucoup de consommations parce qu'on n'est pas aujourd'hui capable peut-être de leur offrir autre chose. On n'a peut-être pas su faire évoluer les pratiques sportives ou faire évoluer les pratiques culturelles, vous voyez, ce que je veux dire. Donc du coup, ceux qui arrivent pas à se retrouver dans un encadrement sportif ou associatif, qui sont plutôt dans un aspect liberté : « je veux pratiquer seul, en copains », etc., on n'aura peut-être pas assez mis d'espace où ils peuvent s'exprimer et... ou on les

a pas assez accompagnés, et du coup, bah voilà, ils consomment quoi. Après, vous avez ceux qui sont en tribu ou qui sont dans des communes assez enclavées, eux ils consomment parce qu'il y a rien à faire, parce qu'il y a peut-être pas d'argent et puis c'est un moyen facile, c'est... ».

Dans la quasi-totalité des entretiens conduits auprès des jeunes, ces-derniers et dernières soulignent les difficultés d'insertion dans le monde professionnel quand on est peu, voire pas, diplômés, mais aussi celles rencontrées pour obtenir un poste à hauteur de ses qualifications pour les plus diplômés :

« Il y a problème d'emploi des jeunes, beaucoup de postes de diplômés sont attribués aux personnes en détachement alors que nous avons les compétences en local. J'ai un ami qui pouvait prétendre à un poste, il avait les qualifications et c'est un métro qui l'a eu et il a même dû le former » (Kevin).

Plusieurs jeunes ont aussi le sentiment que l'image donnée de la jeunesse n'est pas conforme à la réalité et accentue certaines difficultés, sans même parler d'emploi :

« Le problème c'est les faibles débouchés professionnels. Il y a beaucoup de communication autour de la délinquance, des jeunes drogués mais peu sur les jeunes en réussite. (...) On demande peu leur avis au calédoniens, il y a des chercheurs extérieurs qui font des enquêtes sans faire de retour aux populations enquêtées » (Maud).

Il ressort de nos entretiens un sentiment de discrimination chez les jeunes les plus diplômés et, en particulier, les jeunes Kanak : « Il y a des postes ouverts en France d'abord, comme là il y avait un poste de chargé de coordination culturelle à Koné et l'info a d'abord été diffusé en France... (...) Il y a aussi un sentiment d'infériorité du coup » (Mayel).

Quelques professionnels ont aussi conscience de cette discrimination, à l'image de cette professionnelle de la jeunesse métropolitaine :

« Soit c'est des fonctionnaires qui sont en dispo, donc qui viennent un petit peu pour profiter, je te disais, acheter un bateau, profiter du lagon. J'ai eu un prof - je m'en souviens encore, il y a certaines anecdotes, je pourrais écrire un bouquin... - un prof qui m'a ramené, j'étais en moto et j'étais en panne sur un parking d'un collège, il m'a ramené dans la voiture et on a discuté un petit peu. Il me disait « pour moi, le niveau, la moyenne de ma classe, elle peut être à 8 sur 20 : je m'en fous ! De toute façon dans deux ans je suis plus là, donc je vais pas m'investir auprès des élèves qui sont en difficulté, parce que de toute façon, je suis pas fait pour rester là, moi. Ce que je veux faire, je suis surtout là pour faire de la plongée ».

Ce manque d'opportunités professionnelles est beaucoup moins mis en avant par les professionnels et porteurs de projets, qu'il s'agisse de répondre aux problématiques de la jeunesse ou des facteurs pouvant conduire aux addictions.

Certains sont néanmoins conscients du climat anxigène et d'incertitude dans lequel grandissent les jeunes, en général, et calédoniens en particulier, comme cette professionnelle de la jeunesse kanak :

« Enfin bref, on est dans une histoire politique au final encore compliquée, en plus aggravée avec la crise sanitaire. Et là par rapport à la jeunesse... et en plus avec tout ce qui se passe aussi au niveau planétaire : réchauffement climatique et tout ça, enfin bref, je pense que... enfin je sais pas.

Les conditions de vie de la jeunesse aujourd'hui et leur avenir, voilà, c'est un petit peu... pour moi un petit peu sombre quoi. C'est un petit peu... voilà ».

Ces résultats sont intéressants car ils inversent la logique des consommations qui empêcheraient d'agir ou conduiraient à des déviations. Le manque d'opportunités est clairement un enjeu collectif, politique et éducatif partagé et qui ne repose pas sur la seule responsabilité des jeunes et de leurs familles, comme cela a souvent été le cas lors de discussion sur le terrain, u compris avec des acteurs des structures porteuses de projet, autour des consommations et pratiques addictives. Il nous paraît essentiel de penser ce point en Nouvelle-Calédonie et ailleurs. Nous ne pouvons pas ici creuser l'axe de l'encadrement et du poids du cadre ou de son absence dans les trajectoires juvéniles mais Adam résume assez bien les choses : « *L'école au moins c'est net, ça structure, moi ça me structurait, y avait ça et ça, ils nous laissaient comme ça après quand t'arrêtes. Beaucoup se sont engagés dans l'armée. Si on m'avait dit demain, tu pars à l'armée, je serai parti pour le cadre parce que moi j'ai vraiment besoin d'un cadre, et c'est parce que j'ai pas de cadre que j'ai, je me suis retrouvé en prison ».*

Pour beaucoup, l'école représente un cadre et les jeunes incarcérés et/ou en situation d'addiction ont tous connu des difficultés scolaires ou de décrochage, et expliquent comme Adam que les consommations y sont étroitement liées. L'attractivité du dispositif Régiment du Service militaire adapté ou RSMA³ sur le territoire pour les jeunes en difficultés ou éloignés de l'emploi souligne également ce besoin de cadre de la part de nombreux jeunes. Une éducatrice métropolitaine témoigne :

« Et il y a beaucoup de jeunes qui passent par ça et c'est un peu le... ici tu demandes à un jeune qui a arrêté les cours : « Ah, je ferai le RSMA. » Et voilà, c'est résolu. Ou alors : « Je vais partir en France, je vais faire l'armée. C'est un peu les seules opportunités qu'ils se permettent en fait, j'ai l'impression qu'ils arrivent pas à rêver au-delà de ça, qu'ils ont pas conscience qu'ils pourraient faire tout et n'importe quoi. Parce qu'il y a quand même des bourses, il y a quand même des choses, c'est pas des jeunes indiens bidonvilles quoi, c'est quand même... même si c'est difficile au niveau social et économique, il y a quand même... il y a quand même des choses, donc que ce soit pas adapté, que... je comprends, mais quand même je... j'arrive pas trop à saisir ce qui... ce qui leur manque en fait, il y en a qui disent qu'ils ont envie de sortir d'ici, de partir de Nouvelle-Calédonie, et à la fois ils s'en donnent pas les moyens ou ils vont pas chercher les informations, ou je sais pas. C'est... c'est étrange un peu ».

Ce témoignage est particulièrement éclairant car beaucoup pensent que les jeunes n'ont pas envie ou ne se mobilisent pas mais ces-derniers ne connaissent pas toujours les dispositifs et auraient justement besoin d'accompagnement sur ce point. Il existe bien sur ce point encore un décalage entre les attentes et besoins des jeunes et l'accompagnement qui leur est ou non proposé. Nous retrouvons ce décalage aussi sur les actions de prévention du territoire

Pour conclure cette partie, il nous paraît important de rappeler que la représentation classique du « monde des drogues » (Duprez et Kokoreff, 2000 in Langlois, 2022) déclinait ces dernières années au profit de l'émergence d'un « monde de la chimie sociale » qui s'étirerait des toxicos « classiques », désormais médicalisés, aux « normaux » sous médicaments psychotropes, des *outsiders* aux *insiders*, et quantité de situations intermédiaires ou temporaires (Langlois, 2022). Le contexte normatif qui est le nôtre, dans une société paradoxante (de Gaulejac et Hannique, 2015), marquée par un phénomène d'accélération (Rosa, 2010) amènent les acteurs à développer des stratégies de contournement : « Tous instrumentalisent des

³ « Le régiment du Service militaire adapté de Nouvelle-Calédonie est un dispositif militaire de formation socio-professionnelle, il a pour objectif principal de favoriser l'insertion de jeunes calédoniens (18 à 25 ans) éloignés de l'emploi au travers d'une approche globale qui vise tout autant l'apprentissage de savoir-faire professionnels que de savoir être » : <https://www.rsma.nc/qui-sommes-nous/nos-missions.html>

produits dans un contexte normatif, marqué par l'exigence simultanée de ressemblance et de singularisme, de conformité et d'innovation, d'intégration et de mobilité, de responsabilité et de prise de risque » (Otero et Colin, 2015). Ce serait la raison pour laquelle nos sociétés seraient devenues clairement addictophiles : « nous aimons les produits psychotropes car ils nous rendent des services inestimables et vitaux pour la gestion de notre individualité » (Langlois, 2022). Les drogues seraient devenues les médicaments de la modernité (Ibid.).

Michel Kokoreff et Dominique Duprez (2000) au regard des entretiens réalisés dans leur enquête distinguent trois formes de carrière d'entrée dans la consommation de drogue. Une première apparaîtrait suite à un événement biographique majeur, qui symboliserait un tournant de l'existence et la rencontre avec le monde de la drogue : la *forme rupture*. Par opposition, ils identifient une deuxième forme qui se caractériserait par une entrée progressive dans la carrière, ponctuée par une série de micro événements, plus ou moins distants dans le temps. Ce serait leur accumulation qui constituerait l'emprise, tel un processus perçu comme inéluctable. C'est ce qu'ils qualifient de *forme engrenage*. Ils identifient enfin une troisième forme, qui, tout en tenant compte du jeu de circonstances, des rencontres et des opportunités, traduirait la force du quartier dans le déploiement des différentes phases. Il y aurait, plus encore que l'apprentissage, un processus de socialisation à travers la vie de quartiers ou de cité. C'est ce qu'ils qualifient, « faute de mieux » la *forme socialisation*.

Pour Langlois (2022) dans le nouveau monde des drogues, le travail de mise en cohérence serait du ressort de l'usager : « Entre intentionnalité et médiation, les usages sociaux contemporains collent aux problématiques de l'individu qui se fabrique entre idéal de soi et relations aux autres » (Ibid). La sociologie des drogues serait donc aussi une sociologie de l'individuation. Selon lui toujours (Ibid.) il y aurait donc toujours un besoin social, qui s'exprime à travers la consommation de drogue : un besoin altruiste, hédoniste, égoïste, d'évasion, de identification, de fusion, etc. Nous ne pouvons pas entrer plus en détail ici mais Langlois (Ibid.), identifie sept usages sociaux des drogues qu'il a essayé de décrire à travers quatre dimensions : 1) une intention (comment les usagers formulent leur projet ?), 2) une relation (quel niveau relationnel est en jeu ?), 3) une figure emblématique, et 4) un type d'individu (dans quelle figure de l'individu se traduit-elle ?).

Ces 7 sociaux des drogues seraient : le plaisir avec l'intention de planer ; la prospection, pour voyager ; la souffrance, pour apaiser ; la performance, pour gagner ; la défonce pour s'assommer ; la fusion, pour se fondre et la distinction pour s'affirmer (cf tableau ci-dessous).

Tableau 1. Sept usages sociaux des drogues

Les 7 familles	Intention	Relation	Figure emblématique	Figure d'individu
Plaisir	Planer	Pour soi	Poètes parnassiens	Culture du narcissisme de Christopher Lasch
Introspection	Voyager	En soi	Psychonautes	Individu authentique de Charles Taylor
Souffrance	Apaiser	Privé de soi	Gueules cassées	Individu vulnérable de Joan Tronto
Performance	Gagner	Contre d'autres moi	Sherlock Holmes	Culte de la performance d'Alain Ehrenberg

Les 7 familles	Intention	Relation	Figure emblématique	Figure d'individu
Défonce	S'assommer	Sans les autres	Lantier	Individu aliéné de Karl Marx
Fusion	Se fondre	Dans les autres	Raveurs	Individu altruiste chez Émile Durkheim
Distinction	S'affirmer	Sortir de la masse	« Vrai dur » (<i>wild cat</i>)	Individu puissant chez Friedrich Nietzsche

Il nous semble toutefois qu'il manque une dimension importante pour caractériser les usages en Nouvelle-Calédonie, qui serait quant à elle plus politique et très liées aux inégalités sociales, ethniques et au contexte du néocolonialisme. Il pourrait s'agir de la colère dont l'intention serait de changer, tout en croisant à la fois l'intention de s'exprimer, s'apaiser, s'affirmer et gagner. Nous y reviendrons en conclusion de cette analyse. Ceci étant dit nous pouvons donc voir ici que les facteurs explicatifs des consommations sont extrêmement divers et variés et qu'il en sont pas seulement internes aux individus et leurs famille mais qu'ils sont aussi éminemment sociaux et collectifs. Il nous paraît essentiel de bien comprendre aussi que le contexte historique, politique et social néo-calédonien qui joue un rôle central sur les consommations et addictions juvéniles et que ces éléments sont en prendre en considération par les pouvoirs publics dans toute action en faveur de la jeunesse et, qui plus est, sur la question de la prévention et de l'accompagnement.

3. Des actions de prévention souvent perçues comme inefficaces

Dans le volet quantitatif de notre recherche plus de la moitié des jeunes n'ont jamais suivi d'action de prévention sur les drogues. 50% les ont jugées utiles, 30% très utiles et 20% peu utiles ou inutiles. 50% des répondants estiment qu'une action de prévention leur serait utile et 70% l'affirment pour les jeunes en général. Pour de nombreux enquêtés par entretien toutefois, il manquerait des dispositifs de prévention adaptés aux jeunes à l'échelle du territoire, quand pour d'autres il manque surtout une visibilité et lisibilité sur les dispositifs existants :

« Bah il faudrait que ça soit beaucoup plus médiatisé, parce que nous on ne connaissait pas... Moi, il a fallu que je travaille ici pour connaître un peu plus, mais dans les quartiers on n'est pas assez... enfin, ça n'a pas été assez communiqué. Puisque chaque quartier a leur maison de quartier, et du coup les éducateurs ils ont le devoir quand même de diffuser dans tout le quartier, mais moi depuis que je suis là-bas, je n'ai jamais entendu des trucs concernant les préventions d'addictologie ou les trucs comme ça, je n'en ai jamais entendu parler. Ce n'est peut-être pas assez développé, c'est à développer je pense encore » (Elina).

« Par exemple, on parlait des potagers, mais y a déjà... le CCAS a déjà mis en place des jardins partagés au niveau du DSM, mais je trouve que ça c'est quelque chose qui n'est pas très connu et que je trouve qui, au lieu de créer de nouvelles choses, on devrait faire en sorte que les choses qui existent déjà soient plus connues au niveau du public. Parce qu'il y a déjà beaucoup de choses qui existent sur la commune de Dumbéa, c'est juste qu'il faut que les jeunes sachent qu'elles existent. Il y a des jeunes qui ne savent même pas que la maison de la jeunesse elle existe » (Kétsia).

Les jeunes ont un regard assez singulier et ont exprimé de façon très précise et réflexive, là encore, les forces et limites des actions de prévention.

a. Découvrir par soi-même et prendre conscience des conséquences

Pour de nombreux jeunes, les interventions de prévention arriveraient à un moment où les jeunes ne se sentent pas encore concernés. Pour certains ce serait plutôt en découvrant par soi-même que la prise de conscience peut avoir lieu :

« La prévention, j'en ai eu quand j'étais encore au collège en 5^{ème} je crois. On s'en foutait complètement. On était jeunes. On était déjà en train de boire, on était déjà mal barré. C'est bien la prévention mais il faudrait faire plutôt et je suis pas sûr que ça va changer grand-chose. Y'a quelques mecs qui vont bien faire, mais les autres non. Le mieux c'est que eux il fume et ils verront par eux-mêmes, ils vont choisir tout seul ils vont se dire bah c'est quoi cette vie. Les autres c'est la religion, ils sont dans une vie de famille ils sont rangés » (Federico).

« Je pense qu'il y en a assez (de la prévention), mais maintenant, ils s'en foutent les gens. J'ai l'impression qu'ils s'en fichent. Ils écoutent, mais ils ne font rien. Par exemple, pour la prévention routière, je connais tous mes copains, ils boivent, mais ils conduisent après et ils s'en foutent (...) Je n'en ai aucune idée, je vais dire qu'il faut qu'il leur arrive un truc sur la route pour qu'ils captent, qu'ils se disent qu'il ne faut pas que je recommence. Qu'il y ait des intervenants qui viennent leur parler, c'est cool, mais ça ne change rien dans leur tête » (Fiona).

Pour d'autres ces actions seraient de faible utilité car le message est rarement reçu et approprié, comme le précise Aniela: *« Mais, moi, je trouve que DECLIC ils viennent, ils font des interventions comme ça dans les écoles, mais c'est pas les jeunes qui vont aller vers eux. Genre, même moi, quand on était au lycée, DECLIC ils faisaient des interventions, mais ça rentre là, ça sort de l'autre côté. En fait, ça sert un peu à rien, ce qu'ils font. Mais ça aide des gens, mais pas tous les jeunes ».*

La rencontre ou connaissance de personnes ayant été affectées par les effets des consommations semble pour certains jeunes beaucoup plus efficace que toutes les préventions car cela marque et affecte, comme le précise Madeline :

« Après, peut-être, notamment, nous, dans notre classe, il y a une fille qui a eu un accident de voiture en début d'année, parce que le mec en face était alcoolisé, et elle a vraiment eu un très grave accident, elle a été évasanée en Australie et tout, donc peut-être que, justement, avoir des témoignages comme ça, en plus, on a l'avantage en Calédonie qu'en général, c'est petit, donc les gens se connaissent, et là, le fait que, vraiment, ce soit arrivé à quelqu'un qu'on connaît, je trouve que ça fait encore plus réaliser le danger, quoi, c'est-à-dire que le mec en face, il a tapé une voiture avec elle, sa mère et sa petite sœur, les trois se sont retrouvées à être hospitalisées, elle a été évasanée, sa mère et sa sœur se sont trouvées en centre de rééducation, le mec en face, il est tétraplégique, il a tué sa femme et sa fille, donc, quand t'as des histoires comme ça, c'est forcément très choquant, déjà, de base, mais quand, en plus, c'est raconté par quelqu'un que tu connais, c'est sûr, c'est impactant, et cette histoire-là, je sais que, contrairement aux trucs de sensibilisation qu'on a pu nous faire, je sais que celle-là, je ne suis pas prête de l'oublier, c'est comme... C'est en rapport... C'est la prévention routière, ça, c'était même pas une question d'alcool, c'est une autre histoire, mais j'ai un prof d'anglais, l'année dernière, qui, pareil, a été tué en voiture par un chauffard, qui a doublé sur une ligne blanche, et qui, du coup, elle a, pareil, percuté un choc frontal, et donc, on est allé à son enterrement

avec toute ma classe, et il y avait son petit garçon de 3 ans qui courait autour du cercueil, et donc, ouais, ce genre de choses, ça marque, et tu te dis, mais genre jamais de la vie, il faut que je double sur une ligne blanche, et ce mec-là en face, qui était vraiment un amour, ce prof, et qui a laissé derrière lui une femme et un gosse de 3 ans, quoi ».

Le fait de connaître quelqu'un dans son environnement peut aussi avoir un effet de sensibilisation et aider à prendre conscience des enjeux :

« Enfin, ça m'aide, je ne sais pas comment expliquer, mais genre ça m'aide au travail le fait de voir dans mon entourage qu'il y a des personnes comme ça qui sont dépendantes. Et du coup, je leur pose des questions, ils me répondent et moi ça m'aide à... genre voir une personne qui est dépendante, genre je ne les connais pas, mais j'ai juste trois questions, je sais que lui, il est comme ceux que je connais. Il y a ça, il y a aussi le fait que genre j'ai commencé à m'intéresser au métier d'éducateur spécialisé là et j'ai eu mon copain en 2016... 2017... 2016, jusqu'à aujourd'hui j'ai le même. Et du coup, quand j'ai commencé à rester avec lui, j'ai commencé à avoir plein de choses que je ne voyais pas avant en fait, genre problèmes familiaux, problème d'argent, le cannabis, l'alcool dans la famille » (Brenda).

Pour d'autres jeunes ce sont les images qui ont un réel impact de sensibilisation, comme le souligne Soraya :

« C'est peut-être à cause des vidéos que je voyais. À un moment, je voyais, c'était des jeunes qui montaient dans des voitures. Et puis, ils allaient sortir d'une soirée. Et il y en a un qui n'a pas attaché sa ceinture. Et au moment où ils ont fait l'accident, celui qui a le plus pâti, c'est celui qui n'avait pas attaché sa ceinture. Et en plus, le conducteur aussi, il était soul. Et je pense que c'est ce genre de vidéo. Parce que moi, je suis beaucoup touchée par les vidéos. Et que ça reflète la vérité. On voit des situations. Pour moi, c'est plus par rapport aux vidéos que je parle ».

Pour d'autres enfin c'est le choc qui permet de se souvenir et de prendre conscience :

« Il y a des actions, parce que j'ai souvenir qu'il y avait eu des actions, je crois, au collège, notamment, mais peut-être pas assez, dans le sens où il n'y a rien qui me reste en tête, j'ai rien qui me vient qu'on a pu nous dire dans les actions. On nous en a parlé, je sais, à la JDC, je crois, et il n'y a rien de choquant, alors même si c'est toujours dur de faire un choquant, je pense que si c'est choquant, c'est forcément plus marquant, et plus... On s'en souvient mieux, quoi. Parce que, ouais, là, si on me demande aujourd'hui, je ne me souviens de aucun des trucs, des interventions de prévention » (Madeline).

b. L'importance de l'accompagnement et du suivi

Pour de nombreux jeunes la limite principale est le manque de suivi et d'accompagnement des jeunes en situation d'addiction :

« Le problème, c'est qu'il y a beaucoup de personnes qui n'en parlent pas et qui restent fermées sur le sujet » (Mahe).

« C'est bon si c'était un suivi. Là, on va dire qu'ils servent à quelque chose, mais si c'est juste pour une heure de prévention, on est déjà prévenu, ça ne sert à rien » (Raphaël).

« Ils n'ont pas d'objectif. Après, ce n'est pas de leur faute parce que peut-être qu'il n'y a pas eu un accompagnement derrière, mais il y a des gens qui vont rester à Dumbéa Mall, rester comme ça

tous les jours. Et il n'y a pas de dispositifs, assez de dispositifs pour les encourager à remonter la pente » (Camille).

Sandrine explique quant à elle que les accompagnements sont trop courts :

« Là en ce moment, ça a beaucoup évolué, il y a plus de choses pour les jeunes. Mais genre pour les aider dans les addictions, il faut genre des stages comme j'ai fait. Mais déjà il faut avoir fait une connerie pour faire le stage (Rires) Puis c'est à 7500 francs (...) Mais ça a duré deux jours, puis à la fin on a eu un questionnaire. Puis ils ont demandé à nous si... « est-ce que les deux jours c'était assez ? », moi j'ai dit : « ce n'était pas assez » » (en parlant du stage DECLIC).

Les compétences de professionnels sont également mises en avant par les jeunes. Pour qu'un suivi soit efficace il faut que la personne soit à l'écoute, formée et qu'elle les aide vraiment à trouver une solution :

« On a une petite maison de quartier, mais en fait ce n'est pas une maison de quartier, c'est une salle, un espace pour les jeunes et puis nous on vient. Mais quand elle est là, il y a beaucoup de jeunes. Mais quand elle n'est pas là, et il y a les deux autres éducateurs seulement, mais il n'y a personne. (en parlant de l'éducatrice). Comme elle c'est une femme aussi qui est pin-up aussi. Nous on la considère un peu comme une maman aussi. Comme elle est jeune aussi, elle dit des choses, mais elle fait. Les autres, ils disent des choses, mais des fois ils ne font pas. Ils vont chercher des excuses pour dire que machin. Mais elle, s'il y a un truc qui bloque, elle va dire : « ah, mais attends, il y a ça », après elle va chercher une autre solution. Voilà aussi, nous on préfère ça. Du coup les jeunes, ils viennent. Moi, je suis rentré ici, c'est à cause d'elle » (Pierre).

« Oui, ça dépend des personnes qu'il rencontre (ASS). Parce qu'il y en a qui n'ont pas les... Peut-être qu'ils manquent de formation. Et il y en a qui n'ont pas le tact pour parler avec...suivant les différents cas de personnes. Les situations des personnes, souvent, mais ils n'ont pas ce tact-là, et du coup, pour eux, ça ne sert à rien. Et il y en a, quand ils tombent sur des bonnes... C'est pas souvent les mêmes personnes. Et il y en a quand, genre mon copain, par exemple, il est tombé sur quelqu'un qui se disait que ça ne servait à rien. Et une fois, il est tombé sur une bonne personne, il était intéressé, il se rendait compte de... Peut-être qu'il manque de formation, je ne sais pas (...) Ben, il disait que... Elle leur posait les mêmes questions, et tout. Mais c'est juste pour... Il disait qu'il ne voyait pas l'intérêt d'assister parce que c'était genre... Les questions qu'elle lui posait, elle le pose, et c'est tout. Du coup, lui, il ne finissait pas sur les questions qu'elle... Il répondait comme ça pour lui faire plaisir et puis après, il sortait de l'entretien et puis... Il s'en foutait. Parce qu'il ne voyait pas l'intérêt à quoi ça servait à bien lui répondre et tout. Alors qu'il voyait très bien que dans leur échange, il n'y avait pas de suite » (Natacha).

Les dimensions de la formation des professionnels, mais aussi du sens, de la relation de confiance et la proximité semblent très importantes dans la prise en charge des addictions.

Parfois les outils utilisés paraissent peut pertinents et peuvent mettre mal à l'aise les jeunes :

« C'est un centre où ils appellent les jeunes par exemple, une fois avant, j'étais jeune (Rire) Non, j'avais bu, j'avais bu au collège, j'avais bu, j'étais bien saoul. Je me suis fait choper, toute la bande s'est fait choper. Ils ont appelé... Le collège, il a appelé le centre et puis du coup, on avait des rendez-vous. [...] Ouais, je suis allé. Puis la femme, elle te fait des exercices pour voir si tu es accro, si tu es dépendant à l'alcool, tout ça, elle te fait des mises en situation, c'est gênant (...) Parce qu'elle a dit, elle a fait... genre elle avait une bouteille d'alcool puis elle me l'a proposée puis je devais dire « non », mais... Oui, je dois dire « non », je dois juste dire « non ». Et puis moi, ça me gêne. Parce qu'elle,

elle fait bien sa mise en scène. C'est comment elle a... bah, je ne sais pas, d'être avec elle, puis elle fait ça devant moi, vu qu'on ne se connaît pas bien (...) Elle joue le rôle, mon frère, hein » (Joey).

Certains jeunes pensent enfin que la relation humaine, le « contact » sont essentiels dans l'accompagnement autour des addictions et que le suivi doit être très régulier. Yane évoque l'institut de formation Ruhì qui privilégie le bien commun, la dimension communautaire et des visites à domicile :

« A mon avis ça marche bien, et c'est surtout basé en fait sur de l'accompagnement, de l'accompagnement à long terme, parce que les préventions... les préventions ça peut toucher certaines personnes sur le moment, mais s'il y a pas d'accompagnement ben ça peut plus... la personne aura le temps de replonger dedans... dans ses addictions. Et il y a un véritable suivi qui est... qui est mis en place, un suivi avec... enfin du contact. Nous, au travers de l'Institut Ruhì en fait on voit que c'est beaucoup les visites à domicile, comme les personnes elles sont assez réticentes, puis ils ont beaucoup d'occupations dans la journée, ou pas, comme pendant le confinement, mais c'est surtout les visites à domicile qui... qui créent le lien avec... avec les personnes » (Yane).

Finalement le bilan tiré de entretiens auprès des jeunes est que la prévention « one shot » dans le champ scolaire est finalement peu efficace quand une relation humaine et un accompagnement régulier leur paraissent beaucoup plus efficaces.

Il faut également penser ici le poids de la démarche, ici de demander de l'aide et à être accompagné, souvent car c'est perçu comme une « passade » :

« Je me suis renseignée, j'ai vu qu'il y avait un centre, et même des questions en ligne pour savoir si on est dépendant ou pas, autant du cannabis que de l'alcool, aussi sur le territoire. Mais il faut faire la démarche quand même. Et je pense que ça, ça pose un peu problème quand même, parce que je voyais par exemple pour mon meilleur ami que je voulais mettre en cure parce qu'il passe une période difficile et que je me suis dit que s'il commence comme ça, bah il ne va s'en sortir tout seul. Si personne ne le pousse, il ne va jamais se dire : « ah je suis alcoolique, je vais aller voir une cure quoi », surtout qu'il est chef d'entreprise, etc., tu ne peux pas dire : « ça y est j'ai un problème ». Et surtout je pense que quelqu'un qui a vraiment un problème et il ne se dit pas qu'il a vraiment un problème, c'est juste que c'est une passade. Et donc, on ne peut pas l'amener quoi, ce n'est pas simple » (Maud).

Parfois aussi les jeunes hésitent à demander de l'aide car ils ont honte, comme l'explique Camille : « Il y a des dispositifs, mais les jeunes, ils pensent que ça fait un peu honte. Par exemple, les maisons d'accueil, les gens ils vont dire ah mais t'es SDF, ils ont honte d'entrer. Et peut-être qu'il faut mettre des dispositifs plus dans les formations. Il y a beaucoup, mais il faut continuer. Et tout est payant, les formations. Et eux, c'est des personnes qui sont plus riches, ils sont dans le besoin aussi » ou par peur que l'anonymat ne soit pas respecté :

« On nous avait donné plein de choses au collège et au lycée parce que du coup, il y a des préventions et tout, tu as la prévention, mais tout le monde est au courant, tout le monde sait. Mais enfin aussi ici les gens ils n'aiment pas trop en parler parce qu'ils ont peur du jugement des autres. Parce que même si tu parles en face de toi à une professionnelle, tu ne sais pas si la professionnelle elle va parler, qui va donner ton nom. Et comme tout le monde se connaît ici, tout le monde sait ».

Enfin, la dimension obligatoire de l'accompagnement peut également être un frein et avoir des effets contre-intuitifs :

« Je sais qu'il y a DECLIC, parce que j'ai eu affaire à eux. Je me suis fait crocher par la douane. Quand j'ai fumé. Avec des cigarettes sur moi. Ben avant que je passe au tribunal, j'ai déjà été là-bas, parce que ma belle-mère est infirmière scolaire, donc elle m'a dit d'y aller. Et après, le tribunal m'a dit, tant mieux, ben tu continues tes séances, du coup (...) Ben moi, avant, je parlais pas avec les gens. Je gardais tout pour moi. Donc voilà pourquoi quand je fumais, je me sentais à l'aise. Donc moi, parler avec quelqu'un que je connais pas, j'ai pas aimé, j'ai pas parlé non plus beaucoup. Ben en même temps je passais mon temps à chialer, donc je pouvais pas trop parler. (Rires). Mais... Après si je pense que ça peut aider des gens. Ça dépend de comment les gens sont » (Rose).

« Parce que je devais aller les voir, parce que c'était un truc par rapport au tribunal, enfin justice. Je devais aller voir un conseiller ou je ne sais pas qui là, je devais prendre rendez-vous avec lui souvent pour que... là, c'est bon. Du coup en fait je suis vraiment partie, c'était par rapport à la justice. Mais moi personnellement, je n'avais pas envie encore d'arrêter » (Hana).

« J'avais de beaux échanges avec... Cette personne-là, mais... Moi, je prenais pas ça au sérieux. Parce que... C'est ma mère qui m'avait imposé d'aller là-bas. Et moi, j'y suis allé juste pour dire que j'étais parti. Et... Maintenant, quand je prends le recul, j'ai... Ben oui, ça pouvait me servir à quelque chose. Mais au final, non, j'ai préféré... Faire pour ma mère » (Tamar).

Nous voyons bien dans ce dernier témoignage que l'obligation a en quelques sortes freiné la démarche d'accompagnement alors que le lien était bien là et Tamar en a finalement saisi l'intérêt avec du recul.

c. Le poids de la parole

Pour de nombreux jeunes parler des consommations, de ce qui vivent les jeunes serait vraiment un levier dans la prévention et réduction des addictions, comme l'explique Abigael :

« Des fois, je tombe sur des copains, mais ils sont toujours bloqués dans les délires, dans les mêmes délires. J'essaie de leur parler, mais après, je... Je ne peux pas parler parce que j'ai encore beaucoup de choses à changer. Mais déjà, les aider sur quelque chose, sur des petits trucs, je les aide, je parle, mais après je les laisse à eux s'ils veulent changer ou s'ils veulent toujours rester comme ça. Il faut plus parler des mauvaises choses. Il faut, genre, faire peur aussi (...) Je ne sais pas, comme là, par exemple, les accidents, les morts, tout ça. (...) Parler, oui, ça aide beaucoup. Et la parole aussi c'est puissant. C'est aussi quand tu parles, si tu arrives à toucher la personne et la personne, elle va... genre, tu as touché, mais bien, la personne, elle est sensible, elle a les émotions, tout ça. Et puis, la personne va être touchée aussi et ça va l'aider... ».

Pour d'autres parler ça « remonte le moral » comme pour Landry : « Ça (en parlant de la Croix Rouge) remonte le moral. Ils nous parlent, ils parlent, ils font des sorties. Et à la Maison de quartier, il n'y a pas ça. Les Maisons de quartier, je ne sais pas, on dirait qu'ils débarrassent de nous... » ou ça favorise le partage à l'image de Frederik : « des boîtes à mettre en place pour permettre aux gens de partager ce qu'ils ont, et que ça libère un peu la parole ».

Pour autant beaucoup pensent que la culture kanak ne permet pas la parole et l'expression de jeunes :

« Ben moi j'ai autour de moi, quand j'étais plus petite, c'était beaucoup de scarifications, de tentatives de suicide, autour de moi c'était vraiment ça : « Ah mais l'autre, il a failli se suicider ». En

fait, j'ai tellement grandi là-dedans qu'au bout d'un moment j'ai pensé que c'était normal en fait de passer par des moments comme ça, puis c'est normal de passer par des moments où on va se faire du mal, parce qu'on nous a pas appris à juste dire ce qu'on ressent » (Oceania).

Pourtant de nombreux professionnels déclarent avoir des difficultés à faire parler les jeunes kanak, souvent pour des raisons de respect, comme le souligne une professionnelle de la jeunesse métropolitaine :

« Et justement, le fait de travailler sur le bien-être et les compétences psychosociales, surtout quand on parle de communication, d'avoir une communication qui soit efficace et qui soit fluide avec l'autre, c'est tout ce travail que moi j'essaie de faire avec ces jeunes-là justement pour qu'ils soient à l'aise, pour qu'ils soient bien dans leurs baskets. Et du coup qu'ils puissent prendre la parole facilement, tout en gardant justement cette valeur de respect qu'ils ont... qui fait partie d'eux. Mais qu'ils puissent quand même parler parce que quelquefois... Moi je vois là avec, ce matin, j'ai fait un point de situation avec mes jeunes, c'est compliqué pour eux. Pourtant ça fait quand même un moment qu'on est là. Mais il faut que j'aïlle tirer la... il faut que j'aïlle tirer, il faut que j'aïlle chercher cet échange avec eux. Ça se fait pas naturellement ».

Les professionnels véhiculent beaucoup ce discours, souvent sans nuance, de l'absence de parole chez les Kanak, à l'image d'un travailleur social kanak :

« Après, je... je te mens pas qu'il y a quand même des jeunes qui... qui sont restreints quoi, qui arrivent pas à ouvrir la bouche, à exprimer des besoins, à exprimer des... et justement à nous de... à travers ces rondes, de... d'essayer de les tirer un peu pour qu'ils disent au moins quelque chose. Les parents ne donnent plus, par exemple, l'amour, faire attention à ses enfants, tout ça, du coup ben la personne... le jeune ne fait plus attention à lui, carrément, et il va rechercher ça dans... il va rechercher ça dans le quartier avec les pairs qui lui donnent ce manque-là justement. (...) au jour d'aujourd'hui les parents ne transmettent plus cette parole ce qui fait que le jeune il va aller chercher cette parole ailleurs, et des mauvaises ou des bonnes, je sais pas, mais voilà, il grandit tout seul. C'est là où la culture se perd aussi, parce que pour moi la culture c'est la... on l'a réinventée, on l'a un peu adaptée à la modernité ».

Certains témoignages, dont les précédents, permettent toutefois de nuancer ce poids de la culture face à la parole, comme celui d'Aniela, jeune femme kanak :

« Moi, pour moi, j'ai mes amis blancs que je vois quand ils parlent entre eux. Mais ils arrivent à se dire les choses. Mais chez nous, non. Enfin, moi, mes amis qui sont Kanak comme moi, ils se disent pas les choses. Pour d'autres, c'est facile, t'as juste à ouvrir ta bouche et les dire. Non, je crois que c'est comme ma grand-mère, elle m'a élevé. Il faut toujours dire ce que tu penses. Faut pas le garder pour toi parce qu'après, ça va monter au cerveau. Et après, au bout d'un moment, ça va péter » (Aniela).

« Non, c'est... il y a différentes coutumes dans le pays. Du coup, c'est pas pareil partout. Nous, on a... chez nous, c'est plus on a le droit de parler et ils donnent plus la parole aux jeunes. Et peut-être... je crois que dans les îles, c'est pas pareil. Ils ont moins... ils peuvent moins prendre la parole. Sinon au nord, c'est le contraire. Ils donnent la parole plus aux jeunes » (Andréa).

L'exemple de Mayel est également intéressant car lui s'exprime à l'écrit quand d'autres créent :

« Je pense que moi c'est l'écriture je pense le fait que j'ai posé par des mots ma pensée, ma façon de voir les choses moi ça m'a permis de décomplexer, de rendre plus, plus facile d'accès tout ce qui rentrait, toutes les images au fur et à mesure que j'avance j'étais allé dans l'esprit critique, dans

la déconstruction des choses ce qui apparaissait là peser tous les ans. Je pense que moi c'est ça qui a fait qu'aujourd'hui je suis dans un mouvement d'éducation populaire, on crée des outils pour ça, des outils d'éducation aussi ».

Ce témoignage est particulièrement intéressant car là où certains professionnels voient des freins culturels à prendre la parole, les jeunes font état de complexes ou de honte, soulignant ici une relation verticale qui ne permet pas toujours de s'exprimer. De nombreux jeunes et professionnels kanak relatent des cas face à des enseignants, éducateurs, policiers et personnels soignants qui ont eu de remarques sur leur capacité à s'exprimer, souvent du type : « tu ou vous parlez bien pour un ou une kanak ».

d. D'autres propositions des jeunes

Les jeunes nous ont fait part de nombreuses propositions et pistes quant à l'amélioration des actions de prévention et d'accompagnement des jeunes dans leurs consommations et addictions.

Nombre d'entre eux pensent qu'il faut commencer plus tôt et que ces dispositifs soient accessible stout au long de la vie des individus :

« Là c'est plutôt de la prévention (en parlant de l'action de la Croix-Rouge) (...) c'est mieux de faire pour les primaires en fait, faire de la prévention pour les primaires. Parce que c'est eux qui... En fait une fois arrivé au collège, c'est là qu'ils commencent à avoir les vices » (Hana).

Plusieurs proposent l'organisation d'évènement et d'animations, comme Elina :

« Comme je disais, c'est encore de la médiation. C'est aussi peut-être faire des séminaires un peu dans les quartiers ou genre des évènements en plus, plus mettre en valeur tout ce qui est addiction, faire de la prévention. Ou même faire des soirées parce que souvent ils font des soirées à thème, faire des soirées où ils parlent de la prévention de l'addiction dans les quartiers, ou même en ville. Faire une journée, un jeudi consacré à ça, puisque souvent les jeudis de la ville où il y a le jeudi Wallis-et-Futuna, le jeudi des îles, jeudi de la province nord, ça serait bien de consacrer un jeudi pour ça. Souvent ça commence de 16h jusqu'à 21h, et il y a des animations ».

D'autres pensent qu'il faudrait mettre en avant les conséquences positives de l'arrêt plutôt que de parler « du pire », comme pour Frederik : *« Par exemple, comme tu ne consommes ou tu n'achètes pas du tabac ou de l'alcool, tu peux économiser pour t'offrir un terrain, ce serait bien de lancer un truc comme ça. »* ou Luc : *« Ben, sincèrement, non. On va se dire... Parce que forcément, ce qui va être dans les préventions, on va toujours parler du pire. Mais nous, on fait toujours en sorte qu'il n'y ait pas le pire, donc on se dit, oui, ça pourrait être chaud si ça finit comme ça, mais on sait très bien qu'on va jamais faire finir les choses comme ça ».*

Plusieurs jeunes pensent que les médias utilisés ne touchent pas vraiment le public ciblé et devraient s'adapter aux médias utilisés par les jeunes :

« Mais... En fait, le truc, c'est que vu qu'on a un cours tous les 2-3 ans, on ne va pas forcément s'en souvenir, alors qu'il faudrait que ce soit des choses plus visuelles. Des pubs... Sur les réseaux sociaux, surtout sur les jeunes, il faut mettre des... Les pubs YouTube. Les pubs YouTube pour le gouvernement de consommation d'énergie, je l'ai vu tellement de fois que je l'ai dans la tête, le truc. Les énergies... Les appareils énergivores, ils sont voraces et tout, vous savez, la pub avec... »

« Facebook, Instagram, surtout ça. Pour l'information, du pays, on va dire, c'est surtout Facebook. Après, pour les publicités, on en a surtout sur Instagram, YouTube, Facebook aussi, TikTok. Et vu qu'il n'y a plus de... Enfin, les journaux, en tout cas, je regarde sur Facebook maintenant. Parce qu'ils ont des comptes Facebook, du coup, j'accède directement par leurs comptes Facebook » (Suzy).

« Sur Facebook. Des fois, quand ça passe, c'est vrai que ce serait bien aussi pour les préventions de faire par exemple, des publicités sur YouTube. Quand on veut mettre la musique sur nos téléphones et qu'on voit qu'il y a une publicité qui passe à ce moment-là. Ça, je trouve que c'est une bonne idée. Comme le truc qu'il y a eu un moment avec Bureau Vallée. Chaque fois qu'on mettait notre musique sur YouTube. Et à un moment, ça coupait parce que ça faisait passer la publicité. Et à ce moment-là, c'était la publicité de Bureau Vallée. Et à force que la publicité de Bureau Vallée apparaîsse, c'est resté dans notre tête. Et je trouve que ce serait une bonne idée pour le service de prévention sur l'alcool de faire ce genre d'idée-là. Ce genre de publicité-là. Parce qu'à force que c'est de leur publicité à eux, il va passer, il va passer. Au bout d'un moment, ça va finir par rentrer dans la tête des jeunes » (Soraya).

Cette idée de répétition revient dans de nombreux entretiens, quitte à « faire chier les gens » : « Si c'est vraiment important mais il faut les faire passer tous les jours. Même jusqu'à en faire... On va dire, en faire chier les gens. Pour leur faire comprendre, en fait, que c'est comme ça » (Jordan).

D'autres, beaucoup plus minoritaires seraient encore plus radicaux et supprimeraient purement et simplement la vente d'alcool :

« Les actions de prévention au collège. J'en ai eu un peu, par rapport à l'alcool surtout. Ce serait mieux de supprimer carrément l'alcool. Il faut supprimer l'alcool et il faut de l'amour. L'amour. C'est important d'aimer tout le monde de la même façon » (Nino).

« D'interdire l'alcool sur le territoire » (Akiko).

« Il y a des choses qui sont mises en place [...] par les coutumiers quoi. Par exemple, sur l'île d'Ouvéa, ça reste interdit l'alcool, la vente d'alcool est totalement interdite. Ça, c'est arrivé à Lifou et j'espère que ça va arriver à Maré aussi. Ils ont commencé à restreindre la libre circulation et la vente en fait, bien qu'il y ait toujours le marché noir. Mais ça, c'est pas possible le marché noir, ben c'est comme si c'est légal quoi, tu vois pas les policiers qui vont te dire : « Allez, arrêtez de vendre ! » (Yane).

D'autres encore pensent qu'il faudrait sensibiliser plus largement, et pas seulement les jeunes :

« Mais il faut aller dans le nid, ça ne sert à rien, il faut aller dedans. Enfin, je veux dire dans les quartiers, puis ce n'est pas sensibiliser seulement les jeunes qui sont en train de boire, c'est les parents parce que derrière, c'est eux qui les laissent boire en bas » (Vanolee).

Stacy pense elle qu'il faut avoir une approche plus globale, pas seulement centrée sur l'alcool :

« Je dirais que ce serait bien qu'ils continuent à sensibiliser les gens sur les dangers et sur les risques par rapport aux substances ou les trucs illicites. Et que c'est bien de continuer à être à l'écoute des personnes aussi et à cerner leurs besoins pour mieux leur expliciter les choses par rapport à d'autres sujets sensibles comme... voilà, la politique, peut-être sur la question de citoyenneté, voilà ».

Un jeune professionnel affirme lui que le problème c'est l'opérationnalité et les moyens : « Après, c'est quels moyens on se donne derrière pour passer de la prévention à l'opérationnalité sur le terrain, c'est juste ça qui manque en fait ».

Dans le même ordre d'idée plusieurs jeunes proposent de sortir les jeunes du quotidien et de leurs habitudes :

« C'est les aider à se tourner vers d'autres choses que leur addiction ou une autre occupation. C'est ça qui va sortir des... surtout au niveau peut-être spirituel où, voilà, je ne sais pas. Peut-être plus à faire des autres trucs, trouver d'autres activités à faire que de toujours rester avec la bande, tout ça. C'est ça qui va te... faire des sorties bêtement, boire bêtement, aller en boîte, tout ça. C'est surtout éviter les mauvaises fréquentations, c'est ça qui va te... Mais si tu es bien, si tu changes de liens, mais tu vas... Tu vois, c'est des trucs un peu... » (Abigael).

De nombreux jeunes pensent enfin que les témoignages et le partage d'expériences sont les meilleurs outils de prévention et d'accompagnement des jeunes :

Cela pourrait passer par des témoignages de pairs ayant été pris dans des comportement addictifs : « Peut-être faire... parce qu'on fait souvent parler des gens du corps médical, mais peut-être faire parler des gens qui ont subi des addictions et qui ont réussi à s'en sortir eux. Peut-être que ça serait un petit peu plus poignant pour les personnes à qui ils parlent en fait » (Nosh) ou bien par des rencontres avec des personnes connues :

« Par exemple, un truc : la prévention sur la sexualité et tout. Il y a beaucoup de jeunes qui prennent ça à la rigolade, qui n'en font pas un sujet sérieux. Mais je trouve que si on veut que les jeunes soient plus... enfin ils retiennent mieux le message, il faut mobiliser des visages que, eux, ils connaissent. Par exemple des jeunes artistes ou... des jeunes artistes pour qui ils ont du respect et pour qui ils vont tendre une oreille quoi. Parce que là, le problème c'est qu'ils envoient des personnes qui travaillent pour le CP2S, des personnes qui travaillent pour Sida-NC – Solidarité Sida-NC –, des personnes qui n'ont pas de crédit auprès des jeunes, des personnes qui ne sont pas reconnues par la jeunesse calédonienne. Et du coup, le message il a une grande importance, mais il va faire mouche parce que ces personnes-là, comme je vous ai dit, les jeunes ils ne vont pas forcément les écouter, ni même les prendre au sérieux, même si le message est très sérieux » (Kétsia).

Partir d'un fait concret, d'accidents ou de décès de jeunes du quartier permettrait pour certains de « prendre une baffe pour prendre conscience », dans la souffrance :

« J'ai voulu avoir le collectif Riverstar, les jeunes de mon quartier, c'est parce qu'on a eu 2 jeunes qui sont décédés par rapport à l'alcool en l'espace d'un an et que du coup on s'est dit... voilà, par rapport à leur décès ça serait un bel hommage en fait pour... ben pour montrer que c'est pas cet exemple qui va rester sur terre c'est bien nous qui prenons nos responsabilités en tant que grands pour montrer un autre exemple. C'est dur, mais c'est comme si l'humain en fait il était obligé de se prendre des baffes pour prendre conscience. C'est un truc de fou. Et moi je suis fatiguée d'attendre de mettre des baffes (rires). On a la parole, c'est plus simple, mais j'ai l'impression qu'il faut passer par des moments de... de douleur intense pour... de souffrance, pour pouvoir prendre conscience de l'importance des choses, des liens qu'on se fait et de la vie ensemble en fait » (Oceania).

Le format vidéo est aussi proposé par plusieurs jeunes afin de rendre les temps de prévention plus attractifs et faire en sorte qu'ils ressemblent moins à un « cours » :

« Après, ça fait un peu brut, mais leur faire vivre ce que ça fait, mais bon, ce n'est pas possible. Mais non, je n'ai pas vraiment d'idées. Peut-être en vidéo, mais sous forme de vidéo assez originale.

Pas sous forme de publicité, ni sous forme de... Peut-être sous forme de film, même si ça fait un peu long. Peut-être leur montrer ce que ça peut vraiment provoquer. Je ne sais pas, peut-être des vidéos qui sont beaucoup plus explicatives et c'est beaucoup plus visuel pour eux. Parce que bon, je pense que quand ils sont en cours et que tu as une intervention d'une heure de quelqu'un qui parle et tout, je pense qu'ils s'endorment un petit peu. C'est un peu comme des exposés où on répète la même chose à chaque fois. Je pense que c'est un peu ça, en fait. Ou peut-être sensibiliser les personnes en ramenant quelqu'un qui a vraiment vécu et qui raconte son vécu, qui raconte son expérience, ce qu'elle a subi, etc. Peut-être que ça pourrait toucher des gens » (Claire).

e. Le poids du contexte calédonien sur les jeunes et leur consommation

Pour conclure il nous paraît essentiel de revenir sur le contexte historique, politique et social de la Nouvelle-Calédonie. Il semble que ce contexte demeure un impensé de la part des pouvoirs publics mais aussi de beaucoup de professionnels de la jeunesse. Or, de nombreux jeunes et quelques professionnels ont un regard très critique sur l'accompagnement des jeunes en Nouvelle-Calédonie et sur les acteurs politiques calédoniens ou métropolitains. La colère et l'indignation sont présentes dans de nombreux entretiens.

Plusieurs jeunes nous expliquent que les intérêts économiques sont plus forts que la prévention et que les campagnes de préventions seraient une forme d'hypocrisie :

« Tous les ans, ils augmentent le prix du tabac, le prix de l'alcool. C'est pour forcer les gens à arrêter vu que ça va être trop cher ou c'est pour se remplir les poches ? » (Akiko).

Une psychologue nous explique également :

« C'est la prévention dès le plus jeune âge pour changer les comportements à la base, à la racine. Ce serait ça parce qu'on sait que ce n'est pas en augmentant les prix, ce n'est pas en restreignant les horaires, ce n'est pas en disant : « il ne faut pas boire, il ne faut pas boire ! » Ce n'est pas ça qui marche. (...) Sans parler de campagne, il y a eu cette nouvelle loi où, maintenant, il y a des magasins dédiés à l'alcool avec présentation de la carte d'identité. Ça aussi, c'était censé faire baisser la consommation. Je ne sais pas, justement, quel a été l'effet sur les consommations. Je ne vois pas en quoi ça va être plus difficile de se procurer, du moment qu'on a une pièce d'identité, à savoir que la personne la regarde à peine. Et puis c'est une caissière et puis elle ne va pas s'attarder sur l'identité nécessairement de la personne ».

« Moi, je dis, ils ne peuvent pas arrêter de vendre de l'alcool ici, parce que l'alcool, tu baignes dans l'alcool. Une partie des sous revient au gouvernement, du coup si tu dis au gouvernement d'arrêter de vendre de l'alcool, ils ne vont jamais arrêter. Ils vont faire exprès, sinon (Rires.) Ils préfèrent se remplir les poches que soigner les... » (Pierre).

En outre, pour beaucoup, il semblerait qu'il existe un décalage très net entre celles et ceux qui forment et accompagnent et ce qu'ils vivent. Adam témoigne :

« Ce qui est de la prévention à l'école ils nous disent il faut pas faire ça et ça mais en fait ça donne envie de tester à fond. Mes parents me disaient il faut pas fumer le cannabis, mais même si ils m'ont dit ça j'ai quand même testé. Ça sert à rien en fait. Il faut construire des structures pour les mecs

qui galèrent, le tourisme, aller auprès des gens pour qu'ils se lancent. Il faudrait mettre des frères, des gens qui savent ce que nous on vit est ce qu'on veut » (Adam).

Lors des phases d'observation, en prison, sur des chantiers d'insertion ou dans les lycées plusieurs jeunes nous ont affirmé que le problème en Calédonie était que des « zoreilles » ou métros ne connaissaient pas la Calédonie et venaient leur expliquer quoi faire et quoi dire. Un jeune nous disait : « C'est pas qu'elle est méchante, elle est plutôt cool en plus mais elle sort de Paris, elle vient à Nouméa Sud, elle vit dans sa villa et elle connaît quoi de notre vie, de notre culture ? ». Un autre nous racontait aussi que son prof lui avait dit que de toute façon il n'allait pas trop s'investir car il rentrait en métropole dans quelques mois.

Joseph Confavreux (Confavreux et Mediapart, 2020) explique que les « Zoreilles », est un terme à connotation péjorative issu du créole réunionnais désignant les « Blancs » ou les « Français de France », seraient en Nouvelle-Calédonie « infréquentables mais inévitables ». A la différence des caldoches, ils ne sont souvent en NC que pour quelques années, ils se nomment plutôt entre eux « expats » et seraient concentrés à Nouméa (Ibid.). Selon Benoit Carteron (2015), ce terme de zoreille ou « zozo » est d'un usage courant en Nouvelle-Calédonie et « il va du classement usager et bienveillant dans une catégorie ethnique à la condescendance teintée de mépris ou au rejet hostile et insultant (qu'on retrouve dans les expressions telles que « tu n'es pas en Zoreille ici » ou « sEZAM » pour « sale enulé de zoreille à merde ». Au-delà de ces acceptions, ce terme, comme celui de Caldoche par ailleurs, souligne la singularité d'un contexte dans lequel la lecture ethnique est très forte, avec une identification de soi souvent en opposition aux autres communautés mais aussi des appartenances multiples très fréquentes. L'opposition entre communautés et les rapprochements entre certaines d'entre elles seraient autant de processus d'auto-identifications pris entre affirmation singulière et construction d'un pays commun (Ibid.) mais aussi le fruit d'un contexte social très inégalitaire dans lequel les métropolitains seraient les plus favorisés. Selon Alexandra Monot, en Nouvelle-Calédonie : « Les inégalités sociales internes [Buffière 2021] sont fortes comme l'indique l'indice de Gini de 0,49, soit un indice 50 % supérieur à celui de la métropole, alors que le taux de pauvreté s'établit à 18,3 % de la population en 2019 contre 14,6 % en métropole [Insee 2022]. Or ces inégalités sont un marqueur des différences entre les communautés, avec par exemple un niveau de vie médian des ménages non Kanak qui est le double de celui des ménages Kanak. Cet écart s'explique en partie parce que ces derniers comportent plus de membres et occupent des emplois moins rémunérateurs. Cette situation est aussi liée au moindre niveau de diplômes des Kanak dont seuls 8 % ont un diplôme supérieur à Bac + 2, alors que les Européens sont 54 % à posséder un tel niveau de diplôme en 2019 [Rivoilan 2020]. Au sein d'une même communauté, les écarts existent aussi. Par exemple, les Zoreils sont plus diplômés que les Caldoches ».

Ces inégalités sont en grande partie héritées de la période coloniale caractérisée par une colonisation dure et d'une décolonisation longtemps en trompe-l'œil (Gay 2018) : « Le « rééquilibrage », à l'œuvre depuis plus de trois décennies, a du mal à réduire les différences entre les communautés, sur un territoire dominé par le nickel avec une économie souffrant du syndrome néerlandais ». Il est possible aujourd'hui de parler de contexte néolonial car, comme le précise Ella Shohat (2010), ce concept a l'avantage de mettre l'accent sur l'idée de répétition avec une différence, une régénération du colonialisme qui prendrait de nouvelles formes, tout en soulignant à la fois l'oppression et la possibilité de résistance. Soulignons enfin qu'« au fondement de la problématique calédonienne se trouve donc une double tension coloniale, renvoyant d'une part au rapport de l'archipel à la France, et d'autre part aux relations nouées localement entre (ex-)colonisateurs et (ex-)colonisés » (Trépiéd, 2013).

Lors de la phase qualitative et comme évoqué au-dessus, la question de la colonisation s'est révélée très présente dans la relation jeunes/professionnels de la jeunesse. Émilie, animatrice kanak témoigne :

« Moi, je voudrais qu'il y en ait plus (des actions de prévention). Je sais qu'ils interviennent dans les établissements scolaires. Après, c'est vraiment... En fait, le truc le plus dur, c'est de... Je sais un peu

comment on est, les Kanak, on n'aime pas recevoir de leçons de morale. Je sais que les hommes, c'est comme ça. Ils ne vont pas... Surtout quand ça vient de quelqu'un d'une autre ethnique. C'est un peu des bourricots. Même s'ils savent qu'ils ont tort, ils préfèrent rester sur leur position plutôt que de changer parce que dans leur tête, ils se disent... C'est rentrer dans une vision qui n'est pas la leur parce qu'il y a le spectre de la colonisation qui est là. Même si... Parce que ce discours-là aussi, en fait, il mélange un peu plein de choses. C'est que pour eux, tout ça, ce n'est pas eux, ce n'est pas nous. Ça vient d'ailleurs (...) C'est parce que j'observe aussi les jeunes. Quand l'éducatrice, elle arrive, ou les éducatrices, il n'y a que certains qui viennent les voir. Mais la plupart, ils ne veulent pas. Parce qu'ils sont aussi nourris par les discours politiques de certains de nos pairs. Voilà, qui ont une interprétation de l'histoire Kanak ».

De nombreux jeunes reviennent sur l'histoire et pointent plus particulièrement le fait que l'alcool ait été introduit par les colons :

« Moi j'ai une vision assez... en gros, ça proviendrait peut-être de la colonisation avant, quand les Européens sont venus nous coloniser ici, ils ont emmené en fait de l'alcool ici en Nouvelle-Calédonie, alors que les vieux avaient déjà peut-être leur propre consommation, des choses qu'ils ont créées eux-mêmes. Ils ont peut-être créé du breuvage, mais à base de je ne sais pas, peut-être pour s'amuser, et du coup quand il y a eu l'alcool, peut-être ça a tout chamboulé même la mentalité des Kanak aussi et des coutumes, ça a tout modifié en fait. » « Bah après, déjà l'alcool quand c'est venu, je ne sais pas, ça a été apporté comme des cadeaux ou des trucs comme ça, mais je pense que c'est plutôt pour se détourner en fait de nos coutumes à nous. Et aussi du fait que peut-être on voulait nous prendre nos terres et du coup on nous donne ça pour profiter de la vie ou je ne sais pas, de nous détourner en fait de nos objectifs à nous, et aussi de prendre la terre des ancêtres qu'il y avait ici » (Elina).

D'autres ont aussi clairement le sentiment que le colonialisme est toujours présent :

« Parce qu'il faut savoir que la plupart des Blancs qui sont ici en Nouvelle-Calédonie, ils ont un comportement colonial. Ils le reproduisent encore et encore. Ils ont une condescendance envers les kanak. Et ils font un peu... Ils ont un comportement assez paternaliste. Donneur de leçons. Ils ne sont pas dans l'accompagnement et dans la transmission. Comme votre démarche, que j'apprécie beaucoup, qui est dans la transmission des savoirs, qui est dans le partage des connaissances et des compétences. Ça, c'est quelque chose qu'aujourd'hui, on ne retrouve plus » (Wienie).

« C'est la politique. Depuis tout petit on entend cette montagne et nous appartient et on nous l'a volée. Si tu mélanges l'alcool, la politique à la maison et tout t'es sûr que tu vas avoir un magasin qui va être pillé. Le blanc il possède tout, petit on nous dit que le blanc il nous a pillé. Les gens ont raconté et c'est resté » (Adam).

« Enfin surtout que ce n'est pas juste de ne pas trouver un emploi, c'est de voir qu'on n'arrive pas à décrocher un emploi alors que des gens sont recrutés par ailleurs. Souvent, ils sont même recrutés directement en métropole, surtout pour des niveaux donc à partir de Master là. Il y a des promotions entières d'étudiants de Master qui n'arrivent pas à trouver un emploi dans les 6-12 mois après leur fin de Master quoi. Il y a beaucoup de... comment dire... de réseaux en place au niveau des expats. Donc, il y a beaucoup d'entraide à leur niveau pour souvent diffuser les offres dans leurs réseaux et puis parfois... enfin peut-être même régulièrement, faire passer des gens qu'ils connaissent déjà. Donc, des fois, il y a des offres, si les jeunes diplômés là, ils ne savent pas bien chercher, il y a des

offres qu'on ne voit pas forcément passer. Si on n'est pas habitué à rechercher sur les bons sites, etc., il y a des offres qui passent à la trappe et où il y a des recrutements qui sont faits régulièrement directement en métropole. Notamment sur des postes de cadre où en fait, le recrutement dans certaines structures, dans pas mal de structures, il est fait... au niveau cadre, les locaux ne sont presque jamais pris. Ils sont pris sur des niveaux un peu plus bas. Par contre, souvent il y a aussi du coup des gens qui sont pris, mais sur des postes de direction ou de cadre, mais qui ont moins d'expériences ou moins de compétences que des jeunes là qui sont embauchés en techniciens ou quoi. Et donc moi, j'ai beaucoup de collègues là ou d'anciens étudiants qui se retrouvent à former leur chef qui vient d'arriver de métropole au métier, alors qu'eux ont les diplômes, etc., même des collègues qui ont été majors de promo et tout, ou ils ont été félicités dans leur université, mais malgré ça, ils ne trouvent pas d'emploi quoi. (...) Par rapport à l'emploi, oui, je pense qu'il y a quand même un sentiment assez général de discrimination. Ouais, non, je pense que c'est assez ressenti. En tout cas, sur... beaucoup pour les diplômés quoi. (...) Donc, ce qui a aidé un peu, c'était la crise Covid en fait (Rire.) parce que c'était tellement compliqué de faire venir des gens de métropole, qu'il y a eu un peu plus de locaux qui ont été embauchés » (Jamil).

Samuel Gorohouna (in Confavreux, 2020) a observé cette reconduction d'attitudes coloniales dans les champs scolaires et professionnels et il affirme qu'il faudrait aller plus loin que les politiques de discrimination positives. La « Loi du pays » de 2010 qui devait donner la priorité à certains emplois aux mélanésiens aurait conduit à des stratégies et techniques de contournement de certains employeurs, en augmentant notamment le niveau de compétences exigé ou le nombre d'années d'ancienneté (Ibid.). En outre il existe souvent une volonté de calquer en Nouvelle-Calédonie de dispositifs ou fonctionnements métropolitains, ce qui paraît souvent peu pertinents et un déni parfois des compétences du territoire :

« Je vois énormément de collègues qui arrivent, on va arriver avec des solutions. Mais... Je suis désolé. Les solutions qu'ils apportent, c'est toujours les mêmes solutions qu'ils apportent. Moi, j'ai l'impression que c'est toujours des copiés collés de métropole, mais c'est différent. Le contexte, il est toujours... C'est différent. Le public que vous avez, il est différent. L'histoire, elle est différente. C'est un truc qui, à chaque moment, vient avec des dispositifs qui existent. Ça marche peut-être dans une cité, dans un établissement d'une certaine région. Ça va être... On ne peut pas avoir des copiés collés avec... Au moins, il faut... Moi, je pense que les... Je le répète souvent, les personnes qui arrivent dans le territoire, que ce soit les enseignants ou chefs de direction ou inspecteurs, ils doivent d'abord comprendre l'histoire et d'abord... Parce que vous pouvez pas faire de copié-collé » (Jarod).

Beaucoup relie les inégalités et le contexte historique aux consommations, qui permettraient finalement d'exprimer l'indicible :

C'est ce qu'ont vécu les grands-pères avant qui font que... bon, on est toujours un petit peu dans la rébellion et tout ça, enfin bref. Donc quand on boit, bah c'est vrai qu'on a un peu plus... on est complètement désinhibé, on se croit plus fort que tout le monde, les choses elles sortent plus facilement. Et parfois voilà, c'est ces histoires-là qui ressortent... enfin au niveau de... enfin quand on a l'alcool mauvais quoi. Donc, c'est toutes ces difficultés-là qui ressortent et qui ont un rapport avec l'histoire au final. Et donc... avec la colonisation, avec... Enfin là je parle de... par rapport à ma communauté (professionnelle de la jeunesse kanak).

Ce sentiment de colère est alimenté par de nombreux retours réducteurs et discriminants de professionnels ou de personnes métropolitaines, dont nous avons pu être à de nombreuses reprises témoins lors de la phase de terrain et qui ressortent de nombreux entretiens :

« Je crois premièrement qu'en fait la société kanak elle est collective, mais quand je dis collective, vous connaissez ça, c'est-à-dire que c'est pas simplement communautaire, c'est le système social qui fait que l'individu n'existe pas, il n'existe que par rapport à l'autre dont on est forcément lié. Alors, ce sont des valeurs qu'il faut respecter, sauf que ça... ça constitue à un moment donné un frein. S'ils étaient tout seuls au monde ça irait, le problème c'est qu'il y a en face d'eux des logiques occidentales et des fonctionnements qui galopent bien plus vite, et en avant, sur des points) économiques, sociaux, etc., et en fait ils sont toujours derrière en train de courir après, et ça c'est un choc que le territoire a du mal à supporter, psychologiquement, socialement et culturellement. Donc, il y a toujours ce décalage en fait de rencontre entre les différentes cultures (éducateur métropolitain) ».

« Enfin, déjà c'est une petite ville 280 000 personnes réparties sur un grand territoire, je sais pas, je sais pas. Mais bon, c'est... là par exemple, les jeunes, s'ils vont être pro-kanak c'est une fausse... c'est une méconnaissance de ce que ça veut dire et... une reconnaissance culturelle serait mieux venue que... sans doute qu'une réelle indépendance totale économique, je sais pas, ou alors faut retourner à vivre loin de... loin du capitalisme totalement quoi, mais dans ce cas-là faut que les gens arrêtent de consommer McDo, arrêtent de boire du Coca, et puis arrêtent d'avoir des pick-ups quoi (rires) (éducatrice métropolitaine).

Certains jeunes métropolitains véhiculent aussi des discours généralisants et stigmatisants sans connaissance de la réalité calédonienne même s'ils sont installés depuis plusieurs années, ce que résume assez bien Maud :

« Ouais, ils perdent un peu leur tradition, leur terre. Ils vont tous en ville et puis en fin de compte maintenant il n'y a plus vraiment de tribus, il y a plein de dialectes différents, mais surtout ils font beaucoup beaucoup d'enfants, très très jeunes. Et les jeunes sont donc voués à se débrouiller tout seuls. Et les mamans elles vont... je ne sais pas si tu connais le Bingo. Et les mamans, les mamans elles y vont, les papas ils vont au Nakamal toute la nuit quoi (...) voilà donc ils y vont toute la nuit, ils n'ont plus d'argent, ils mettent tout dans l'alcool, même les adultes maintenant, les vieux tu les vois, avant on les écoutait et maintenant ils sont tous bourrés, donc les gosses ils sont prêtés, ils sont voués à eux-mêmes. Donc s'ils n'ont pas envie d'aller à l'école ils ne vont pas à l'école, et ils sont très nombreux dans les familles. Et puis après, il y a leurs histoires de famille, de tribu et de... Et donc du coup ça fait que des enfants qui sont tout seul dans la rue bah ça devient des délinquants, c'est logique en même temps. Il y a ça, ça c'est pareil pour toutes les ethnies, mais bon. Ici ouais c'est plutôt ça, c'est plus les kanak qui posent problème en général, en général, on ne va pas faire de racisme pur, on va dire quand même 90 % du temps c'est ça ».

Dans la lignée de ce que nous venons de voir, il faut noter que les questions identitaires, de reconnaissance et de légitimité sont très présentes dans nos entretiens, avec une ligne de tension forte entre autochtones, stigmatisés et largement opprimés par l'histoire et l'état français et les « métro » ou « caldoches », installés depuis très longtemps ou plusieurs générations qui ressentent aussi des formes de stigmatisation et d'assignation identitaire. Ces assignations identitaires multiples et croisées se révèlent souvent problématiques au quotidien et semblent être un vrai frein au vivre-ensemble.

« Oui, parce qu'en fait il y a beaucoup de colère, il y a beaucoup, beaucoup de colère en Nouvelle-Calédonie. Et les jeunes le vivent vraiment de l'intérieur ça, et c'est comme ça qu'ils en

arrivent à... à des addictions, à des comportements... à des comportements extrêmes, à... à un rejet de la société, un rejet du blanc, à un rejet de l'autre, à un rejet de soi-même aussi. C'est... c'est une terre de colère, faut le savoir, enfin moi c'est mon analyse mais... C'est la restauration je pense justement, au-delà de cette question de l'indépendance, c'est retrouver une forme de liberté, mais derrière le mot liberté il y a l'estime, il y a la reconnaissance des souffrances, et il y a surtout la reconnaissance de l'être dans son individu et dans sa... dans sa globalité, dans son être culturel en fait, qu'ils sentent pas encore aujourd'hui parce que c'est pas encore fait pour » (professionnelle de la jeunesse métropolitaine installée depuis de nombreuses années sur le territoire).

D'autres enfin, très peu nombreux essaient d'agir et de proposer des espaces de discussions autour de ces questions, à l'image d'une professionnelle kanak :

« Du coup il y a eu un moment donné où je me suis dit « attends, il faut qu'on aborde la problématique de... enfin la problématique de l'histoire avec la jeunesse ». Parce que là, quand il y a eu le deuxième référendum, enfin le premier référendum, deuxième référendum, pour les jeunes c'était : « bon, là on vote, c'est la réponse ». Enfin là je parle pour les... le côté indépendantiste, c'était on vote... Enfin même pour le côté loyaliste, c'était... si... enfin il y a indépendance et indépendance Kanaky, enfin bref, c'est les blancs dehors, etc. Et puis pareil, de l'autre côté loyaliste... enfin voilà, ils voulaient absolument pas parce qu'ils comprenaient pas le projet des indépendantistes quoi, bref. Et donc du coup, enfin au niveau de la jeunesse qui... déjà a du mal un petit peu à comprendre les réalités du monde dans lequel ils vivent, bah ils prenaient... enfin en résumé, ils se mettaient soit d'un côté... d'un camp ou de l'autre côté quoi. Bref, pour éviter tout ça, on a vu que c'était aussi un problème de méconnaissance de l'histoire. Et du coup, j'ai essayé de travailler avec les services de l'enseignement... enfin le vice rectorat ici et... Avec le vice rectorat ici et avec un professeur d'histoire-géographie, j'ai... enfin on a mis en place une... on va dire un atelier de... c'est une mini conférence en fait sur l'histoire de la Nouvelle-Calédonie. Et donc, c'était un petit peu pour sensibiliser les jeunes... bah justement à... enfin pour leur expliquer un petit peu ce qui s'était passé et pourquoi on en arrive aux histoires des référendums quoi. Et puis bon, c'est bon, on a mis en place... je crois qu'on a dû en mettre peut-être une dizaine d'ateliers en place. On a sensibilisé pas mal de jeunes, j'ai essayé de faire venir aussi des adultes, des professionnels, des gens intéressés par cette question-là. Puis malheureusement, on n'a pas pu... enfin j'étais soutenue par ma structure, par mon directeur de X. Mais bon, toute la difficulté c'était de faire reconnaître cet atelier-là, surtout dans des conditions politiques qui n'étaient peut-être pas... enfin ça nous a pas aidés quoi (Rires) »

Ici encore la parole semble essentielle mais difficile à mettre en œuvre, en particulier dans le contexte de tension politique que connaît le territoire depuis des années. Or taire les choses et ne pas regarder la réalité en face semble être un vrai frein pour la construction juvénile mais aussi pour ses relations avec les professionnels, pour une bonne partie métropolitains. Isabelle Merle (in Confavreux et Mediapart, 2020) affirme que la Nouvelle-Calédonie partage des problèmes avec d'autres territoires anciennement colonisés, qui ne demandent pas l'indépendance, mais où les inégalités héritées, les structures économiques ou l'insuffisante adaptation des programmes scolaires présentent des similitudes, même si le cas calédonien est quelque peu différent en raison de la présence d'un peuple autochtone. En outre, les référentiels des politiques de prévention restent marqués par le paradigme du danger et des usages problématiques, sans nécessairement prendre en considération ce qui est recherché dans les prises de drogues, ni le fait que la dépendance ne soit pas toujours pathologique mais qu'elle est aussi très souvent sociale et politique. La réduction des risques constitue pour Marie Jauffret-Roustide (2009) « une politique de prévention pragmatique, efficace et efficiente qui doit être poursuivie et adaptée aux évolutions des usages car cette politique a considérablement amélioré la situation sanitaire des usagers de drogues

(Emmanueli et Desnclos 2005 ; Jauffret- Roustide et al. 2006). Toutefois, les politiques de prévention conciliant un discours clair sur le plaisir, la gestion des risques, la souffrance et la contrainte restent à construire, en mettant à distance les enjeux idéologiques sur ces questions ». Nous y ajouterions la dimension sociale et politique car une politique de prévention décontextualisée a peu de chances d'être pertinente et efficiente comme nous avons essayé de le démontrer ici. La spécificité de la jeunesse ou de l'adolescence est aussi à prendre en considération ici, car les chercheurs s'intéressant aux conduites à risque rappellent l'étroite relation entre les quêtes de sens et de reconnaissance et les consommations facilitant l'effacement provisoire de soi dans des contextes particulièrement anxiogènes où pèse sur les plus jeunes l'injonction de réalisation et de réussite sociale (Le Breton, 2002). La diversité des approches et des méthodes utilisées ces dernières années, en particulier ethnographiques et sociologiques, ont donc permis de sortir d'une vision essentiellement morale et normative du phénomène, en donnant une légitimité scientifique aux travaux sur cette question et en croisant les usages avec différents facteurs tels que le genre et les inégalités sociales mais aussi les trajectoires personnelles et histoires de vie.

Emmanuel Langlois (2022), identifie ce nouveau monde des drogues comme brouillant les frontières entre le licite et l'illicite, le thérapeutique et le récréatif, le normal et le pathologique, les *insiders* et les *outsiders*. Il constate que la médicalisation, la « chimie sociale » et le succès de l'addictologie aujourd'hui ont profondément reconfiguré le sens des usages des drogues dans nos sociétés et nos vies individuelles. Il note enfin que l'abstinence n'est plus le seul rapport socialement acceptable aux drogues, qui sont désormais instrumentalisées dans de multiples politiques de l'individu. Le rapport aux drogues doit donc être pensé dans toute sa complexité comme « la rencontre entre un produit, un individu et un contexte » (Olievenstein 1977), en appréhendant la notion de contexte dans ses multiples dimensions à la fois sociales, politiques et émotionnelles (Ibid.). « Le double visage des drogues, « remède et poison », les placera toujours au cœur de nos contradictions » (Maestracci, 2005). Nicole Maestracci (2005) appelle pour terminer les pouvoirs publics à changer profondément d'attitude. Au lieu de fuir les contradictions, ils devraient les admettre, en exposer les termes et les affronter. Au lieu de feindre de croire à un monde sans drogue, dont ils savent bien qu'il n'existe pas, ils devraient dire la vérité, même si elle les dérange et expliciter leurs choix. Ce ne serait qu'à ce prix que la question des drogues sortirait de l'âge des croisades et deviendrait enfin une question d'éducation individuelle et collective comme les autres.

ENSEIGNEMENTS

La recherche-évaluation qui a accompagné les deux projets pendant trois années a pu tirer de nombreux enseignements, tant au niveau de l'évaluation pure, que de la recherche.

Co-construire avec les jeunes : la nécessité du temps et du lien

Le volet de co-construction des outils est celui qui semble avoir été le plus abouti, tant en termes de construction que d'effets sur les jeunes et les professionnels. Sur ce point deux dimensions nous semblent essentielles : celle du temps et celle du lien. En effet, pour qu'une action de ce type soit mise en place et qu'elle apporte des bénéfices, en termes de résultats et d'outils produits, mais aussi d'effets positifs sur les jeunes eux-mêmes, il faut du temps aux professionnels pour approcher et tisser un lien avec les jeunes afin qu'ils se sentent en confiance et s'impliquent véritablement. La posture de l'ouverture et de l'accueil des propositions des jeunes nous semble aussi centrale. Leur laisser de la place et prendre ce qu'ils proposent, même si cela ne correspond pas à ce qui était imaginé, est sans nul doute la recette de leur engagement à moyen ou long terme.

La centralité de la gestion du personnel

La question de la gestion du personnel est beaucoup ressortie des projets. Il paraît important de bien identifier les besoins de chaque action et de les confier à des personnes différentes, dans la mesure du possible. Il nous paraît aussi essentiel de former plusieurs personnes par actions afin d'éviter la perte de compétences en cas d'arrêt ou de départ. Garder une trace précise du déroulé des actions et des approches à favoriser nous semble là aussi central. Enfin, il est essentiel de favoriser le dialogue et de bien penser à la fois les enjeux des actions, leur réalisation, les besoins réels mais aussi le ressenti des acteurs et actrices et leurs propres besoins. Favoriser régulièrement le dialogue, de façon ludique et facilitée, en prenant conscience du poids de la hiérarchie, des inégalités dans l'équipe et des représentations de chacun, pourrait atténuer les représentations croisées et le sentiment d'injustice. Il nous paraît central aussi de penser et reconnaître les compétences de chacun et leur diversité, en particulier sur un territoire tel que la Nouvelle-Calédonie.

La nécessité d'un diagnostic ou d'une enquête sur les jeunes ciblés

Il paraît essentiel, dans tout projet, de pouvoir réaliser en amont un diagnostic ou une enquête sur les jeunes ciblés. Ceux-ci permettent de saisir les spécificités, les points de convergence mais aussi les représentations, envies, besoins et projections des jeunes dans leur pluralité, mais aussi des professionnels qui les accompagnent. Cela permet également de mesurer les principaux facteurs explicatifs, ici l'appartenance communautaire, l'origine sociale et le genre dans les consommations et les addictions. Ces éléments objectifs permettraient enfin de tenir à distance les représentations et stigmatisations, très présentes en Nouvelle-Calédonie, mais aussi sur d'autres territoires face aux questions de jeunesse. Avoir à disposition des données, en particulier sociologiques, objectives et adaptées à leurs actions pourrait amener les porteurs de projet ou pouvoirs publics à adopter un autre regard, plus réflexif, et à conduire des actions plus adaptées aux spécificités des jeunes du territoire.

Formation des professionnels extérieurs aux spécificités du territoire et appui sur les acteurs locaux

Un autre enseignement majeur de ces deux projets est la centralité de la question communautaire au quotidien, entre professionnels mais aussi avec les jeunes, sans que ce point ne soit réellement pensé, discuté et assumé par les acteurs du territoire. Il ne s'agirait pas ici d'essentialiser des communautés ou différences, mais d'aborder plus frontalement les faits et ressentis, afin d'éviter les incompréhensions croisées et les difficultés d'intégration professionnelle des uns et des autres. Dans un contexte qui manque de professionnels et de certaines formations, en travail social notamment, une sensibilisation aux spécificités du territoire, une formation aux questions communautaires et des échanges sur le sujet nous paraissent essentiels. De même, il est central de pouvoir associer les populations locales qui ont aussi une expertise de terrain et de pouvoir les former ou les accompagner à se former, afin de proposer un maximum de diversité de profils dans l'accompagnement des jeunes et de pouvoir se nourrir de cette diversité. Cela permettrait de limiter et pallier en partie le *turn over* récurrent sur le territoire. Enfin, sans surestimer le poids de l'ethnicité ou de l'appartenance communautaire, la considérer, la penser et en parler nous paraît essentiel pour mener à bien des projets sur les territoires ultra-marins et éviter toute forme de stigmatisation ou de discrimination. Cela devrait s'accompagner aussi d'un travail autour de la singularité, au-delà de ces catégories, afin de bien penser les individus en tant que personnes singulières et pas nécessairement à travers le prisme ethnique.

Consommer : de l'échappatoire à l'expression de soi

Un autre enseignement de ce travail de recherche est que les motifs de consommation juvénile peuvent être extrêmement divers et s'articuler les uns aux autres. Contrairement à ce qui a pu ressortir des premiers échanges avec les professionnels, les facteurs personnels et familiaux ne sont pas les seuls à considérer, les facteurs sociaux étant bien au cœur des consommations sur le territoire. Le premier facteur de consommation reste néanmoins, comme chez de nombreux jeunes à travers le monde, la dimension festive.

Nous avons également observé, au-delà du côté festif, la prégnance de consommations pour être avec les autres et faire comme les autres. Pour certains, relativement nombreux, consommer permet de s'apaiser, de moins penser, de faire traire sa colère ou de fuir un quotidien devenu trop pesant. D'autres aussi semblent consommer pour prendre confiance en eux et oser dire les choses, donc une dimension réellement sociale de relation à l'autre. Certains peuvent aussi consommer pour exprimer leur colère, violence ou profond sentiment d'injustice, vécu par de nombreux jeunes calédoniens, en particulier kanak et ce, dans un contexte social et politique exacerbant les différences entre tribus, clans et communautés. Enfin, de nombreux jeunes consomment pour essayer d'avoir une prise sur leur propre vie, qu'il s'agisse de « ressentir », de vivre une expérience forte ou d'attirer l'attention et interpeler, en particulier les adultes. Cette pluralité de facteurs nous semble être un enseignement fort qui invite les acteurs de la jeunesse à penser les jeunes comme une catégorie sociologique certes, mais plurielle.

Des regards de professionnels et une prévention souvent décalés de la réalité des jeunes

Un dernier enseignement majeur de ce travail, tant du côté du volet quantitatif que qualitatif, est le décalage entre les perceptions de nombreux professionnels, en particulier chez celles et ceux qui arrivent souvent de l'hexagone, et la réalité et diversité des jeunes. Qu'il s'agisse de la perception des conditions de vie des jeunes calédoniens, de leur regard sur la société, de leur rapport à la santé, physique et mentale, ou encore de la consommation de produits psychotropes, les professionnels ont une vision beaucoup plus négative que les jeunes sur ces points. A cela s'ajoute une stigmatisation fréquente des jeunes kanak et de leur famille, souvent perçus comme plus fragiles et problématiques. Il y aurait donc des formes de stigmatisation de la jeunesse d'une part et des Kanak d'autre part, ce qui peut freiner sensiblement l'accompagnement. En outre, les actions de prévention sont perçues de façon assez critique par les jeunes. Elles seraient inefficaces car seulement ponctuelles, trop précoces, ou pas assez, mais aussi car pour certains il est essentiel de tester et découvrir par soi-même pour prendre conscience des conséquences. La quasi-totalité des jeunes soulignent la centralité de l'accompagnement et du suivi pour la prévention et l'accompagnement des addictions, mais aussi la nécessité de prendre en compte la parole des jeunes. Ces-derniers ont proposé de nombreuses pistes particulièrement pertinentes : rendre les actions de prévention et de suivi accessibles tout au long de la vie des individus ; organiser de grands évènements et animations festives de prévention ; interdire l'alcool ; mettre en avant les conséquences positives de l'arrêt plutôt que de parler « du pire » ; s'adapter aux médias utilisés par les jeunes ; sensibiliser plus largement, et pas seulement les jeunes ; avoir une approche plus globale, pas seulement centrée sur l'alcool et proposer des témoignages de personnalités connues ou ayant été affectées par des consommations excessives et du partage d'expériences. Enfin, beaucoup relient les consommations, en particulier d'alcool, celles qui sont perçues sur le territoire comme les plus problématiques, comme le fruit de la colonisation, colonisation qui n'est pas terminée pour de nombreux jeunes. Il semblerait là encore intéressant d'écouter les jeunes sur ce point et d'affronter les impensés et non-dits qui pèsent lourdement sur la société calédonienne et affecte l'ensemble des communautés et de la population.

CONCLUSION GENERALE

La Nouvelle-Calédonie, bien que française, demeure un contexte singulier dans lequel les consommations de produits psychotropes sont largement banalisées, souvent associées à certaines communautés et ce, en dépit d'une réalité beaucoup plus nuancée et complexe. Ce contexte devrait être connu et appréhendé comme tel afin de bien mettre en adéquation les objectifs, les dispositifs et actions, les enjeux et le public visé. Les consommations juvéniles se concentrent surtout sur l'alcool et le cannabis, ce-dernier transcendant

par ailleurs les appartenances communautaires et sociales. Peu de jeunes consomment d'autres substances psychotropes qui sont par ailleurs plus marquées par la communauté d'appartenance, la cocaïne étant surtout consommée par des jeunes métropolitains par exemple. Il nous paraît essentiel ici encore de replacer les usages de produits psychotropes dans leur contexte, sans les essentialiser afin d'éviter de stigmatiser mais également de bien intégrer tous les jeunes dans les actions et de ne pas réaliser de copier-coller de dispositifs existants sur d'autres territoires très différents. Nous avons enfin pu noter que consommer peut certes être une échappatoire mais souvent aussi une forme de relation à l'autre ou d'expression de soi. Or, le regard des professionnels et les dispositifs de prévention sont souvent décalés de la réalité et de la diversité des jeunes. Un travail de formation et d'accompagnement autour de la pluralité des expériences et trajectoires juvéniles d'une part, et des représentations ethniques et des différentes formes de discrimination d'autre part, nous paraît être un vrai enjeu pour le territoire. Cela nous semble particulièrement important ici du fait du poids de l'histoire coloniale, des implicites et non-dits mais aussi de représentations sociales très fortes et opérantes à l'égard des jeunes et, plus particulièrement kanak. Il n'existe en effet pas en Nouvelle-Calédonie une seule jeunesse et encore moins une seule jeunesse kanak. C'est pour cette raison qu'il nous semblerait particulièrement pertinent que le Fond d'expérimentation de la jeunesse puisse proposer des expérimentations autour des questions du vivre-ensemble, de l'inclusion/exclusion, des tensions inter-ethniques ou communautaires ou encore favorisant l'interculturalité. Ces questions touchent particulièrement les territoires ultra-marins mais aussi la France hexagonale et nous semblent largement impensées et pourtant être un enjeu pour les jeunes, tant en termes d'intégration que de reconnaissance. Il nous semblerait également pertinent de proposer des expérimentations qui favoriseraient la co-construction, en privilégiant la pair-aidance ou en associant les jeunes, sous la forme par exemple d'accompagnements ou de témoignages de jeunes sortis des addictions ou d'autres problématiques, en réussite ou perçus comme tels sur le territoire. Il existe de nombreuses initiatives conduites par les jeunes qui pourraient être aussi l'objet de mise en visibilité, notamment sur le volet de la transition écologique, autre axe qui pourraient être ciblé par le FEJ en le reliant aux objectifs de promotion de l'égalité des chances et d'amélioration de l'insertion sociale et professionnelle durable des jeunes de moins de vingt-cinq ans.

BIBLIOGRAPHIE ET ANNEXES

Bibliographie

Barthou, E. (dir.) (2021). *Les pairs à l'adolescence*, PUL.

Becker, H. S. (1963 ed. fr. 1985), *Outsiders*, Paris, Métailié.

Beck, U. (1986, trad. 2001), *La Société du risque ; sur la voie d'une autre modernité*, Aubier, Paris.

Beck, S. (2020). Je bois donc je suis: Pratiques réflexives en recherche et intervention sociale autour des usages d'alcool et du sans-abrisme. *Sciences & Actions Sociales*, 13, 199-217.

Beck F., Legleye S., Obradovic I., Mutatayi C., Cohen B., Karila L. (2008), « Les plus jeunes adolescents face aux drogues : repérage des usages problématiques et éléments de réponse institutionnelle en France [Drug use among youths] », *Med Sci (Paris)*, 2008, 758-67.

Beck F., Obradovic, I., Jauffret-Roustide, M. & Legleye, S. (2010), « Regards sur les addictions des jeunes en France », *Sociologie*, 1, 517-535.

- Beck F., Legleye, S., Michel, C., Spilka, S., Laumond, S., Karila, L., Le Nezet, O. (2008), « Usages de drogues à l'adolescence en Nouvelle Calédonie », *Alcoologie et addictologie*, 30, 355-365.
- Becker, H. S. (2001), *Qu'est-ce qu'une drogue ?*, Biarritz, Atlantica.
- Bergeron, H. (2009). *Sociologie de la drogue*, La découverte.
- Blaise, M. et Rossé E. (2011), « Monsieur Drogue. Claude Olievenstein, trente ans d'interventions médiatiques », *Psychotropes*, 17, 57-82.
- Bonnet, C., Dalla Pria, Y. & Chamot, J. (2015). Alcool et rugby : Anatomie d'une « déviance institutionnalisée ». *Les Cahiers Internationaux de Psychologie Sociale*, 107, 319-340.
- Carteron, B. (2015). La quête identitaire des Caldoches en Nouvelle-Calédonie. *Ethnologie française*, 45, 155-166.
- Cipriani-Crauste, M., Fize, M. (2007). *Le bonheur d'être adolescent*. Érès.
- Confavreux, J. et Mediapart (2020). *Une Décolonisation au présent — Kanaky Nouvelle-Calédonie : notre passé, notre avenir*, Éditions La Découverte.
- Cugola, U. (2017). « Malaise dans la colonisation. Pour une clinique de la délinquance juvénile en pays kanak », *Journal de la société des océanistes*, 144–145.
- Dassieu, L. (2019). « L'automédication chez les usagers de drogues : de la constitution de savoirs expérientiels à leur confrontation aux médecins », *Anthropologie & Santé* [En ligne], 18 | 2019.
- de Gaulejac, V. et Hanique, F. (2015). *Le Capitalisme paradoxant. Un système qui rend fou*, Paris, Seuil.
- Gay, J-C. (2018). « L'autodétermination pour solder la colonisation : le cas de la Nouvelle-Calédonie », *L'Espace Politique* [En ligne], 36 | 2018-3.
- Desroches-Maheux, E. (2016), *Quotidien et implication citoyenne : regard anthropologique sur la jeunesse kanak à Koné (Nouvelle-Calédonie)*, Mémoire de maîtrise en anthropologie, Université de Laval.
- Duprez, D., Kokoreff, M. (2000). *Les mondes de la drogue*. Odile Jacob.
- Ehrenberg, A. et P. Mignon, P. (1992), *Drogues, politique et société*, Paris, Descartes, 1992.
- Ehrenberg, A. (1996), *Vivre avec les drogues*, coll. « Communications » n° 62, Paris, Le Seuil, 1996.
- Gaussot, L., Paliarne, N. et Le Minor, L. (2016) « Rapport au « boire » et au risque en milieu étudiant : dépassement ou déplacement du genre ? », *SociologieS*.
- Gaussot, L. (2004). *Modération et sobriété : Études sur les usages sociaux de l'alcool*. Paris: L'Harmattan.
- Gaussot, L. (1998). Les représentations de l'alcoolisme et la construction sociale du « bien boire ». In: *Sciences sociales et santé*. Volume 16, n°1.

- Gorohouna, S. et Ris, C. (2013). « Decomposing Differences in Employment Outcomes Between Kanak and other New Caledonians : How Important is the Role of School Achievement », *Australian Journal of Labour Economics*, vol. 16, number 1. .
- Granié, M-A. (2010). « Socialisation au risque et construction sociale des comportements de l'enfant piéton : éléments de réflexion pour l'éducation routière », *Enfances Familles Générations* [En ligne], 12 | 2010.
- Guionnet, C. et Neveu, E. (2004). *Féminin/Masculin. Sociologie du genre*, Paris, Armand Colin (Collection U).
- Hernandez, L., Oubrayrie-Roussel, N. & Prêteur, Y. (2014). De l'affirmation de soi dans le groupe de pairs à la démobilisation scolaire. *Enfance*, 2, 135-157. <https://doi.org/10.3917/enf1.142.0135>
- Jauffret-Roustide, M. (2009). Un regard sociologique sur les drogues : décrire la complexité des usages et rendre compte des contextes sociaux. *La revue lacanienne*, 5, 109-118.
- Kapoeri, M. (2010). *Rapport Sur La Situation de Discrimination Du Peuple Autochtone Kanak de Nouvelle-Calédonie*, Organisation des Nations Unies.
- Kohler, J.M., P. Pillon, et L. Wacquant (1985). « Jeunesse, ordre coutumier et identité canaque en Nouvelle-Calédonie », *Cahiers ORSTOM XXI*(2-3). Sciences Humaines: 203-228.
- Langlois, E. (2022). *Le nouveau monde des drogues. De la stigmatisation à la médicalisation*, Armand Colin.
- Le Breton, D. (2002), *Conduites à risque*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Le Breton, D. (2015), *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine*, Paris, Métailié.
- Le Breton, D. (2010), « Extase de la souffrance et scarification », in Ducournau N. et al. éd., *La recherche d'extase chez les jeunes*, Presses Universitaires de Laval.
- Le Hénaff, Y., Bonnet, C., Feliu, F. et Spach, M. (dir.) (2021). *Penser l'alcool au cœur des sciences sociales*, Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, coll. « Le social et le politique », 2021
- Leïty Mbodj F. (2015), « Vulnérabilités sociales et santé sexuelle : représentations, connaissances et comportements de jeunes à Nouméa », *Revue francophone sur la santé et les territoires*, Varia
- Maestracci, N. (2005). Introduction. Dans : Nicole Maestracci éd., *Les drogues* (pp. 3-6). Paris cedex 14: Presses Universitaires de France.
- Meltzoff, A. N. et Gopnik, A. (1993), The role of imitation in understanding persons and developing a theory of mind, in S. Baron-Cohen, H. Tager-Flusberg et D. J. Cohen (eds), *Understanding other Minds : Perspectives from Autism* (p. 335-366), New York, Oxford University Press.
- Monot, A. (2023). « Un cas d'école des imbrications populations, peuplement et territoires : la Nouvelle-Calédonie », *Bulletin de l'association de géographes français*[En ligne], 100-2 | 2023.

Nadel, J. (2021). Introduction. L'imitation, cette mal-aimée du développement. Dans : , J. Nadel, *Imiter pour grandir: Développement du bébé et de l'enfant avec autisme* (pp. 10-13).

Obradovic I. (2020), *Drogues et addictions dans les Outre-Mer*, rapport de l'OFDT.

Olienvenstein, C. (1977), *Il n'y a pas de drogués heureux*, Paris, Laffont

Olievenstein, C. (1983), *La drogue ou la vie*, Paris, Éditions Robert Laffont

Peretti-Watel, P. (2001), « Comment devient-on fumeur de cannabis ? Une perspective quantitative », *Revue française de sociologie*, 42, 3-30.

Peretti-Watel, P. (2003), « Interprétation et quantification des prises de risque délibérées », *Cahiers internationaux de sociologie*, 2003, 125-141.

Piesen, I. (2005), « Le rituel techno », *Adolescence*, 53, 775-783.

Pinto E. (2020), « 26. Si on a été alcoolique, on ne pourra jamais plus consommer d'alcool sans risquer une rechute ? » in Vincent Seutin éd., *L'alcool en questions : 41 réponses pour démêler le vrai du faux*, 124-126.

Pharo, P. (2011). *Philosophie pratique de la drogue*, Paris, Éditions du Cerf.

Pharo, P. (2010). « Sociologie cognitive et morale de l'addiction », *Revue française de sociologie*, 51, 692-719.

Rosa, H. (2010). *Accélération – Une critique sociale du temps*, Paris : Éditions de la Découverte.

Shohat, E. (2010). "Notes sur le « post-colonial »" in Christine Verschuur, *Genre, postcolonialisme et diversité de mouvements de femmes*, Genève, Cahiers Genre et Développement, n°7, Genève, Paris : EFI/AFED, L'Harmattan.

Trépiéd, B. (2013). La décolonisation sans l'indépendance : Sortir du colonial en Nouvelle-Calédonie (1946-1975). *Genèses*, 91, 7-27.

Vavassori, D., Harrati, S. et Favard A. (2003), « Le processus de sortie de la toxicomanie : l'attrition », *Psychotropes*, 9, 83-101.

Winnykamen, F. (1990). *Apprendre en imitant*. Presses Universitaires de France.

Sociographie

Entretiens jeunes

Pseudo	Activité	Age	Sexe
Raphaël	Intérimaire sans emploi	26 ans	Masculin
Thomas	Étudiant	18 ans	Masculin
Céline	Stagiaire dispositif d'insertion	20 ans	Féminin

Cléia	Étudiant	18 ans	Masculin
Alan	Étudiant en hexagone	21 ans	Masculin
Maud	Employée	28 ans	Féminin
Abigael	Stagiaire dispositif d'insertion	20 ans	Masculin
Kévin	Stagiaire dispositif d'insertion	27 ans	Masculin
Akiko	Stagiaire dispositif d'insertion	26 ans	Masculin
Connor	Sans emploi	23 ans	Masculin
Mathieu	Stagiaire dispositif d'insertion	27 ans	Masculin
Michael	Ouvrier	19 ans	Masculin
Elina	Professionnelle insertion	29 ans	Féminin
Cléophrée	Lycéen	15 ans	Féminin
Hana	Service civique	24 ans	Féminin
Sandrine	Stagiaire dispositif d'insertion	21 ans	Féminin
Vanolee	Employée	26 ans	Féminin
Méréhi	Service civique	20 ans	Féminin
Brenda	Employée	27 ans	Féminin
Rose	Employée	25 ans	Féminin
Clovis	Stagiaire dispositif d'insertion	30 ans	Masculin
Stéphane	Sans emploi	16 ans	Masculin
Stéphanie	Militaire	21 ans	Féminin
Maïa	Stagiaire dispositif d'insertion	20 ans	Féminin
Leandre	Lycéenne	17 ans	Féminin
Andrea	Lycéen	19 ans	Masculin
Ioane	Intérimaire	19 ans	Masculin
Pierre	Stagiaire dispositif d'insertion	22 ans	Masculin
Frederik	Chômeur	30 ans	Masculin
Yannick	Service civique	22 ans	Masculin
Kétsia	Sans emploi	19 ans	Féminin
Nosh	Étudiant	18 ans	Masculin
Yaël	Étudiant	19 ans	Masculin
Christopher	Étudiant	18 ans	Masculin
Paul	Étudiant	NC	Masculin
Mahe	Lycéen	18 ans	Masculin
Stacy	Employée	24 ans	Féminin
Yane	Étudiant	19 ans	Masculin
Oceania	Professionnelle du social	26 ans	Féminin

Gaspard	Lycéen	20 ans	Masculin
Nadia	Lycéenne	17 ans	Féminin
Estebane	Lycéen	19 ans	Masculin
Cyrielle	Lycéenne	17 ans	Féminin
Baptiste	En formation professionnelle	19 ans	Masculin
Amélie	Employée	NC	Féminin
Matilda	Employée	25 ans	Féminin
Jamil	Employé	29 ans	Masculin
Noah	Étudiant en service civique	19 ans	Masculin
Claire	Étudiante	21 ans	Féminin
Camille	Lycéen	19 ans	Masculin
Natacha	Stagiaire dispositif d'insertion	29 ans	Féminin
Luc	Lycéen	20 ans	Masculin
Soraya	Lycéenne	21 ans	Féminin
Romaji	Stagiaire dispositif d'insertion	24 ans	Masculin
Jordan	Stagiaire dispositif d'insertion	24 ans	Masculin
Tamar	Stagiaire dispositif d'insertion	23 ans	Masculin
Suzy	Étudiante	18 ans	Féminin
Théo	Étudiant	19 ans	Masculin
Madeline	Étudiante	19 ans	Féminin
Ludovic	Recherche emploi	20 ans	Masculin
Leslie	Lycéenne	19 ans	Féminin
Fiona	Étudiante	18 ans	Féminin
Mia	Stagiaire dispositif d'insertion	19 ans	Masculin
Jian	Lycéen	19 ans	Masculin
Warren	Lycéen	19 ans	Masculin
Josue	Étudiant	18 ans	Masculin
Clémentine	Stagiaire dispositif d'insertion	20 ans	Féminin
Aniela	Stagiaire dispositif d'insertion	20 ans	Féminin
Matahi	Lycéenne	17 ans	Féminin
Adam	Détenu Camp Est	NC	Masculin
Anna	Lycéenne	15 ans	Féminin
Wayale	Lycéen	NC	Masculin
Federico	Détenu Camp Est	30 ans	Masculin
Lisa	Étudiant	27 ans	Féminin
Ingrid	Employée	NC	Féminin

Mawen	Employée	NC	Féminin
Housnia	Étudiante	19 ans	Féminin
Mila	Étudiante	19 ans	Féminin
Mayel	Étudiant	25 ans	Masculin
Charlotte	Lycéenne	16 ans	Féminin
Thibault	Lycéen	17 ans	Masculin
Ernesto	Détenu Camp Est	28 ans	Masculin
Nino	Détenu Camp Est	23 ans	Masculin
Mathias	Travailleur social	NC	Masculin
Amandine	Sans emploi	24 ans	Féminin
Cathy	Étudiante en hexagone	21 ans	Féminin
Adèle	Lycéenne	17 ans	Féminin
Simon	Lycéen	16 ans	Masculin
Héléna	Lycéenne	15 ans	Féminin
Harry	Animateur	NC	Masculin
Marie	Animatrice	29 ans	Féminin
Aditya	Sans emploi	19 ans	Féminin
Emmanuelle	Animatrice	29 ans	Féminin
Servane	Sans emploi	23 ans	Masculin
Mathilde	Étudiante	28 ans	Féminin
Isaac	Ouvrier	22 ans	Masculin
Ilary	Formation professionnelle	17 ans	Féminin
Brandon	Formation professionnelle	19 ans	Masculin
Wienie	Employé	NC	Masculin
Jarod	Employé	NC	Masculin

Entretiens professionnels

Animatrice jeunes
Animateur
Chargé de projet
Professeur lycée
Formatrice
Chef d'établissement scolaire
Membre de l'équipe de prévention spécialisée
Responsable école de la réussite
Formateur
Animatrice jeunes
Éducateur spécialisé

Chargée de mission jeunesse
Brigadier de jour
Médecin
Fomatrice
Veille citoyenne
Secrétaire général mouvement éducation populaire
Bailleur social
Animateur Espace jeunes
Psychiatre
Conseiller principal d'éducation
Documentaliste
Monitrice éducatrice
Conseiller insertion probation
Membre conseil des femmes
Enseignante
Élu
Coordonnateur Vice-rectorat
Directeur prévention, citoyenneté et sécurité
Directeur d'école
Direction de la Jeunesse et des Sports de la Nouvelle-Calédonie
Cheffe Cellule Citoyenneté
Directrice adjointe Agence sanitaire sociale
Direction de la Culture et des Sports
Conseiller insertion probation
Responsable Déclic
Conseiller insertion probation
Éducateur spécialisé
Chef de brigade cycliste de jour
Professeure
Chargée d'actions culturelles
Éducatrice
Éducatrice de rue
Élu
Infirmière DECLIC
Psychologue
Éducatrice spécialisée
Directeur du SPIP
Assistante sociale
Service jeunesse Direction de la Culture et des Sports, Province Sud
Maison familles rurales Province Nord
Assistante sociale

Infirmière scolaire
Membre de l'équipe de prévention spécialisée
Directrice du logement
Éducatrice de rue
Directrice ASS
Enseignant
Direction Centrale de l'Enseignement Catholique
Psychologue
Éducatrice
Chargée chantiers insertion
Infirmière libérale
Responsable police municipale
Conseiller principal d'éducation
Membre de l'équipe de prévention spécialisée
Éducateur spécialisé
Responsable Déclic
Membre de l'Observatoire de la réussite éducative
Animatrice socio-culturel
Référente accompagnement stagiaires
Directeur d'association
Professeur
Cheffe de service jeunesse et loisirs
Directeur Inspé
Chargée d'études à la DCJS
Directeur Croix-Rouge
Chef de brigade jour

Guide d'entretien pour les jeunes

Parcours personnel et professionnel

1. Peux-tu me raconter ton parcours jusqu'à aujourd'hui ? scolaire, professionnel, résidentiel etc.
2. Quelle est ta situation aujourd'hui (formation, emploi, etc.) ?
3. Comment s'est déroulé ton parcours scolaire ?
4. Quels sont tes projets pour l'avenir ?
5. Quel genre de travail aimerais-tu faire ?
6. Souhaiterais-tu partir à l'étranger ? Où ? Pourquoi ?
7. As-tu déjà eu des expériences de vie/étude/travail à l'extérieur de la Calédonie ?
8. Es-tu né en Nouvelle-Calédonie ?
9. Tes parents sont-ils nés en Nouvelle-Calédonie ?

10.

Réalité des jeunes calédoniens

11. En dehors de ton activité principale quelles sont tes principales activités ? Lesquelles préfères-tu ?
12. Trouves-tu que la Calédonie offre suffisamment d'opportunités aux jeunes ? Si non, qu'est-ce qu'il manque ?
13. Est-ce qu'à ton avis, les jeunes calédoniens rencontrent-ils des difficultés/problématiques particulières ? Si oui, lesquelles ? À quoi sont-elles dues ?
14. La consommation d'alcool et de drogues est-elle un problème en Calédonie ?
15. Quels sont les produits les plus consommés ? Dans quel cadre ? Pourquoi ?
16. Est-ce qu'il y a des personnes qui consomment de l'alcool ou drogues autour de toi ? Qui et quoi ? Pour quelles raisons selon toi ?
17. Est-ce que toi tu consommes de la drogue et de l'alcool ? Si oui quand, avec qui et pour quelles raisons ?
18. Dirais-tu que tu dépendant.e de ces produits ? Pourquoi ?
19. Est-ce qu'il y a des personnes dépendantes de l'alcool ou drogues autour de toi ? Qui et à quoi ? Pour quelles raisons selon toi ?
20. Est-ce que ces addictions concernent toutes les tranches d'âge ? Pourquoi ?
21. Touchent-elles plus certaines communautés ? Si oui, pourquoi ?
22. Est-ce qu'il y a des personnes dépendantes de l'alcool ou drogues autour de toi ? Qui et à quoi ? Pour quelles raisons selon toi ?
23. Connais-tu des actions ou dispositifs de prévention des addictions en Calédonie ? Si oui, lesquelles ? Qu'en penses-tu ?
24. Est-ce que tu as le sentiment que des choses sont faites pour prévenir les addictions ? Faudrait-il faire plus ou faire différemment ? Si oui, que devrait-on faire ?

Regard sur la Nouvelle-Calédonie

25. Comment vois-tu la Nouvelle-Calédonie ?
26. Quels sont, selon toi, les avantages de vivre en NC ?
27. Quels sont les problèmes principaux en NC ?
28. Que faudrait-t-il faire pour régler ces problèmes selon toi ?
29. Comment vis-tu les tensions politiques liées à l'indépendance ?
30. Souhaites-tu ajouter quelque chose ?

Données socio-démo :

Sexe

Age

Niveau de diplôme

Lieu de vie (localisation et type de logement)

Emploi des parents

Niveau de diplôme des parents

Niveau de vie (difficultés économiques, autres)

Sentiment d'appartenir à une communauté ? Si oui laquelle ?

Guide d'entretien des professionnels de la jeunesse

Parcours personnel et professionnel

1. Pouvez-vous me raconter votre parcours professionnel (formation et emploi) et personnel ?
2. Êtes-vous originaire de la Nouvelle-Calédonie ?
Si non :
Depuis combien de temps vous êtes en Nouvelle-Calédonie ?
Qu'est-ce que vous a amené à la rejoindre ?
Comptez-vous y rester pour une période déterminée ou indéterminée ?
3. Vous sentez-vous bien intégré dans la société locale ?
4. Quelle est votre profession ?
5. Avez-vous eu d'autres expériences professionnelles significatives ?
6. Si oui lesquelles ? Où ?
7. Dans quel secteur exercez-vous votre profession ? (Ex. : services sociaux, services de santé, éducation, etc.)
8. Dans quelle organisations/institution/entreprise travaillez-vous actuellement ?

Regards sur la jeunesse néocalédonienne et sur les problématiques liées à la drogue

9. Dans le cadre de vos activités professionnelles ou d'autre type, travaillez-vous avec des jeunes ou sur des questions liées à la jeunesse ?
10. Pensez-vous que les jeunes néocalédoniens sont confrontés à des problématiques particulières ?
Si oui :
Lesquelles ?
Comment expliquez-vous cela ?
Si non mentionnée dans la réponse : Est-ce que la consommation abusive d'alcool, de drogues et la toxicomanie sont des problèmes très répandus selon vous chez les jeunes néocalédoniens ?
11. Quelles sont les tranches d'âges les plus exposées à ces problématiques ?
12. Est-ce que ces problématiques concernent davantage des jeunes appartenant à des communautés spécifiques ?
Si oui :
Pourquoi selon vous ?
Quels sont les usages des drogues des différentes communautés ?
13. À votre avis, ces problèmes sont-ils plus graves ou présentent-ils des caractéristiques différentes par rapport à ceux qu'on rencontre ailleurs (par exemple, en métropole, dans d'autres territoires ultramarins ou dans d'autres îles du Pacifique) ?
14. Savez-vous ce qui est fait pour prévenir ces problèmes de consommation excessive et d'addiction ?
15. Pensez-vous que l'on en fait assez pour prévenir ces problèmes ?
Si non, que faudrait-il faire de plus ou de différent ?
16. Pensez-vous que la politique et les institutions calédoniennes accordent suffisamment d'attention aux problèmes des jeunes ?
17. Connaissez-vous les dispositifs et actions de prévention mis en œuvre par la Croix Rouge et la Mairie de Dumbéa ? Qu'en pensez-vous ?

18. Regards sur la réalité socio-économique et politique de la Nouvelle-Calédonie

19. Quels sont les principaux problèmes de la Nouvelle-Calédonie aujourd'hui ?
20. Comment expliquez-vous cela ?
21. Les tensions autour des différents référendums, et plus généralement autour de la question de l'indépendance, ont-elles un impact concret sur la vie quotidienne des gens ?

22. Ces tensions sociopolitiques peuvent-elles avoir une influence sur les problèmes des jeunes et en particulier sur la consommation excessive de drogues ?
23. Quelles sont les opportunités du territoire ?
24. Comment envisagez-vous l'avenir politique et social de la Nouvelle-Calédonie ?
25. Où vous voyez-vous dans 10 ans ?

Données socio-démographiques

Sexe

Age

Niveau de diplôme

Lieu de vie (localisation et type de logement)

Sentiment d'appartenir à une communauté ? Si oui laquelle ?

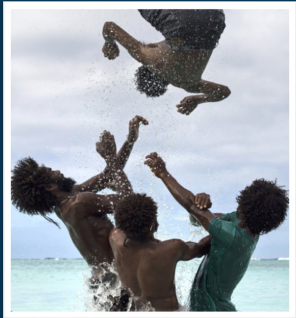
Questionnaire à destination des jeunes et des professionnels

Les questionnaires à destination des jeunes et des professionnels ont été joints par fichiers afin d'éviter d'alourdir la lecture du rapport.

**Tu es jeune, calédonien
ou calédonienne ?**

**Nous avons besoin de toi dans
notre enquête !**

*Répondre à nos questions te prendra entre 45 mns et 1 heure.
Les échanges sont totalement anonymes.*



À qui ?
Tous les jeunes de 15 ans jusqu'à une trentaine d'années

De qui ?
Une équipe de chercheurs de l'Université de Pau
en lien avec l'Université de Nouvelle-Calédonie

Pour quoi ?
Comprendre la jeunesse calédonienne et adapter
l'accompagnement et les actions de prévention des addictions

Pour participer contactez
Evelyne Barthou à
evelyne.barthou@univ-pau.fr
ou au 981394

Merci de ta participation !

VALORISATION

(avec Maxime Duviau) « La recherche-évaluation entre instrumentalisation et innovation », 89e Congrès de l'ACFAS à l'Université de Montréal, du 9 au 13 mai 2022.

Présentation de l'enquête dans l'émission Plein Cadre de la Nouvelle-Calédonie la 1^{ère}, France télévision, le 17 juin 2022 <https://www.france.tv/la1ere/nouvelle-caledonie/plein-cadre/3575692-emission-du-mercredi-22-juin-2022.html>

Présentation de la recherche-évaluation et communication « C'était vraiment bien de se retrouver en famille mais il était temps que ça s'arrête ». Analyse des confinements français comme révélateurs des caractéristiques de la famille contemporaine, Maison franco-Japonaise, Tokyo le 2 mars 2023.

Présentation des résultats quantitatifs intermédiaires et de la recherche-évaluation aux collègues du laboratoire LIRE (Laboratoire Interdisciplinaire de Recherche en Éducation) de l'Université de Nouvelle-Calédonie dans le cadre des projets, le 2 mai 2023.

Présentation des résultats quantitatifs intermédiaires et de la recherche-évaluation auprès de conseillers d'insertion probation du SPIP de tout le territoire, le 12 mai 2023.

Présentation des résultats quantitatifs intermédiaires et de la recherche-évaluation auprès de la Direction de la jeunesse de l'île de Lifou, le 5 juin 2023.

Rencontre de collègues internationaux travaillant sur les peuples autochtones lors du Congrès de l'AIS à Melbourne du 26 et 29 juin 2023

Enregistrement d'une émission de radio pour la chaîne la 1^{ère} NC <https://la1ere.francetvinfo.fr/nouvellecaledonie/les-jeunes-et-leur-consommation-de-drogue-dans-le-viseur-des-chercheurs-1417649.html> le 28 juillet 2023.

Présentation des résultats quantitatifs intermédiaires, de la recherche-évaluation et échanges avec des collègues sociologues de la Maison des Sciences de l'Homme du Pacifique de l'Université de la Polynésie française, le 31 juillet 2023.

Présentation des résultats quantitatifs intermédiaires, de la recherche-évaluation et échanges avec la mairie de Moorea, le 7 août 2023.

Présentation des résultats quantitatifs intermédiaires de la recherche-évaluation et échanges avec la Croix-Rouge du Pirae, Polynésie française, le 17 août 2023.

Présentation des résultats quantitatifs intermédiaires de la recherche-évaluation et échanges avec les CEMEA de la Polynésie française le 17 août 2023.

Présentation des résultats quantitatifs intermédiaires de la recherche-évaluation et échanges avec auprès de la cellule jeunesse et sports du gouvernement de la Polynésie française le 18 août 2023.

« Poids des représentations ethniques et du néo-colonialisme dans l'accompagnement professionnel des jeunes en Nouvelle Calédonie », *18èmes journées internationales de sociologie du travail*, Evry, du 1^{er} au 3 juillet 2024.

« "Un pays de nature". Structuration des rapports sociaux et liens à la nature de jeunes calédoniens », *XXIIème congrès international de sociologie en langue française*, Ottawa, du 8 au 12 juillet 2024.

Article tiré de l'analyse de résultats quantitatifs en cours d'écriture.